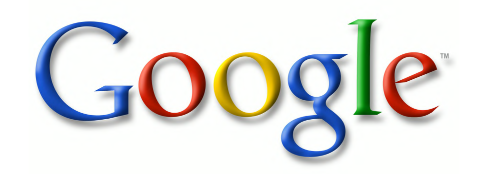
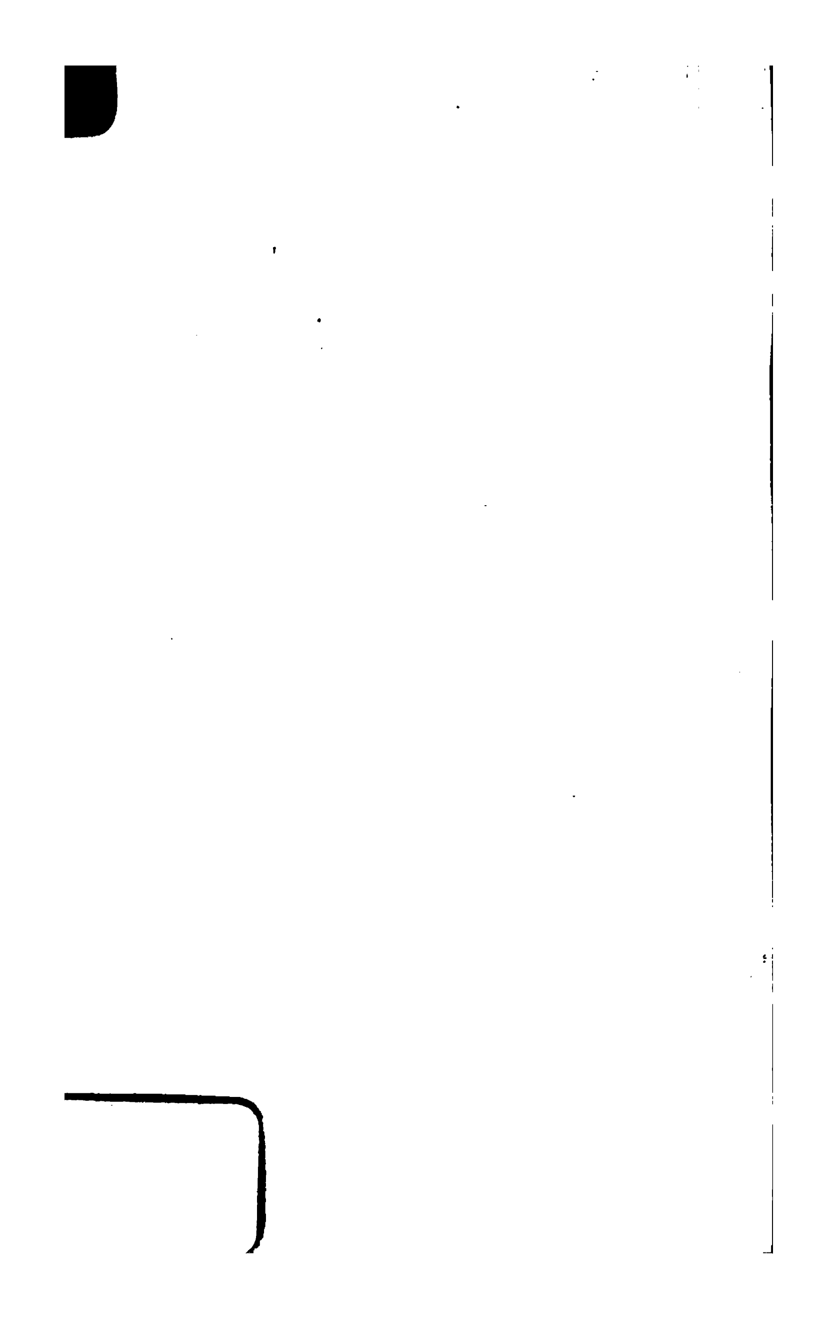
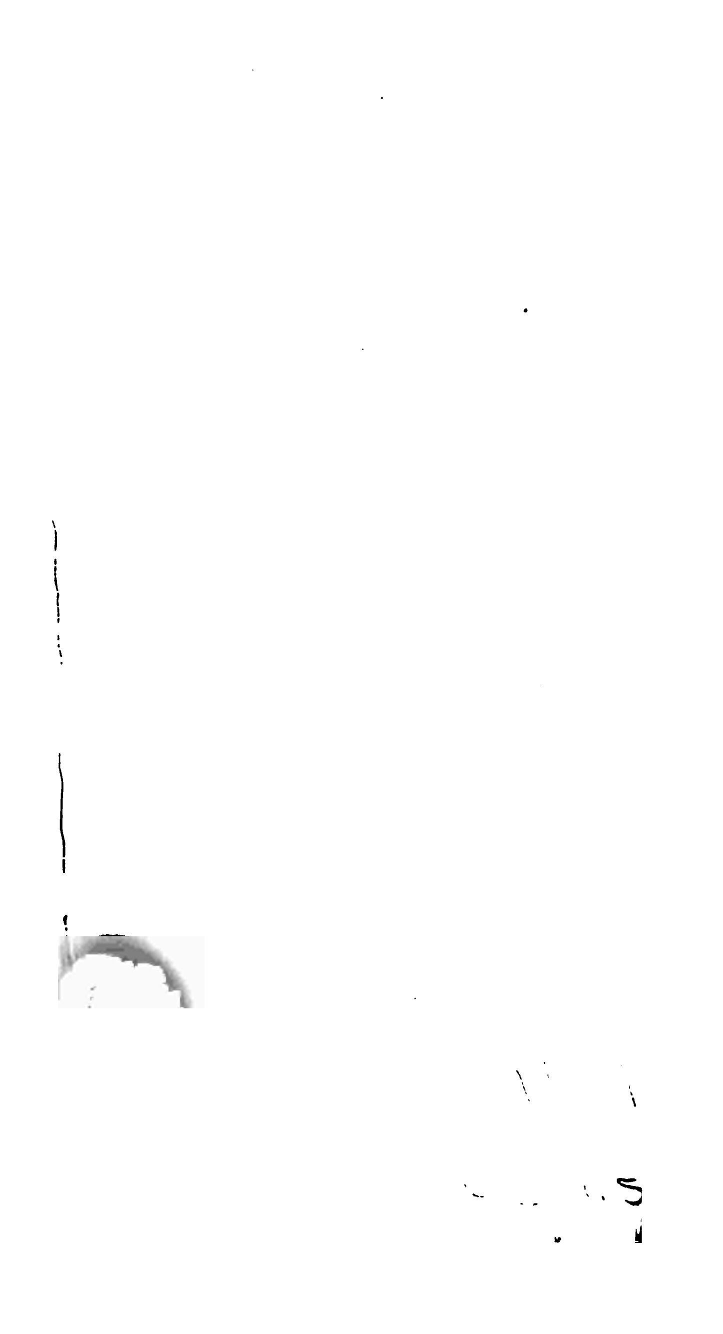








LES
MÈRES RIVALES,
OU
LA CALOMNIE.

DE L'IMPRIMERIE D'A. CLO, RUE SAINT-JACQUES,
n°. 38.

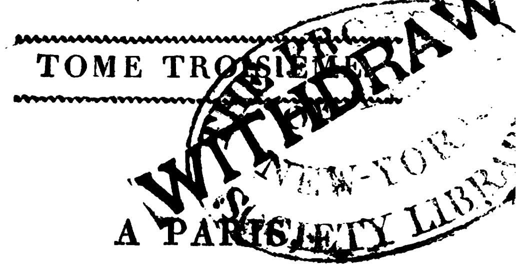
LES
MÈRES RIVALES,
OU
LA CALOMNIE,
PAR
MADAME DE GENLIS.

Virtue and Patience have at length unravell'd
the knots which Fortune ty'd. DRYDEN.

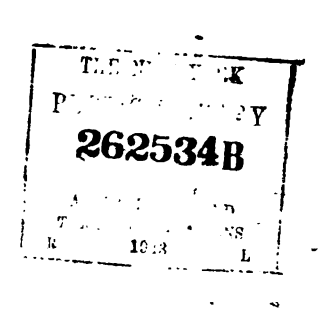
Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie,
Exhaler les venins de sa bouche impunie.
TANCRÈDE, *Trag. de Voltaire.*

SEPTIÈME ÉDITION.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES MARAIS, N°. 16.
1819.


262534B

LES

MÈRES RIVALES,

OU

LA CALOMNIE

LETTRE PREMIÈRE.

De la baronne de Vordac à M. du Resnel.

Le 17 octobre.

JUGEZ, Monsieur, comme je suis malheureuse de savoir Pauline malade, et d'être retenue ici par un devoir sacré. Ayez pitié de moi. Mandez-moi au vrai comment elle est, quel est son mal, car tout ce qu'on m'en dit ne m'apprend rien. Sauval prétend que c'est une attaque de nerfs. Mlle du Rocher me mande que c'est une indigestion. Le petit billet de Léocadie est très-effrayant, et n'explique rien. Au nom du ciel, écrivez-moi avec détail. A-t-on envoyé, à Dijon

un courrier au marquis ?.... Enfin, ne me laissez rien ignorer de ce qui la touche. Mon inquiétude est inexprimable. J'attends votre réponse avec une impatience dont vous seul pouvez avoir une idée.

Grâce au ciel, le baron est moins mal ce soir.

LETTRE II.

Réponse de M. du Resnel.

Le 17 octobre.

D'APRÈS le rapport de Sauval, je partis sur-le-champ pour Erneville, et depuis cinq heures que j'y suis, je n'ai pu la voir encore. Léocadie et Maurice, sans consulter leur mère, avoient déjà envoyé chercher le docteur Tiphaine, et voici ce que cet honnête et habile homme m'a dit en particulier : que ce mal subit venoit certainement d'*une cause morale*. Elle a eu des convulsions violentes, elle a de la fièvre, elle est morne, silencieuse, ne peut supporter personne dans sa chambre, pas même Léocadie. La visite du médecin a paru lui déplaire beau-

coup ; à peine a-t-elle répondu à ses questions ; elle n'a parlé à ses enfans que pour leur défendre formellement d'envoyer un courrier au marquis, ou même de lui mander par la poste cet accident. On étoit tenté de lui désobéir à cet égard, ce que j'ai empêché. J'ai fait sentir aussi au médecin qu'il devoit cacher son opinion sur son mal, et c'est ce qu'il fera. Au reste, le médecin n'est point inquiet. Mais je vous avoue, Madame, qu'il m'est impossible de retourner ce soir à Gilly ; je coucherai dans le château d'Erneville pour la première fois de ma vie en l'absence d'Albert. Je veux savoir comment elle passera la nuit, et comment elle sera demain.

Voici comment ce mal a pris.

Hier (jour de poste), Pauline se portoit à merveille. A quatre heures on apporte de la poste une grosse lettre pour Pauline, et les gazettes. Pauline, après avoir beaucoup regardé sa lettre, se leva sans l'ouvrir, et passa seule dans sa chambre. Tout le monde fut à la promenade. Au bout d'une heure, Pauline sonna....... Jacinthe étoit sortie ; Suzette entra chez elle, et la trouva dans un état affreux ; elle avoit le frisson et des convulsions ; elle demanda de l'éther, et ne

vouloit point se coucher; mais le frisson augmentant, on la mit au lit. Elle eut alors de grands vomissemeus. Les enfans rentrèrent dans ce moment; ils envoyèrent à Bourbon chercher le docteur, qu'elle refusa positivement de voir. Personne ne se coucha, et à quatre heures du matin elle se trouva si mal, qu'elle demanda le médecin. Il lui donna ue potion qui la calma un peu. Elle est beaucoup mieux aujourd'hui, mais toujours au lit, et, comme je vous l'ai dit, ne voulant voir qui que ce soit. Elle a même prié le docteur de retourner à Bourbon. Vous savez combien il lui est attaché. Il ne partira d'ici que lorsqu'elle sera en état de se lever.

Dans tout ceci les enfans sont ce qu'ils doivent être pour la plus tendre des mères et la plus parfaite de toutes les institutrices. Léocadie surtout est adorable. Combien tout ce qui aime Pauline doit la chérir!.... J'envoie Simon qui me rapportera de vos nouvelles et de celles du baron. J'aurai l'honneur de vous écrire demain matin de bonne heure; Sauval vous portera ma lettre, il pourra répondre à toutes vos questions, et il reviendra quand vous voudrez le renvoyer. Adieu, Madame; qui peut

mieux que moi comprendre votre peine et votre inquiétude ?

LETTRE III.

Du même à la même.

D'Erneville, le 18 octobre.

Je l'ai vue, elle est levée ; un bain qu'elle a pris à cinq heures du matin a fait des miracles. Elle n'a plus de fièvre, mais elle est bien foible, bien changée, et ce qui n'est *que* trop frappant, c'est la rougeur extrême de ses yeux....

Son cœur a souffert une violente secousse, il est impossible d'en douter ; puisse-t-elle soulager sa peine en vous la confiant ! Pour moi, sans connoître son chagrin secret et sans le deviner, je le partage du fond de l'âme.

J'ai découvert aujourd'hui que M[lle] du Rocher a pris sur elle, malgré la défense de Pauline, d'écrire au marquis ; ainsi je suis persuadé qu'il reviendra très-incessamment.

Je partirai d'ici demain après le dîner ; vous pensez bien, Madame, que ce ne sera

point pour retourner à Gilly : je vous consacrerai tout le reste de cette semaine.... Etre auprès de vous, c'est n'avoir pas quitté Pauline, c'est la retrouver encore.

LETTRE IV.

Du marquis à la comtesse.

Du château d'Erneville, le 21 octobre.

Pauline est encore bien abattue, elle a les yeux bien rouges... mais d'ailleurs elle est parfaitement rétablie.

Vous m'avez positivement ordonné de vous instruire avec une parfaite vérité de tous les détails de sa maladie... Hélas! ma mère, que vous dirai-je?...Le 16 elle étoit dans la plus brillante santé; la poste arriva. On lui remit une lettre et les gazettes; elle laissa les gazettes dans le salon sans les ouvrir (je les ai retrouvées toutes cachetées sur la cheminée), elle fut lire sa lettre dans sa chambre, et après cette lecture elle eut d'horribles convulsions... J'ai ouvert toutes les gazettes, arrivées ce jour-là par le même courrier, et j'y ai vu que le duc de Ros-

mond, à la chasse du roi, est tombé de cheval, et qu'il a été si grièvement blessé, que l'on n'avoit aucune espérance pour sa vie...Heureusement (et cette expression ne m'échappe point, je l'emploie avec réflexion) *heureusement*, dis-je, que la gazette du 19 apprend que le duc est hors d'affaire; et *le* 19, Pauline, pour la première fois depuis son accident, s'est mise à table, et est descendue dans les jardins...Au reste, je dois dire qu'elle n'a lu ni la première ni la seconde gazette; toutes deux sont restées cachetées dans le salon, mais Pauline reçoit des lettres par la poste!... Personne ici n'a *lu* ces gazettes que j'ai sur-le-champ brûlées, afin qu'on ne puisse faire, du moins dans le château, de fâcheux rapprochemens. Pour prix de ma confiance sans bornes, j'ose vous demander avec instance de lui taire mes réflexions à cet égard. L'en instruire ne serviroit qu'à l'affliger et à me désespérer, en m'ôtant ma seule consolation, celle de vous ouvrir mon âme sans aucun déguisement. Pauline soutient que son mal n'a eu pour cause qu'une violente indigestion, suivie d'une attaque de nerfs. Je parois le croire, elle est satisfaite, nous vivons en paix; si elle savoit ce que je pense sur ce point, elle n

pourroit que répéter que *tous les hasards sont toujours combinés contre elle.* Je suis un peu blasé sur cette phrase, elle ne me feroit nulle impression, et nous serions tous deux également à plaindre. Je conviens qu'il est physiquement très-possible que Pauline ait eu sans aucune cause morale de la fièvre et des convulsions justement à l'heure de l'arrivée de la poste. Mais ce jour même, à cette heure même, elle reçut une lettre. Cette lettre n'étoit ni de vous, ni de moi. Elle s'enferma pour la lire, et s'évanouit après l'avoir lue... Voilà bien des hasards singuliers pour un seul fait!

Vous me direz, mon amie, que même en supposant qu'elle eût aimé jadis l'homme qu'elle n'a vu que quelques jours, il seroit sans vraisemblance qu'elle eût conservé pour lui un tel sentiment, après quatorze ans d'absence. Non, je ne crois pas qu'elle ait conservé de l'amour, mais je crois qu'adorant Léocadie, elle s'est passionnée pour son père; que sans être complice de ses artifices, elle lui en sait gré; qu'elle les trouve ingénieux et intéressans, qu'elle y voit à la fois un désir estimable de la disculper, et une tendresse touchante pour Léocadie. Ces attentions, ces présens charmans et magni-

fiques, cette persévérance, ces lettres remplies de sentimens, toutes ces choses ont fini par la toucher profondément; rien ne me paroît plus simple. Mais n'en parlons plus, je vous accorde que toutes ces étranges apparences ne sont point des preuves positives; avouez du moins qu'il y a de quoi s'étonner, douter et s'attrister. Vous me reprochiez de m'abandonner à *des idées fantastiques* qui troublent et noircissent mon imagination. Ah! ma mère!...hélas! je suis forcé d'aimer avec moins d'abandon l'objet qui pouvoit seul occuper uniquement et remplir mon *cœur*... Toute idée étrangère à cet objet, quelque triste qu'elle paroisse, si elle peut me distraire de mon infortune réelle, ne sauroit être pour moi que salutaire. *Les illusions du souterrain* n'agissent que sur mon imagination qu'elles occupent fortement, elles ne m'inspirent que de la mélancolie; mes réflexions sur Pauline me déchirent le cœur, et si je m'y livrois sans réserve, elles me jeteroient dans le plus affreux désespoir!... Laissez-moi donc m'égarer avec une ombre, méditer sur un tombeau, et dans des rêveries vagues, tristes, mais attachantes, perdre quelquefois le souvenir et le sentiment de mes peines véritables!....

LETTRE V.

De la marquise à la baronne.

Le 23 octobre.

Quoi! chère amie, vous doutez de ma confiance et de ma tendresse! Ah! n'achevez pas d'accabler votre malheureuse Pauline!.. Eh bien! je vais vous dire tout ce qu'il m'est permis d'avouer. Je vous affligerai sans vous instruire. Je vous donnerai la plus grande preuve de confiance sans vous révéler mon secret... Mais à mon tour j'exige de votre amitié que vous cessiez de m'interroger sur ce triste sujet, et que vous brûliez cette lettre quand vous l'aurez lue.

Oui, ce mal subit fut produit par *une cause morale*, par la découverte d'un mystère effrayant et douloureux!... J'ai éprouvé dans l'espace de quelques minutes tout ce qui peut frapper l'imagination et déchirer le cœur!.... la surprise, le saisissement, la terreur, la pitié, l'indignation... et d'autres mouvemens encore plus pénibles et plus violens!... Ne m'en demandez pas

davantage, ô mon amie! je me fais une vertu de mon silence; respectez-le, vous ne pourriez le faire rompre.

Ne soyez point inquiète de ma santé, je la soigne, elle est utile à quelques êtres; ah! la douleur ne cause point la mort!... Ce corps périssable, malgré sa fragilité, est fait pour résister, sans se détruire, aux souffrances inséparables de la vie, comme un vaisseau est fait pour supporter, sans se briser, l'effort des vents et des tempêtes. Adieu; j'irai sûrement vous embrasser avant la fin de la semaine.

LETTRE VI.

Réponse de la baronne.

Le 25 octobre.

UNIQUE amie de mon cœur! ma bien-aimée Pauline! oui, je respecterai ton silence, je suis certaine que le motif en est sublime. Quand je le pourrois, je ne voudrois pas pénétrer ce funeste secret, je croirois le trahir en cherchant à le deviner. Je me tairai sans effort, je ne te questionnois

que pour gémir avec toi, si tu souffrois : que m'importe les détails ? ne sais-je pas tout, lorsque je sais ce que tu éprouves ?... Viens pleurer dans le sein d'une amie fidèle ; viens, tes larmes confondues avec les miennes couleront avec moins d'amertume !...

LETTRE VII.

De la marquise à la baronne.

Le 4 janvier.

Les étrennes anonymes sont arrivées. Ce sont des anneaux d'oreilles et des bagues de pierreries d'une très-grande beauté, et deux autres choses beaucoup plus précieuses aux yeux de Léocadie, deux ouvrages faits par sa mère, une robe magnifiquement brodée en or et en soie nuée, et un tableau à l'huile peint d'une manière charmante, et représentant une femme voilée dans un jardin, traçant sur un arbre le nom de *Léocadie*. Ces présens étoient accompagnés d'une lettre extrêmement tendre, mais très-courte, adressée à Léocadie.

Le duc de Rosmond est arrivé à Moulins, précisément le jour où j'en suis partie. Quel bonheur pour moi de ne l'y avoir pas rencontré! Il est venu pour la tenue des États de la province, c'est-à-dire, pour y passer quelques jours avec le prince de***. J'imagine qu'ensuite il ira faire une visite à l'évêque d'Autun. Je ne puis vous exprimer à quel point je souffre de le savoir si près de nous! Léocadie est bien troublée de cette idée, car je ne lui ai point caché que beaucoup d'apparences nous persuadent qu'il est son père. Elle a trouvé le moyen d'admettre cette supposition avec la croyance que sa mère n'est pas coupable d'adultère. Sa mère lui dit, dans sa première lettre, qu'elle fut la victime *d'une funeste erreur*. Léocadie pense qu'elle est libre, et que le duc ne l'aura séduite qu'en lui cachant qu'il étoit marié, ce qui est assurément très-possible; cette infâme imposture ne seroit qu'une gentillesse pour un homme aussi dépravé. Le voisinage du duc nous expose souvent à l'inconvénient d'entendre inopinément prononcer son nom; alors Léocadie pâlit et je rougis!... Hélas! pourtant ce n'est pas à moi de rougir!... et c'est moi qui gémis sous le poids de l'injustice et de la honte!....

Mais je ne me plains point, puisque le ciel a daigné me laisser l'innocence, ce bien inestimable dont tant de cœurs, faits pour la vertu, déplorent en secret la perte irréparable!... trésor si précieux, que même la toute-puissance de l'Éternel ne sauroit le rendre, lorsqu'il est perdu!.... Dieu peut nous rendre la santé, le bonheur, la vertu, la vie même, mais il ne sauroit nous restituer l'innocence. Sa bonté suprême ne peut que nous aider à la conserver.

Mme d'Olbreuse m'écrit toujours avec la même exactitude et la même amitié. Son beau-frère, le marquis d'Elvas, vient d'épouser une parente du chevalier de Celtas, de la branche aînée de cette famille, établie en Languedoc. Je ne crois pas que cette alliance produise une bien tendre liaison entre le chevalier de Celtas et Mme d'Olbreuse.

Adieu, amie parfaite et si chérie! Assurément j'irai lundi à Bourbon dîner chez le docteur, puisque je suis sûre de vous y trouver, et que j'ai de plus l'espérance de vous emmener à Erneville.

LETTRE VIII.

De la même à la même.

Le 2 mars.

Il est vrai, chère amie, que je me suis toujours un peu moquée des tombeaux placés dans des jardins, et cependant je viens d'en faire achever un dans l'enceinte fermée de mon parterre; mais cette idée est moins *inconséquente*, et surtout moins commune que vous ne le pensez!...

Je vous avoue donc franchement que non-seulement je ne ferai point ôter cette fabrique, mais que c'est moi qui l'ai fait placer où elle est. C'est ce que je ne voulois point dire publiquement; voici le fait: depuis plus de deux mois je désirois de pouvoir *méditer sur un tombeau*, et connoissant la discrétion de Sauval, je lui fis une demi-confidence; je lui dis que m'étant déclarée contre ce genre d'ornemens, je ne voulois point paroître inconséquente, surtout aux yeux de mes élèves; je l'instruisis de mon projet, qui s'est heureusement exécuté. J'avois une jolie

tue de la Mélancolie; cette charmante figure tient une colombe, et pleure sur une urne funéraire. J'ai gravé sur le socle de la statue ces vers de M. de la Harpe :

« Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elle;
» A sa douleur qu'elle aime, elle est toujours fidèle. »

et j'ai dit, devant tout le monde, que je voulois placer cette statue dans mon jardin particulier, ce qui a paru fort simple. J'ai ajouté que, pour donner bonne grâce à la statue dont le socle est trop bas, je la mettrois sur un piédestal. En effet, à côté du rocher et de la fontaine, j'ai fait faire un petit ouvrage creux, en maçonnerie, ressemblant à un piédestal. Un jour qu'Albert étoit à Luzi, j'ai secrètement déposé dans le vide intérieur de cet ouvrage un petit coffre de bois de cèdre que j'ai entièrement recouvert de plaques de plomb; ensuite j'ai moi-même remis assez de mortier sur ce coffre pour le bien cacher, et j'ai, sur-le-champ, fait sceller le tout, en ma présence, avec des briques et du ciment. Le lendemain de cette opération, nous partîmes pour Dijon, et je dis publiquement à Sauval, que je le chargeois de faire recouvrir ce piédestal en marbre blanc, et d'y poser la statue. Au lieu de

cela, pendant mon absence il a fait faire, suivant notre convention secrète, *un tombeau* de la plus belle proportion et de la forme la plus élégante, et la statue est placée sur la cime du rocher; elle fait là un effet très-frappant. A mon retour j'ai paru fort surprise et fort mécontente de cette prétendue invention de Sauval; mais le tombeau étant fait et produisant véritablement un point de vue extrêmement pittoresque, tous mes élèves m'ont conjurée de le laisser, et je n'ai pas eu de peine à y consentir.

Quant au coffre de cèdre, tout ce que *je puis vous dire*, mon amie, c'est qu'il renferme un triste dépôt!... il contient le secret qui pèse sur mon cœur, et que je ne puis confier à l'amitié.... Mais si, comme je l'espère, Albert me survit, il saura ce mystère quand je ne serai plus; et joie croire qu'alors cette tombe, si souvent baignée de mes larmes, deviendra du moins le dernier objet de ses méditations!...

Adieu, tendre et chère amie; brûlez sur-le-champ cette lettre.

LETTRE IX.

Du vicomte de St. Méran au comte de Poligni.

Paris, le 28 avril.

Je vois avec un plaisir inexprimable, mon ami, que guéri enfin d'une passion malheureuse, vous vous livrez avec ardeur aux charmes de l'étude, de la lecture et de la philosophie. Je vais répondre aux doutes que vous me proposez, et aux questions que vous me faites.

Croyez, mon cher Poligni, que les préjugés les plus nombreux comme les plus nuisibles, sont l'ouvrage des passions. La simple crédulité peut facilement céder à l'évidence : nul attrait puissant ne l'attache à l'erreur; elle se dissipe sans résistance en voyant la lumière que les passions redoutent, et que par conséquent elles évitent ou feignent de méconnoître.

Non, il faut au peuple une religion. Plus les hommes sont rapprochés de la nature, plus ils sentent ce besoin, ce désir sublime inspiré par l'espoir et par la reconnoissan-

ce. L'athéisme est un rêve monstrueux de l'homme civilisé, corrompu par l'orgueil; tous les sauvages ont établi parmi eux des cérémonies religieuses. Reconnoître un pouvoir souverain, l'honorer et l'invoquer sont des idées et des actions inséparables, lorsqu'on ne suivra que les lumières naturelles de la raison. Ainsi l'idolâtrie n'est qu'un égarement de l'instinct que le créateur nous a donné, et l'athéisme, ou, ce qui revient au même, *le déisme* des philosophes modernes, en est la dépravation la plus absurde et la plus étonnante. De tous les systèmes, le plus extravagant est sans doute celui de l'athée; mais l'indifférence et la conduite des déistes encyclopédistes sont également incompréhensibles. Qui leur a révélé que cet être suprême qui a créé l'homme sensible et raisonnable, et qui lui a donné une âme immortelle, soit indifférent à ses hommages et sourd à ses prières? qu'il n'attende rien de plus des créatures intelligentes qui ont reçu de lui la pensée et le don de la parole, que des animaux dépourvus de raison qu'il a soumis à leur empire! Quoi! ces réflexions si simples n'inspirent même pas le plus léger doute à nos déistes!

Dieu ne punit point et ne veut point d'

culte : ils en sont sûrs ! Et à quoi donc peut me servir la croyance d'un Dieu ? quelle influence peut elle avoir sur mes desseins et sur ma conduite ? quelle utilité, quelle consolation en puis-je tirer ? Quest-ce donc que cet être impassible que je ne puis offenser, que je ne puis toucher ? ce maître dédaigneux qui refuse de m'entendre ? pourquoi m'a-t-il donné la faculté de connoître qu'il est la source éternelle de toute perfection, si ce n'est pour l'adorer ?... L'athée du moins est conséquent ; il dit : *Point de culte, parce qu'il n'y a point de Dieu*. Mais dire : *Point de culte, quoiqu'il y ait un Dieu*, c'est blasphémer encore, et c'est conclure d'une manière infiniment plus absurde.

L'homme irréligieux, dès qu'il est affirmatif, est insensé, en ne jugeant même que d'après ses propres raisonnemens ; il ne veut croire que ce qui lui est géométriquement prouvé. Or il sait qu'il lui est impossible de prouver qu'il n'y a point de Dieu, il doit être dans le doute ; et s'il admet un Dieu, comme il lui est également impossible de prouver que Dieu ne veut pas qu'on l'honore et qu'on l'invoque, il doit être encore dans le doute à cet égard, et dans ce doute il est extravagant de rejeter la prière.

Au lieu de ce scepticisme (le seul genre d'irréligion que l'on puisse concevoir) nos esprits forts affichent une croyance fixe, inébranlable ; ils sont affirmatifs et tranchans, comme s'ils avoient les preuves les plus positives de la vérité de leurs suppositions. Quelle est donc cette aveugle foi de l'incrédulité? cette foi si vive et si ferme? et pourquoi la foi chrétienne lui cause-t-elle tant d'étonnement?

On répète ce qu'on disoit jadis (et ce qui pouvoit être vrai il y a cent ans), qu'il n'y a point d'athées de bonne foi. Avant que *la philosophie* moderne eût bouleversé tous *les principes*, toutes les idées, et détruit toute moralité, l'athéisme étoit en effet extrêmement rare ; il y avoit alors de véritables déistes, mais par consequent très-différens des nôtres. Ces anciens déistes, en admettant l'existence de Dieu, croyoient qu'on doit l'adorer et le prier. Sur tous les autres points ils n'avoient que des doutes, et ce scepticisme (qui fut celui de Montaigne et de tant d'autres) leur laissoit du moins du respect et même de la vénération pour le culte établi, parce qu'ils pensoient que ce culte pouvoit être agréable à l'Être-suprême ; ils n'admettoient ni ne rejetoient la ré-

vélation, et ils admiroient la sublimité de la morale évangélique. Ces déistes n'avoient point d'orgueil, le simple doute n'en donne pas; loin de mépriser ceux qui croyoient fermement, ils répétoient: *Peut-être ont-ils raison.* Aussi parmi eux, les âmes douées d'une grande sensibilité et les esprits capables de méditation ne pouvant supporter cette funeste incertitude, réfléchissoient, s'instruisoient, afin de découvrir la vérité qui se montre toujours à ceux qui la cherchent avec sincérité, et ils finissoient par devenir véritablement religieux. Les autres, entraînés par les passions ou dominés par la paresse, restoient avec indolence dans un état d'indécision. A ces déistes ont succédé les athées; l'orgueil qui les dépravoit et les enivroit, les a réunis, et ils ont formé une secte, celle des encyclopédistes. Assurément on ne peut mettre en doute l'athéisme des chefs de cette secte : durant leur vie ils en ont enseigné la doctrine, en n'osant nier toutefois, du moins ouvertement, l'existence de Dieu et la spiritualité de l'âme; mais depuis leur mort, leurs lettres et leurs ouvrages posthumes montrent assez leurs véritables sentimens. Voltaire, Diderot et d'Alembert,

en prêchant le matérialisme, en faisant des athées de tous leurs prosélytes, n'osèrent prendre un titre odieux qui auroit révolté la multitude; ils donnèrent à l'athéisme un nom moins déshonoré, mais pendant soixante ans ils en répandirent les principes avec une infatigable persévérance. C'est ainsi que l'athéisme, malgré sa stupide audace, forcé de devenir hypocrite, a pris le masque du déisme. Et l'on pourroit aujourd'hui dire, en général avec justesse, qu'il *n'y a point de déistes de bonne foi*. Enfin par un renversement de toute raison, par une inconcevable inconséquence, et qui peint particulièrement ce siècle, la cause de l'athéisme n'est plus soutenable, elle est universellement abandonnée, et l'athéisme n'a jamais été si commun. Il est vrai que nos prétendus déistes conviennent de l'existence de Dieu (1), mais ils ne s'occupent pas plus que les athées, de ce Dieu dont ils ont fait un être si parfaitement inutile à l'homme et à la morale! enfin ils ont brisé le lien sacré qui unit l'homme à son créateur, et qui donne à la fois un but, un encouragement

(1) Robespierre en convenoit aussi.

Note de l'éditeur.

et un prix à la vertu. Je le répète, il n'y a entre eux et les athées aucune différence réelle, et voilà l'espèce d'irréligion dominante et générale.

Les philosophes modernes prétendent qu'un peuple composé d'athées, formeroit la nation la plus paisible et la plus douce de l'Univers, et ils soutiennent qu'il seroit à désirer qu'il n'y eût point de religion dominante dans un État, et point de culte prescrit. Tout gouvernement qui ne prescriroit pas un culte public, aboliroit la religion. Si ce malheur arrive jamais en France ou ailleurs, qu'en résultera-t-il? que le peuple tombera dans la plus déplorable superstition. Quiconque a vécu dans les campagnes et connoît le peuple, sait qu'il ne se passera jamais de culte. Si on lui ôte la religion de ses pères, il s'en fera une; il oubliera l'Évangile dont la morale gêne les passions, il fera consister toute la piété en petites pratiques; ces pratiques se multipliant et dégénérant, deviendront chaque jour plus absurdes, et formeront insensiblement des idolâtres et des fanatiques.

Pour assurer l'empire des lois équitables et bienfaisantes, il faut appuyer ce code humain sur un code religieux. Que sont les

lois sans une morale publique? et cette morale où la puiseroit-on en France, si la religion étoit détruite? où le peuple en trouveroit-il les premières notions? Dans les livres des vrais philosophes? dans ces ouvrages immortels qui ont élevé la France (l'ingrate France!) au-dessus de toutes les nations? Mais si l'on ne vouloit plus de religion, il faudroit défendre la lecture de Fénélon, de Pascal, de Massillon, de Bossuet, de Racine, etc., parce qu'on prouve dans leurs ouvrages que la véritable vertu ne peut exister sans la religion, et qu'on y réfute victorieusement tous les sophis-*mes qui de nos* jours ont paru de si *lumineuses* nouveautés!... Il faudroit donc recourir aux livres des philosophes modernes.

Le ciel nous préserve du malheur affreux de voir jamais leurs maximes et leur morale en action!... Nous verrions tout ce que la folie, l'inconséquence, le déréglement, l'injustice et la férocité peuvent offrir de plus monstrueux! Qui pourroit trouver dans ces ouvrages incohérens une chaîne quelconque de principes? Les contradictions les plus frappantes y fourmillent à chaque page, les vices les plus odieux y

sont divinisés, c'est un labyrinthe ténébreux parsemé d'abîmes où l'on s'égare dès les premiers pas.

La morale sans religion sera toujours arbitraire, et personne alors ne partant de principes sacrés, chacun pourra soutenir les sophismes les plus pernicieux. L'un fera l'éloge des passions, l'autre celui du suicide; un autre tournera en ridicule les vertus, et traitera de préjugés l'amour de la patrie et les sentimens de la nature. Il soutiendra *qu'une femme galante est plus utile à l'État que celle qui passe sa vie à soigner les malades, secourir les pauvres et délivrer les prisonniers* (1). Un autre louera des actions féroces, et ne verra qu'une *foiblesse aimable* dans l'adultère, et même dans l'excès le plus honteux et le plus dépravé de la débauche (2). Toutes ces choses se trouvent dans les écrits de nos philosophes. Pourquoi tous ces principes ne seroient-ils pas admis? ils sont commodes pour tant de gens! et à quel tribunal pourra-t-on en appeler! qui aura l'autorité de les condamner? L'opinion d'un homme

---

(1) Helvétius.
(2) Diderot, Voltaire.

ne vaut-elle pas celle d'un autre homme? et si celui qui en soutient une mauvaise, a de l'esprit et de grands talens, ne sera-t-il pas toujours sûr d'avoir raison? Mais avec un code religieux cette anarchie morale ne peut exister, puisque tout ce qui est contre la morale enseignée par la religion, est reconnu mauvais. Dira-t-on que l'on feroit faire des ouvrages élémentaires de morale pour le peuple? Je défie qu'on les fasse utiles et conséquens sans copier l'Évangile; mais même dans ce cas, si on ne les donne pas comme la parole de Dieu, ils ne feront que des hypocrites, car par leur seule autorité les hommes n'obtiendront jamais de leurs semblables de se soumettre à une morale si austère et si pure; on sentira qu'elle est sublime, on paroîtra quelquefois la suivre (ce qui ne sera qu'extérieur), on substituera l'orgueil à la conscience. La crainte de Dieu peut conduire à la perfection; la seule crainte du blâme des hommes n'a jamais donné de vertus réelles, et n'inspire communément que de la lâcheté et de la fausseté. Enfin, si l'on donne une autre morale que celle de l'Évangile, elle sera fausse; et si on la donne cette morale éternelle, quelle folie, quand on ne peut par-

ler au nom de Dieu, c'est-à-dire, avec une autorité suprême, de ne parler qu'en son propre nom! Piller l'Évangile et le proscrire, seroit une étrange démence.

Que peut-on opposer à ces raisonnemens? que la religion peut produire le fanatisme. De quoi les hommes n'abusent-ils pas? Faut-il tâcher d'éteindre dans tous les cœurs l'amour de la patrie et de la liberté, parce que ces sentimens mal entendus ont fait commettre dans tous les temps les crimes les plus atroces? Observons que le fanatisme religieux peut se combattre par l'Évangile même qui ne prêche que la douceur et la tolérance, et que, loin d'avoir un moyen si puissant contre le fanatisme inspiré par l'amour de la liberté, les exemples les plus imposans semblent en autoriser tous les excès. Tous les héros les plus révérés en ce genre ont été des assassins. Harmodius et Aristogiton, Timoléon chez les Grecs, Brutus chez les Romains, etc.

Heureusement, pour la cause de la vertu, que depuis la mort des chefs de la plus dangereuse de toutes les sectes, l'irréligion n'est plus prônée que par des gens dont les ouvrages sont aussi méprisables que leurs principes; prosélytes impies qui, faisant

profession de révérer les encyclopédistes, ont tant de fois, par leurs louanges ignominieuses, flétri le nom de Voltaire et profané celui de Rousseau. Ecrivains sans talent, qui, dans un langage barbare aussi boursoufflé qu'incorrect, ne répétant que des lieux communs également usés et dangereux, s'imaginent avoir sondé toutes les profondeurs de la métaphysique, et croient que le génie consiste à tout nier, à tout détruire; qu'on est éloquent, si l'on est obscur et bizarre, et qu'on écrit comme Voltaire dès qu'on a parlé *de la philosophie, et qu'on* a pris son orthographe. Ridicules pygmées montés sur de frêles échasses pour contrefaire les Titans escaladant le ciel!... Hélas! les vrais Titans, comme ceux de la fable, soulevant après leur mort la terre qui couvre leurs ossemens, ont entr'ouvert de plus profonds abîmes que les gouffres brûlans de l'Etna (1)!

---

(1) Suivant la fable, les Titans foudroyés et plongés dans des gouffres souterrains de la Sicile, ont produit, par leurs efforts pour se délivrer, l'ouverture de l'Etna et ses éruptions.

LETTRE X.

Réponse du comte de Poligni.

Le 6 mai.

Oui, mon cher St. Méran, votre observation est juste et neuve, la cause de l'athéisme est abandonnée, et jamais il n'y eut autant d'athées. C'est que l'esprit a été éclairé malgré lui, ou pour mieux dire, poussé à bout par des réfutations victorieuses, mais que le cœur est resté corrompu. On renonce à des propositions insoutenables, on conserve les principes qui favorisent les passions. Ainsi cette bizarrerie apparente qui vous a frappé, est moins une inconséquence qu'un artifice. On veut cacher une dépravation qui révolteroit, si elle se montroit à découvert; on se fait déiste pour ne pas avouer un horrible matérialisme, ou l'insouciance la plus entière et la plus extravagante sur cet important sujet. Personne, parmi les philosophes modernes, n'ose dire au vrai ce qu'il pense, c'est surtout ce qui m'a dégoûté d'eux; car

j'ai reconnu qu'il n'existe pas un seul de leurs prosélytes, qui, à moins d'être un imbécille, ne soit un hypocrite.

Les hypocrites qui prennent le masque de la religion, peuvent, au moins à beaucoup d'égards, être utiles à la morale publique par leurs exemples, et même par leurs actions; ils sont forcés, par leur genre d'hypocrisie, de vivre d'une manière austère et frugale, de renoncer au faste et aux goûts ruineux qui ôtent aux cœurs généreux même la possibilité de se livrer à la bienfaisance. *Un tartufe* secourt les pauvres, fonde des hôpitaux, l'histoire de sa vie extérieure est celle d'un saint, tous les résultats en sont bienfaisans, car la seule imitation de la véritable vertu peut être utile à l'humanité.

Mais rien de bon ne peut résulter de l'hypocrisie de nos déistes qui ne se parent que d'une vertu arbitraire, et par conséquent toujours fausse. Esclaves des passions, enivrés des plaisirs, en parlant sans cesse de la vertu, ils en défigurent l'image sacrée, et souvent ils donnent son auguste nom au vice même; ils sont également, par leurs discours et par leurs exemples, les corrupteurs des mœurs publiques.

Dans le temps où, emporté par le torrent, j'étois *un homme à bonnes fortunes*, je me demandai plus d'une fois, au milieu de mes plus brillans succès, pourquoi je trouvois ce rôle si insipide. J'en ai depuis découvert la raison. Il peut être flatteur pour l'amour-propre de vaincre les scrupules d'une femme sensible, et la voir conserver et révérer des principes dont on obtient le sacrifice sans les détruire; de posséder un cœur subjugué et non corrompu; de recueillir, de sécher les larmes du repentir, et de ne pouvoir en tarir la source; de trouver dans la foiblesse qui rend heureux, un sujet éternel de craintes, de triomphes, d'attendrissement et de reconnoissance. Mais c'est un bonheur que je n'ai jamais goûté. Je n'ai eu que des maîtresses *déistes;* c'est-à-dire, adoratrices des ouvrages de nos philosophes et de leurs principes; j'ai reçu d'elles, en passant, il est vrai, le titre et les droits d'un amant; mais la victoire ne m'appartenoit pas; Voltaire, Diderot, Helvétius furent leurs vrais séducteurs. Ces métaphysiciennes ridicules, aussi insipides que méprisables, cédoient sans rien sacrifier; elles parloient effrontément de la vertu sans la regretter

et même sans la connoître, et je pensois, avec quelque raison, que l'on peut quitter sans scrupule la femme qui se donne sans remords. Enfin je finis par trouver que, tout calculé, des courtisanes valoient infiniment mieux que des maîtresses *philosophes;* c'étoit retrancher d'un genre de vie scandaleux le mensonge et l'adultère, et deux grands désagrémens, la contrainte et l'ennui.

Adieu, mon cher vicomte; je vais entreprendre un nouveau voyage; mais je passerai par Paris; et si vous y êtes encore, *je m'y* arrêterai quelques jours uniquement pour vous.

LETTRE XI.

Du vicomte de St. Méran à M. du Resnel.

De la M**, le 20 août.

Je vous l'ai déjà dit il y a long-temps, mon ami, je ne désapprouve point l'intention où vous êtes d'assurer tout votre bien à la jeune et charmante Léocadie. Je vous assure que, si j'avois votre fortune, je désirerois en pouvoir faire le même usage!...

Vous me mandiez, il y a six ou sept ans, que vous vouliez différer autant qu'il seroit possible de rendre ce dessein public, parce que, dans l'éclat de la jeunesse de Pauline, on pourroit douter de la pureté de vos motifs.... Songez, mon ami, que Pauline, quoiqu'elle ait trente-deux ou trente-trois ans, n'a rien perdu de ses charmes, et que Léocadie n'a que quatorze ans et demi. Rien ne vous presse; tout, au contraire, doit vous engager à différer. Si Léocadie avoit l'assurance d'une telle fortune, les partis se présenteroient en foule, et vraisemblablement elle seroit mariée sous deux ans. N'est-il pas plus désirable qu'elle puisse rester jusqu'à dix-neuf ou vingt ans sous l'autorité de Pauline? Laissez achever et perfectionner cette éducation si bien commencée. Du moins attendez encore deux ou trois ans : voilà mon avis. Je vous avoue que, par intérêt pour la chose, je serois véritablement fâché de ne pas vous persuader à cet égard. Mandez-moi votre décision là-dessus.

Vous avez raison, mon ami; quoique j'aie assurément renoncé à toute espérance, il m'est toujours impossible de m'arracher des lieux habités par Mme de Rostmond;

je resterai ici jusqu'au mois de novembre, mais j'irai sûrement en Bourgogne ce printemps. Tant de sentimens m'y rappellent!

Adieu; présentez mes hommages au château d'Erneville, et à l'aimable *et parfaite amie*.

LETTRE XII.

De la marquise à sa mère.

Du château d'Erneville, le 12 novembre.

Nous voilà revenus d'Autun, chère maman, où, grâce au vertueux évêque chez lequel nous logions, j'ai passé quinze jours très-agréables. Ah! qu'il est doux d'admirer de près une vertu si pure et si parfaite, surtout lorsqu'on a conservé son innocence, et que nul retour amer sur soi-même ne corrompt la douceur d'un spectacle si ravissant! Je me dis, en contemplant notre évêque, ce que je me suis dit si souvent près de vous, que je suis bien loin encore d'une telle perfection, mais que j'y puis atteindre, et cette idée me fait jouir des vertus même que je n'ai pas. Je suis sans tache aux yeux de Dieu, voilà le

motif d'une juste espérance ; nous ne pouvons rien sans son secours ; la perfection morale est un de ses bienfaits, et le plus précieux sans doute ; s'il daigne quelquefois l'accorder au repentir, pourroit-il le refuser à l'innocence qui l'implore avec humilité ?

Je fais faire par Sauval une suite de petits tableaux peints à la gouache, représentant toutes les actions vertueuses faites de nos jours dont j'ai été témoin, ou dont j'ai les preuves positives. Vous, ma mère, Albert, Mme de Vordac, M. du Resnel, l'évêque d'Autun et notre bon curé, m'avez fourni jusqu'ici tous les sujets qui seront toujours pour moi les plus intéressans et les plus utiles. Quelle douceur de trouver les exemples qu'on révère et des modèles sublimes dans les objets de son attachement !... J'intitule cette ravissante collection, *Les souvenirs consolans;* je la place dans mon petit salon, et derrière chaque tableau est écrit de ma main l'histoire du trait représenté par le peintre. Avec quel plaisir je m'enferme dans ce cabinet où je suis entourée d'images si charmantes ! où l'admiration se confond délicieusement dans mon cœur avec le senti-

ment ! Ah ! j'oublie là sans effort les méchans et la calomnie !... Comment mon caractère pourroit-il s'aigrir par l'injustice et le malheur, quand je puis arrêter mon imagination sur des pensées si douces !

J'ai rencontré plusieurs fois, à Autun, le chevalier de Celtas ; j'ai été très-polie pour lui : malgré toute son intrépidité, il a paru fort embarrassé en me voyant si calme, si simple. Il est extrêmement occupé dans ce moment de son jeune cousin, le marquis de Celtas, frère de la personne qui a épousé le marquis d'Elvas, beau-frère de Mme d'Olbreuse. Ce jeune homme a de la fortune et une jolie figure ; on dit qu'il a de l'esprit, mais ses manières annoncent une confiance et une fatuité qui me déplaisent extrêmement. N'ayant jamais vécu qu'en province, il croit avoir tous les meilleurs airs des gens à la mode de la cour, instruction qu'il pense avoir puisée dans des romans et de prétendus contes moraux, qui n'offrent du grand monde qu'une peinture aussi fausse que révoltante, parce que leurs auteurs ont voulu peindre ce qu'ils ne connoissoient pas, et qu'il n'a résulté de cette prétention que des portraits de *petits maîtres* ou de coquettes

LETTRE XIII.

De la comtesse d'Olbreuse à la marquise.

De Paris, le 30 mars.

L'HEUREUX St. Méran part demain pour Erneville, et je lui donnerai cette lettre. J'envie bien son bonheur, ma charmante amie; il vous verra, il vous entendra, il passera six semaines dans la plus aimable société que je connoisse.

Cependant, tant de bonheur ne sera pas pour lui sans danger. Il verra Léocadie, ayant atteint sa quinzième année, et, sans doute, acquis de nouveaux charmes; car il me semble qu'elle ne pouvoit que grandir, et non embellir. Que deviendra le pauvre vicomte, que nous avons vu si passionné il y a cinq ans? Il sait d'avance qu'il a un redoutable rival en M. du Resnel, ce qui produira sûrement ces grands événemens qui plaisent tant à Mlle du Rocher dans les romans, et qui lui paroissent si ingénieux, quoiqu'ils ne soient pas absolument neufs, les brouilleries d'amis intimes, les duels, les enlèvemens, etc.

J'avois raison de vous mander que je n'augurois rien de bon d'un homme qui s'appeloit *Celtas*. Néanmoins, malgré mon antipathie pour ce nom, j'ai très-bien reçu le frère de ma belle-sœur; c'étoit un devoir pour moi. Il arriva à Paris sur la fin de novembre, et me fut amené dès le lendemain. Il étoit encore en deuil de son grand père, dont il est l'unique héritier. J'avois beaucoup de monde chez moi, et après les premiers complimens, je lui parlai de son grand'père, et quelqu'un qui se trouva là et qui a connu ce vieux Celtas, s'avisa de demander de quelle maladie il étoit mort. D'un mal, répondit son petit-fils, dont on ne se plaint jamais, et qui n'exerce que la patience des enfans ou des héritiers. — Quel est donc ce mal? — La vieillesse. Figurez-vous, à cette réponse, la surprise et l'indignation de toute l'assemblée! Mme de Sévigné, pour une réponse niaise, vit un peu légèrement *des cornes* à un jeune provincial; pour moi, avec plus de raison, j'ai vu à celui-ci des cornes et *des griffes*, et tout ce qu'on peut voir de plus dégoûtant et de plus hideux. Mais rappelez-vous le conte de *la Bonne Mère* de Marmontel, et vous y

trouverez l'origine de cette jolie saillie.

Vous y verrez un *Verglain* qui tourne la tête aux femmes, même les plus sensibles et les plus vertueuses, avec ce genre de gaîté, et qui, venant de perdre un oncle et un bienfaiteur, appelle son habit de grand deuil *un habit de goût!* . . . .

M. le marquis de Celtas, sachant exactement par cœur les contes de Marmontel et les romans de Crébillon, et voulant absolument plaire aux femmes, a pris pour modèles les hommes représentés dans ces ouvrages comme des êtres remplis de grâces et dont la séduction est irrésistible. A la vérité, ces auteurs nous assurent gravement que ce ne sont pas là des jeunes gens estimables, mais ils prétendent que les femmes ne peuvent leur résister, et le jeune Celtas, *qui ne veut pas qu'on lui résiste*, se passe de l'estime, afin d'obtenir des préférences, des succès, et de brillantes victoires; du moins telles sont ses idées et ses espérances. Quelques jours après le souper dont je viens de vous parler, M. de Celtas revint me faire une visite; j'étois seule et j'avoue qu'à trente-huit ans, je ne m'attendois pas à recevoir une déclaration d'amour d'un jeune homme de vingt-deux,

que je voyois pour la seconde fois. C'est pourtant ce qui m'arriva. Je répondis de manière à déconcerter quiconque auroit eu l'apparence du sens commun; mais M. de Celtas n'écouta même pas ma réponse. Je n'éprouvai pas une médiocre surprise, en le voyant se lever d'un air triomphant, s'élancer vers la cheminée, tirer des ciseaux de sa poche, et couper lestement les deux cordons de mes sonnettes.... C'est un tour ingénieux qu'il a lu dans l'un des romans de Crébillon. Comme cette gentillesse annonçoit une attaque un peu vive, je pris, avec prudence, le parti de la retraite; je me précipitai vers la porte, je courus dans l'antichambre, d'où je lui envoyai dire, par un de mes gens, que je le priois de sortir de ma maison et de n'y revenir jamais. Que dites-vous de cette aventure galante? Au reste, il s'est conduit en cette occasion dans toutes les règles de l'art, prescrites et observées par ses modèles, qui ne réussissent qu'à force *d'audace* et *d'effronterie*, et qui commencent toujours leur carrière amoureuse *en attaquant* les femmes de quarante ans, afin de *s'établir dans le monde*.

Il a été présenté chez les princes, et

est couvert de ridicule par l'impertinence de son ton bruyant et familier, et par la suffisance de son maintien et de ses manières. Enfin, à l'exception de sa sœur, tout le monde lui a fait fermer la porte; banni de la bonne compagnie, il s'est jeté dans la mauvaise, et s'y ruine au jeu et avec des femmes déshonorées. Voilà un jeune homme qui, avec un beau nom, de la fortune, une très-agréable figure, de l'esprit, est perdu sans ressource, parce que, sur la foi d'écrivains corrupteurs et sans aucune connoissance du monde, il a cru que, pour plaire et pour réussir, il falloit être insolent et se montrer pervers. Cet exemple n'est pas le seul que je connoisse dans ce genre; j'en ai vu beaucoup d'autres semblables depuis que je suis dans le monde. Je vous assure que le tort que ces mauvais ouvrages font aux provinciaux et aux jeunes gens des pays étrangers, est véritablement incalculable. Le vicomte vous contera qu'il a vu, dans ses voyages, un jeune fat qui ne s'occupoit qu'à faire de petits ouvrages de femmes, afin d'imiter le marquis de la comédie *du Cercle* (1), qui séduit toutes

(1) Comédie de Poinsinet.

les femmes en brodant, et en faisant de la tapisserie et des jarretières. Assurément ce n'est pas un homme du monde qui a dit que l'auteur de cette pièce *avoit écouté aux portes*. Qui a jamais vu dans la société les jeunes gens faire des ouvrages à l'aiguille, et les coquettes s'exprimer comme Poinsinet les fait parler? Qui pourroit désabuser la jeunesse de toutes ces folies absurdes, lui rendroit certainement un bien grand service. Le talent pour cela ne seroit pas nécessaire; il suffiroit que l'auteur d'un tel ouvrage fût reconnu pour *avoir passé* la plus grande partie de sa vie *à la cour* et dans le grand monde.

Adieu, mon aimable et chère Pauline; ne m'oubliez pas tout-à-fait, ce sera vous rappeler quelquefois une tendre amie et votre plus sincère admiratrice.

LETTRE XIV.

Du vicomte de St. Méran à la comtesse de Rosmond.

Du château d'Erneville, le 7 avril.

Me voilà, Madame, dans le seul lieu où je puisse me plaire en votre absence, auprès d'un ancien et fidèle ami, et auprès de Pauline et de Léocadie. J'ai trouvé cette dernière encore embellie, s'il est possible. Vous aimez les portraits; je vais ébaucher le sien, c'est tout ce qu'on peut faire quand on parle d'elle ou d'*Uranie !*

Léocadie est si belle, que l'on croiroit que toutes les descriptions les plus parfaites que les poëtes aient tracées de la beauté, ont été faites d'après la sienne, et que les visages de Vénus et d'Hébé, modelés par les sculpteurs grecs, ne sont que des copies du sien. On leur pardonne de n'avoir pas rendu l'expression de sa physionomie (comment donner au marbre tant de sentiment et tant d'âme)! mais toujours dans leurs chefs-d'œuvre on retrouve les traits de Léocadie; en admirant toutes ces têtes ravissantes qui ont entre elles des rapports si

frappans, ces ouvrages sublimes de divers artistes qui vécurent dans des siècles différens, en contemplant la Vénus de Médicis et les enfans de Niobé, on se rappelle Léocadie, et l'on se dit : La beauté n'est point idéale, Léocadie en est le vrai modèle; et pour être belle, il faut lui ressembler. Cependant, quand on la voit pour la première fois, l'on n'est ni frappé, ni ébloui; sa taille élégante et légère n'est point la taille majestueuse de Diane ou d'*Uranie*, un vif incarnat ne colore point ses joues et ne forme pas un contraste éclatant avec la blancheur si pure de son teint; tout en elle a de l'accord et de la douceur, sa fraîcheur est celle d'une rose blanche animée d'une légère teinte de vermillon. Au premier coup d'œil on trouve sa figure si agréable, si remplie de gentillesse et de grâce, que le premier mouvement n'est pas de dire : *Qu'elle est belle!* mais toujours de s'écrier : *Qu'elle est jolie!* Ce n'est qu'en l'examinant qu'on est étonné de sa régularité; plus on fixe les yeux sur elle, moins il est possible de détailler sa figure, on veut toujours en contempler l'ensemble. On ne sait point si sa taille est parfaite, on sait seulement qu'il n'y en a point

de mieux proportionnée; on remarque à peine la forme et la couleur de sa robe, mais on est charmé de l'élégante simplicité de son habillement; mise comme toutes les autres femmes, il semble toujours qu'elle ait un costume particulier; on y trouve je ne sais quelle grâce piquante, qui paroît originale sans être recherchée; son visage enchanteur produit une impression semblable; quand on vient de la voir pour la première fois, on s'en rappelle mieux l'expression que les traits, et l'on ne sauroit dire s'il existe de plus beaux yeux que les siens, on n'a été frappé que de son regard. C'est une âme angélique qui donne à sa beauté tant de charmes, tant d'intérêt et de variété, et son esprit vient aussi tellement de son âme, qu'on n'en peut faire un éloge séparé; tout ce qu'elle dit, plaît, touche et persuade, parce qu'elle ne dit rien qui ne soit inspiré par la raison et par la sensibilité; une délicatesse exquise lui donne cette finesse qui fait tout saisir et tout sentir, et une candeur incomparable répand, sur ses moindres actions, un charme touchant qui s'insinue jusqu'au fond du cœur.

Ce portrait, je l'avoue, est fait par *un*

amant passionné. Soyez sûre, néanmoins, qu'il n'est nullement embelli; l'amour même ne sauroit en flatter l'original.... Je ne dirai pas, cependant, que cet objet soit *incomparable!* c'est surtout, en le *comparant* que je l'admire avec tant d'enthousiasme.

Je suis sûr qu'une muse divine a donné le jour à Léocadie, car elle a tous les talens comme elle a tous les charmes; elle fait même déjà des vers très-agréables, mais elle ne veut ni les donner, ni les montrer. J'en ai pourtant recueilli quatre qui, sans *nom d'auteur*, sont gravés sur le revers *d'un médaillon* qu'elle vient de donner à son amie Zéphirine. Il faut que vous sachiez, Madame, que ce médaillon contient d'un côté le portrait de Léocadie, et qu'il a été mis au cou de Zéphirine au moment d'une séparation, Zéphirine partant pour Dijon avec son père et sa mère, et ne devant revenir que dans trois mois. Voici les vers.

Que du sentiment le plus doux,
Ce portrait soit pour toi le gage et l'assurance;
Mais mon cœur en seroit jaloux,
S'il te consoloit de l'absence.

Je resterai ici *le temps convenu*.... Je me flatte que vous quitterez la M*** plus tôt

qu'à l'ordinaire, alors j'aurai un hiver tout entier, et ce sera pour moi *la belle saison*.

Adieu, Madame; comptez à jamais sur les sentimens que vous daignez partager, et même sur tous ceux que vous avez proscrits; songez du moins quelquefois que si je puis me taire, je ne saurois changer. Si je ne vous supposois pas cette idée, le silence seroit un tourment sans dédommagement et sans consolation.

La rivalité m'a presque brouillé avec du Resnel; il ne me pardonne pas d'avoir tant de fois *oublié* sa commission des roses mousseuses qu'il veut offrir à Léocadie. Il est bien étonné de me trouver de la négligence pour lui et pour Léocadie. Ceci prouve,

Combien nos jugemens sont aveugles et vains. (1)

---

(1) Vers de Tancrède, de Voltaire.

LETTRE XV.

De la marquise à la baronne.

Le 29 mai.

Ah! plaignez votre malheureuse amie! Ma mère est dangereusement malade!... On attelle nos chevaux, nous allons partir dans ma petite voiture, la grande est cassée; je pars sans femme de chambre, la voiture ne pouvant contenir qu'Albert et moi, Maurice et le docteur que nous espérons décider à venir avec nous en passant à Bourbon. Je laisse ici Léocadie; Albert a voulu que la quatrième place fût pour Maurice.... J'ai à supporter à la fois une inquiétude mortelle et déchirante, et le chagrin de me séparer pour la première fois de Léocadie, et il faut encore que la rougeole étant dans votre château et dans votre village, je ne puisse vous demander de prendre cette chère petite avec vous durant mon absence!...

Adieu; mes larmes m'empêchent de voir ce que j'écris!... O mon ange, priez Dieu

qu'il me conserve la meilleure des mères et la plus chérie!...

LETTRE XVI.

De la même à la même.

De Dijon, le 8 juin.

Grâce au ciel je respire, elle est hors de danger. Les médecins répondent de tout depuis quarante-huit heures. Mais, grand Dieu, que j'ai souffert! je l'ai vue à l'extrémité! O quel lien que celui qui attache une fille à sa mère! Il y a, certainement, dans ce nœud sacré, quelque chose de physique. Perdre une mère, c'est perdre une portion de son existence!.... Nous l'avons veillée quatre nuits de suite, elle avoit toute sa tête, connoissoit parfaitement son danger, elle n'étoit occupée que de Dieu, d'Albert et de moi, mais avec une sérénité, une résignation angéliques. Quelles leçons sublimes j'ai reçues d'elle encore dans cette occasion! Ah! qu'avec une vie si remplie d'innocence et de vertu la mort est peu redoutable! Ce spectacle, si déchirant pour

nous, étoit le plus grand, le plus auguste que l'on puisse contempler.

Elle est d'une foiblesse extrême; les saignées l'ont sauvée, mais l'ont épuisée. Je resterai encore ici près d'un mois, car je ne la quitterai que lorsqu'elle sera en parfaite convalescence. Je serai bien tourmentée durant tout ce temps par mes inquiétudes sur Léocadie et Sylvestre. Que j'aime M. du Resnel, qui m'a écrit pour me demander la permission d'aller s'établir à Erneville, pendant tout le temps de mon absence! Sachant mes enfans sous sa garde, je suis bien plus tranquille.

Je suis souvent bien déraisonnable; si j'entends parler d'un accident, j'imagine dans l'instant que le même malheur a pu arriver à Erneville. Un jour on conta qu'une jeune personne, en lisant, le soir, avoit mis le feu à sa coiffure et s'étoit brûlée d'une manière cruelle, et là-dessus, j'eus la folie d'envoyer un courrier à Mlle du Rocher, uniquement pour lui renouveler des recommandations faites mille fois, et je n'ai pu me tranquilliser qu'après avoir reçu sa réponse. O combien l'on doit aimer une bonne mère! Quelles inquiétudes, quels déchiremens de cœur ne lui a-t-on pas causés! Dans le

premier âge de mes enfans, que n'ai-je pas souffert! ils ne sont jamais tombés, que je n'aie eu pendant quarante jours toutes les horreurs de la crainte d'un contre-coup; quand ils n'étoient pas sous mes yeux, je ne pouvois entendre hors de la chambre un cri ou le bruit d'une chute, sans frémir et sans croire qu'il leur étoit arrivé quelque accident funeste; se promenoient-ils sans moi, et rentroient-ils un peu plus tard que de coutume, l'agitation où j'étois est inexprimable; enfin, quoiqu'ils aient tous de bonnes santés, je n'ai presque point passé de jour sans éprouver des saisissemens affreux et des inquiétudes cruelles. Depuis que je sais M. du Resnel à Erneville, je crains infiniment moins les accidens physiques, mais je ne puis supporter l'idée du chagrin et de la profonde tristesse de Léocadie; je voudrois, de bien bonne foi, dans ce moment, qu'elle m'aimât moins; la savoir souffrante et malheureuse est une peine au-dessus de mon courage; aussi, ne croyez pas que je lui écrive des lettres plaintives sur notre absence; au contraire, je lui dis tout ce qui peut la consoler, la rassurer sur moi, et ranimer sa force. J'aime mieux qu'elle ne connoisse que la moitié de ma tendresse

pour elle, que d'augmenter sa douleur en la lui peignant telle qu'elle est.

Adieu, mon amie, maudez-moi si cette vilaine épidémie de rougeole dure encore chez vous; mais quand elle auroit cessé, je désirerois toujours que vous ne vissiez mes enfans que dans trois semaines; car en les voyant plus tôt vous pourriez leur communiquer ce mal, puisque non-seulement vous avez été dans l'air, mais que vous avez soigné votre bonne gouvernante et sa fille, pendant toute leur maladie. Vous savez si j'aurois ces craintes pour moi! mais les *avoir pour* ses enfans ne vous paroîtra pas une foiblesse. Adieu, parfaite amie, je vous donnerai exactement des nouvelles de notre chère malade.

Pardonnez, mon ange; mais si vous écrivez à Léocadie, je vous conjure de passer vos lettres au vinaigre avant de les lui envoyer, et de bien recommander au porteur de ne point entrer dans le château, et de remettre les lettres dans la maison du garde-chasse. Enfin, je m'en fie à vous sur toutes les précautions de ce genre.

De grâce, n'envoyez point de romans à Mlle du Rocher, ni rien sans exception que l'on n'auroit pu tremper dans du vinaigr

LETTRE XVII.

De Mlle du Rocher à la marquise.

Le 9 juin.

Madame,

Je reçois dans l'instant la lettre dont vous m'honorez par votre dernier courrier. La France vient d'arriver, et a fait la route sans s'arrêter. Je suivrai ponctuellement les ordres de madame la marquise. Je laisserai tremper dans du vinaigre pendant une heure, toutes les lettres de Mme la baronne qui seront adressées à Mlle Léocadie; mais je suis très-peinée de voir les inquiétudes de madame la marquise, j'osois attendre plus de confiance de sa part.

Sylvestre est bien raisonnable; M. du Resnel, tous les jours, lui donne une leçon d'histoire et de géographie, et le fait calculer; et puis il joue avec lui au ballon et au volant. M. du Resnel a fait présent à Mlle Léocadie d'une charmante collection de coquilles et d'un livre in-folio gravé

sur le même sujet, et il lui explique toutes ces choses; il lui fait aussi répéter ses leçons de botanique et de minéralogie. Je fais assidûment toutes les lectures prescrites par madame la marquise; je ne puis que me louer de l'application de Mlle Léocadie.

Nous allons tous les jours régulièrement à la paroisse prier Dieu pour le parfait rétablissement de Mme la comtesse; tant qu'on l'a crue en danger, l'église ne désemplissoit pas. Mlle Léocadie et les petites filles de l'école font maintenant une neuvaine en actions de grâces.

La vieille Marie-Jeanne a été à la mort; *Mlle Léocadie* l'a bien soignée, nous faisions nous-mêmes son bouillon. Nous visitons, comme de coutume, les autres pauvres qui sont tous en bon état.

M. le curé se porte bien, et vient presque tous les jours dîner avec nous.

Je suis contente de Mina; elle a fini la paire de bas et deux chemises pour les pauvres. Mlle Léocadie travaille toujours avec moi à la layette qui avance; la pauvre femme n'accouchera que dans deux mois, nous aurons fini avant ce temps.

Mlle Léocadie n'a pas encore repris son appétit et sa gaîté ordinaires; mais elle

dort mieux, et elle est beaucoup moins pâle depuis deux jours. La société de M. du Resnel est sa plus grande consolation, après celle d'écrire à Madame et de recevoir ses lettres.

La France veut repartir demain à la pointe du jour, c'est pourquoi nous lui donnons nos lettres ce soir.

Tranquillisez-vous donc, Madame, et soyez bien sûre que Sylvestre *ne court pas tout seul* du côté de la pièce d'eau, qu'il ne *mange pas trop*, que les servantes ne lui donnent pas *à mon insu des tourteaux et des galettes*, et que nous faisons tout ce que nous pouvons pour distraire Mlle Léocadie.

Je suis avec respect, Madame, etc.

LETTRE XVIII,

Anonyme, de la mère inconnue à Léocadie.

Le 18 juin.

Ma fille! ma chère Léocadie, je suis dans les lieux que tu habites! je suis près de toi!... Je n'ai pu t'apercevoir encore, mais j'ai vu le château d'Erneville! j'ai vu le bois où tu te promènes, et l'arbre chéri *qui porte ton nom*!.... Hélas! je ne puis me découvrir à toi!... je ne le puis!... cependant je veux te voir!... O procure cet instant de bonheur à l'infortunée qui, depuis quinze ans, n'a connu de l'amour maternel que les inquiétudes et les douleurs qu'il peut causer! Je te demande le secret pour quelques jours seulement: deux jours après notre rendez-vous, tu pourras révéler ce secret à ta bienfaitrice; d'ici là j'exige un silence absolu. Trouve-toi demain matin à cinq heures dans le bois dont l'enceinte est fermée, j'y serai cachée dans le creux de ton arbre, certaine que tu respecteras cet asile, et que tu ne

tenteras point d'y regarder : repose-toi sur le banc de gazon.... Là je te verrai ; là pendant quelques minutes, je serai dédommagée de tout ce que j'ai souffert !... Tu resteras une demi-heure sur le banc ; ensuite tu rentreras dans le château. Je compte sur une obéissance exacte, et toi, ô ma Léocadie, compte sur une tendresse inexprimable et sans bornes !...

LETTRE XIX.

De Léocadie à la marquise.

Le 21 juin.

Ah ! chère maman, qu'il m'en a coûté de vous écrire pendant cinq jours, sans vous confier l'événement le plus intéressant de ma vie !... Mais lisez la copie de la lettre que je vous envoie, et vous verrez que votre Léocadie devoit se taire, même avec vous. Enfin il m'est permis de parler, et je vais vous conter avec détail tout ce qui m'est arrivé.

Lundi 16, je me levai comme de coutume à six heures, je mis des cerises et du pain dans un panier, et j'allai dans le jardin au bout de la grande pelouse, du côté du

bois, sur le bord de la rivière. Depuis votre absence, M[lle] du Rocher me permet d'aller déjeuner là toute seule. J'y porte toujours vos deux dernières lettres que je relis, et au bout d'une demi-heure M[lle] du Rocher ou Jacinthe viennent me chercher pour aller à la promenade avec M. du Resnel et Sylvestre. Je fus donc dans ce lieu lundi dernier comme à mon ordinaire. Je m'assis sur le banc. Au bout de quelques minutes, jetant les yeux sur la rivière qui couloit à mes pieds, j'aperçus la plus jolie chose du monde; c'étoit la plus belle rose que j'aie vue, qui flottoit sur la surface de l'eau, et qui, entraînée par le courant, se dirigeoit doucement vers moi. Je rompis une longue branche de noisetier, et la jetant sur la rivière, j'attirai la rose qui avoit sa tige et ses feuilles; je l'amenai à bord, je la pris. Quelle fut ma surprise en voyant sur la grosse branche un petit morceau de vélin attaché avec une soie, et sur lequel ces mots étoient écrits : *A Léocadie!* J'examinai la fleur d'une beauté toute nouvelle pour moi: c'étoit une rose mousseuse. Alors je me rappelai qu'il y a trois ou quatre mois, ayant entendu parler de cette espèce de rose que nous ne connoissons pas ici, j'avois témoi-

gné le désir d'en avoir, et que M. du Resnel s'étoit chargé de m'en faire venir, qu'il avoit même écrit à Paris pour cela. Ainsi je n'ai pas douté que cette charmante galanterie ne vînt de lui. Je suis si accoutumée à recevoir de telles preuves de sa bonté et de son amitié, que cette idée étoit bien naturelle. Je ne pus être désabusée ce jour-là, parceque M. du Resnel, pour une affaire, c'est-à-dire, pour obliger quelqu'un (car voilà ses seules affaires), étoit parti de grand matin, et ne devoit revenir que le soir très-tard. J'étois couchée quand il arriva; mais on lui conta mon aventure, et il protesta qu'il n'avoit aucune part à la surprise de la *rose flottante*. Lorsqu'il vint le lendemain matin me répéter la même chose, j'eus une autre idée; je reconnus dans ce don charmant la tendresse maternelle, je pensai à vous, chère maman; c'étoit ne pas deviner sans me tromper! M. du Resnel me suivit à ma promenade solitaire; à peine étions-nous assis sur le banc, que nous aperçumes de loin la *rose flottante* que le courant nous apportoit. Cette rose éclatante étoit plus épanouie, plus fraîche, plus belle encore que celle de la veille. M. du Resnel en la voyant s'attendrit, et s'écria : *Ah!*

c'est elle! je la reconnois; c'est Pauline! Il pouvoit bien s'y méprendre; tout ce qui est ingénieux et touchant vous ressemble.

M. du Resnel, avec sa canne, a saisi la rose; il m'a bien impatientée, parce qu'il ne vouloit pas me la rendre; il a été un quart d'heure à l'examiner, à la sentir; il disoit que ce jour-là elle n'étoit pas pour moi, que c'étoit à lui qu'on l'avoit destinée, et qu'au moins elle lui appartenoit par *droit de conquête*. Enfin, après m'avoir bien tourmentée, il me l'a rendue, et j'ai été la mettre avec la première dans mon plus beau vase de porcelaine sur la *fenêtre* de mon cabinet.

A dîner on nous conta que deux dames étrangères, qui alloient à Nevers, avoient été forcées de s'arrêter à Paray, parce que l'une d'elles avoit eu une violente attaque de colique. On ajouta qu'elles logeoient chez Bousset, et que celle qui n'étoit pas malade s'étoit promenée dans les environs, et qu'on l'avoit vue dans les grands blés qui sont en face du château. J'avois bien envie de donner l'hospitalité à ces deux étrangères. Mlle du Rocher fit la réflexion que des femmes inconnues pourroient être des personnes de mauvaise compagnie, et que

puisqu'elles paroissoient riches, et qu'elles étoient dans une auberge passable, on pouvoit se dispenser de les inviter à venir loger au château. M. du Resnel fut de cet avis; ainsi je me contentai d'envoyer Jacinthe à Paray, chargée d'offrir à ces étrangères toutes les choses dont je supposois qu'elles pouvoient avoir besoin dans un village. Jacinthe ne vit que leur femme de chambre, qui remercia de la part de ses maîtresses, mais sans rien accepter. Jacinthe nous dit que ces deux étrangères étoient des femmes de marchands de la rue St.-Honoré, à Paris, qui faisoient un voyage pour leur négoce. Nous n'y pensâmes plus.

Le 18, je me rendis à six heures au bord de la rivière. Je n'aperçus point la rose flottante, mais je vis sur l'autre rive un homme inconnu d'un certain âge, bien mis et d'une belle figure, qui sortoit du moulin. Il s'avança sur le bord de la rivière, détacha le bateau qui se trouve toujours là, entra dedans, prit la rame et se dirigea vers moi. Je me levois pour m'éloigner, lorsque cet homme m'appela par mon nom, en me montrant une superbe branche de *roses mousseuses* qu'il venoit de tirer d'une corbeille. Interdite autant que surprise, je restai im-

mobile en le regardant. Son bateau avançant rapidement il se trouva tout près de moi ; la douceur de sa physionomie, l'honnêteté de son maintien, et surtout la rose mousseuse qu'il tenoit, me rassurèrent.... Je n'avois plus que de l'étonnement et de l'émotion. Il s'arrêta vis-à-vis de moi en me présentant la rose... Ne me trompé-je point, lui dis-je? ces roses me sont-elles envoyées par ma mère? Oui, répondit-il, *mais par celle à qui vous devez le jour !....* A ces mots je retombai sur le banc, et mes larmes coulèrent !.... Mademoiselle, reprit l'inconnu, *votre mère* a fait cent cinquante lieues dans l'espérance de vous apercevoir un moment; c'est elle qui, sous un nom supposé, est à Paray... Grand Dieu ! m'écriai-je, est-ce elle qui est malade !... Non, Mademoiselle, reprit l'inconnu, c'est sa compagne qui reste au lit, et sa maladie n'est qu'une feinte, afin d'avoir un prétexte de s'arrêter quelques jours dans ces environs. Je vous recommande, Mademoiselle, de la part de votre mère, le plus grand secret sur tout ceci; la moindre indiscrétion de votre part pourroit perdre une mère qui ne vit que pour vous. Soyez donc prudente et obéissante, et lisez cette lettre qui vous instruira de tout. En disant

ces mots, il me remit la lettre de ma mère ; et, sur-le-champ, il s'éloigna de moi, regagna l'autre rive, quitta le bateau, et disparut. Transportée, hors de moi, je n'osai lire la précieuse lettre que je pressois contre mon cœur. Je craignois d'être surprise par M. du Resnel ou par quelque autre. Je me hâtai de retourner au château, j'allai m'enfermer dans mon cabinet. J'eus le bonheur d'y entrer sans être vue, ce qui m'assuroit une grande heure de tranquillité, parce que j'étois certaine qu'on iroit d'abord me chercher dans le bois et dans le verger.

Vous pouvez imaginer, ma chère maman, tout ce que j'ai ressenti en lisant une lettre si touchante, et en pensant que ma mère étoit si près de moi !... Je ne songeai plus qu'aux moyens que j'emploirois pour exécuter ses ordres, et pour me trouver à l'heure prescrite au rendez-vous qu'elle me donnoit. C'eût été une chose impossible, si Mlle du Rocher n'avoit pas eu le rhumatisme qui la retient encore au lit. La surveillance de Jacinthe est beaucoup moins exacte. J'étois bien sûre qu'elle ne m'empêcheroit ni de me lever de meilleure heure, ni d'aller me promener seule. Je fus toute cette journée d'une distraction qui étonna

tout le monde; je ne savois ni ce que je disois, ni ce que je faisois; je n'écoutois point, je n'entendois point, je n'avois qu'une pensée, je ne voyois que Paray ou *l'arbre creux* du petit bois !.... Après le dîner, je me dispensai d'aller à la promenade avec M. du Resnel et Sylvestre; je restai au château, et je proposai à Jacinthe d'aller à Paray à l'insu de Mlle du Rocher. Elle y consentit volontiers. Je mis dans mes poches deux bouteilles, l'une de sirop d'orgeat, l'autre de votre bon vin de Malaga. Je remplis un assez grand panier de belles cerises, *de légumes*, de pâtisseries et de confitures; et chargée ainsi, nous partîmes pour Paray. Je dis à Jacinthe que ces étrangères malades me faisoient pitié, et que je voulois leur porter toutes ces choses. Jacinthe désiroit se charger de la corbeille; mais je ne l'aurois pas cédée pour toute autre chose au monde; je trouvois tant de plaisir à la porter. J'arrivai à Paray bien fatiguée; je m'assis sur le banc de bois qui est en face de la maison de Bousset : ô comme j'étois attendrie en regardant cette auberge !.... Je n'osai y entrer; je donnai à Jacinthe toutes mes provisions, et restai dans la rue. Mais, au bout de quelques minutes, je vis

paroître l'inconnu qui m'avoit parlé le matin. Il me pria d'entrer dans la maison. A cette proposition je devins si tremblante, que je ne pouvois me soutenir; il me donna le bras, et me conduisit dans une salle basse. Comme je regardois de tous côtés, il sourit. Vous ne la verrez point, me dit-il; mais ayant appris que vous aviez porté vous-même les bouteilles et le panier, elle suppose que vous avez chaud, et elle veut que vous buviez le premier verre de la bouteille de vin que vous lui avez donnée. J'obéis, et comme je buvois, j'entendis marcher au-dessus de notre tête, ce qui me fit tressaillir. Oui, c'est elle en effet, me dit l'inconnu; nous sommes au-dessous de sa chambre, et dans ce moment elle y est toute seule. A ces mots, je retins mon haleine, afin de ne rien perdre de ce bruit devenu si intéressant pour moi! il me sembloit que chaque pas que j'entendois, s'imprimoit sur mon cœur! sur ce cœur palpitant et si profondément ému!... Au bout d'un quart d'heure Jacinthe revint; elle me dit qu'elle n'avoit point vu les dames, qu'elle n'avoit parlé qu'à la femme de chambre. Je quittai en soupirant l'auberge où je laissois une mère si digne d'être aimée, sans

avoir joui du bonheur de l'embrasser et de l'entrevoir!.... De retour au château, toute la soirée me parut d'une longueur mortelle, et pour l'abréger, je fus me coucher à neuf heures et demie. Je ne sentis quelque besoin de dormir que sur les deux heures du matin; mais la crainte de me réveiller trop tard m'empêcha de céder au sommeil. Je ne fermai pas les yeux une minute, et je me levai à quatre heures. Je m'habillai sans bruit et à la hâte, et je sortis sans avoir réveillé Jacinthe. J'étois bien sûre qu'elle ne se leveroit qu'à six heures; ainsi *j'allai sans* inquiétude dans le bois. Je rencontrai Mathurin avant d'arriver; je lui dis que j'allois dans la prairie; il entroit dans la basse cour; un moment après je rencontrai Véronique qui s'étonna de me voir si matin. Il fallut encore m'arrêter quelques minutes, et pour ne plus faire de rencontres, je pris le plus long chemin où les domestiques ne passent pas à cette heure. Tout cela me retarda, mais j'étois dans le bois à quatre heures quarante-neuf minutes, et en moins de six minutes je me trouvai près de mon arbre !... Ne sachant point si ma mère étoit arrivée déjà, je suivis ses ordres, je passai du côté du banc, et je m'arrêtai là, en m'appuyant sur l'arbre; j'avois un tel batte

ment de cœur, qu'il m'étoit impossible de proférer une parole ; d'ailleurs j'aurois craint de commettre une indiscrétion en parlant.... D'un autre côté, il me sembloit que je devois exprimer ma tendresse et ma reconnoissance. Cette indécision mêloit une espèce de crainte pénible à la joie et à l'attendrissement extrême que j'éprouvois... J'écoutois avec autant d'attention que de saisissement, lorsque j'entendis distinctement soupirer!...Je tombai à genoux, j'étendis les bras pour embrasser cet arbre cher et sacré ! Un ruisseau de larmes inondoit mon visage : O ma mère, m'écriai-je, mon âme entière est attachée sur cette écorce !.... A ces mots, ma mère ne répondit que par des sanglots et des gémissemens. Ce que je sentis alors est inexprimable ; je ne pus supporter une si violente émotion, je poussai un cri douloureux, mes bras se détachèrent de l'arbre chéri que je pressois contre mon sein, mes yeux se fermèrent, et je m'évanouis. Les plus tendres soins me rendirent bientôt l'usage de mes sens... Quel fut mon ravissement en reprenant ma connoissance, de me trouver sur le siége de gazon dans les bras de ma mère!... Mais elle étoit couverte d'un voile épais qui cachoit entièrement son visage et sa

taille....Ah ! dans cet instant que pouvois-je désirer ! elle me pressoit dans ses bras !... je tenois, je baisois ses deux mains !.... Elle prit une des miennes, qu'elle porta sur son cœur palpitant, en me disant d'une voix entrecoupée, mais délicieuse : *pour toi, uniquement pour toi !*... Elle tira un anneau de son doigt, le mit au mien, appuya son visage sur mon sein, me posa doucement sur le banc en gémissant, se leva et fit quelques pas !.... N'osant ni l'arrêter, ni la suivre, je sentis mon cœur se déchirer, je me prosternai en lui tendant les bras.... Elle se retourna, s'arrêta, et tout à coup elle se mit à genoux, et tendant les mains vers le ciel elle s'écria : *O mon Dieu, pour elle... pour elle !* Ensuite elle s'éloigna rapidement... Il me sembloit qu'elle emportoit avec elle, et mon âme, et ma force, et ma vie! A mesure qu'elle s'éloignoit, je me sentois défaillir... elle disparut, et moi je restai couchée sur la mousse, la tête appuyée sur le siége de gazon. Je regardois mon arbre avec douleur, elle n'y étoit plus !.... Je restai dans cette situation jusqu'à sept heures et demie. J'entendis la voix de Jacinthe qui m'appeloit. J'essuyai mes larmes, je mis un cha-

peau dont je rabattis le voile, et je fus joindre Jacinthe. Je lui dis que je me promenois depuis long-temps, et que j'allois rentrer au château, et je fus m'enfermer dans mon cabinet. Mon premier soin fut d'examiner mon anneau ; il est d'or émaillé de vert, avec ces mots tracés en lettres d'or : *Amour maternel*. Dans l'intérieur de l'anneau sont écrits ces deux noms qui me paroissent n'en faire qu'un : *Pauline et Rosalba*. C'est ainsi que ma mère a réuni deux sentimens que je ne puis séparer, et qui remplissent mon cœur sans le partager, tant ils sont égaux et semblables!

Je sais donc que le nom de ma mère est *Rosalba*, nom désormais si cher et si révéré!... Il m'est doux de pouvoir enfin lui donner un nom, c'est la connoître un peu plus.

Après le dîner, je m'échappai seule pour aller revoir mon arbre; quel fut mon étonnement lorsque, voulant contempler la place où ma mère s'étoit assise, j'y trouvai un superbe rosier de roses mousseuses dans un magnifique vase d'albâtre! Je l'ai fait porter dans mon cabinet; je ne l'arroserai jamais sans répandre les larmes de la plus tendre reconnoissance!....

A cinq heures du soir, Bousset vint au château; il y dit que les deux dames étrangères étoient parties à neuf heures du matin, et qu'elles l'avoient chargé de m'apporter une corbeille de leur part, en reconnoissance de ce que je leur avois envoyé des rafraichissemens. Cette corbeille est parfumée et charmante; elle est remplie des plus belles fleurs artificielles, parmi lesquelles se trouvent un bouquet et une guirlande de *roses mousseuses*. Ce présent, et le vase d'albâtre, ont causé beaucoup de surprise dans la maison. Je n'ai rien éclairci, voulant instruire maman avant de répondre. Elle me prescrira ce que je dois dire; j'attends ses ordres là-dessus.

Le départ de ma mère m'a fait verser bien des larmes! Hélas! peut-être ne la reverrai-je jamais! ... cette idée est affreuse!...
J'ai été plusieurs fois à Paray, afin d'entrer *dans* la chambre où elle a couché. J'ai acheté un vieux fauteuil de tapisserie, dans lequel elle s'est assise. Je n'oserai le faire transporter dans ma chambre que lorsque vous m'aurez mandé, chère maman, qu'il n'y a point à cela d'inconvénient. Bousset croit que je veux donner ce fauteuil à l'une de nos pauvres femmes, et en effet j'en don-

nerai un dans ce genre à Marie-Jeanne. Mais je serai heureuse d'avoir celui-ci chez moi !...

Je me flatte, chère maman, que vous montrerez cette lettre à ma bonne maman et à mon papa, qui, j'ose le croire, prendront part à mon bonheur ; car c'en est un grand pour moi de ne pouvoir plus douter de l'existence et de l'affection de ma mère. Enfin, elle a paru ! les présens et les lettres anonymes sont bien d'elle ; il n'est plus possible de supposer que toutes ces choses soient des *stratagèmes !* Les bras dans lesquels je me suis trouvée étoient des bras maternels : ah ! c'étoit un cœur maternel, que celui que j'ai senti palpiter sous ma main !.... et les sentimens que j'ai éprouvés, seroient seuls des preuves certaines. Ainsi donc, plus de doutes, plus de moyens de calomnier l'innocence, la vertu, la générosité, enfin ma bienfaitrice, ma seconde mère ! cette idée me rend bien heureuse.

Adieu, chère maman ; quand reviendrez-vous ? O que cette absence est longue ! Ah ! revenez, vous qui seule pouvez me rendre la mère que je regrette !..... Revenez, chère et tendre maman ; songez que votre enfant, votre ouvrage, votre Léoca-

die vous désire dans tous les instans, vous appelle, et ne peut vivre sans vous.

L'homme qui m'a parlé dans le bateau et chez Bousset, est un valet de chambre de ma mère.

LETTRE XX.

Réponse de la marquise.

Dijon, le 28 juin.

Ma mère est aussi bien que nous pouvons raisonnablement le désirer, elle se levera demain; quelle joie j'éprouverai en la voyant assise et habillée! quelle reconnoissance je dois à Dieu, qui m'a conservé le plus précieux de ses bienfaits, une mère tendre et vertueuse!

Je vous prie, ma chère enfant, d'aller chez M. le curé, pour le remercier encore de toutes les preuves d'amitié qu'il nous a données dans cette occasion. Dites-lui que je recommande toujours ma mère à ses prières; j'y ai tant de foi!... Vous lui donnerez, pour notre église, un voile de calice que je vous envoie, et que j'ai brodé moi-même

depuis que je suis ici. En outre, je voudrois me charger d'une pauvre femme de plus ; je voudrois qu'elle eût soixante-deux ans, l'âge de ma mère. Comme on ne trouvera point de pauvres sans secours à Erneville, il faut faire cette recherche dans les villes ou les terres voisines; elle seroit inutile chez Mme de Vordac, ou à Gilly ; et d'ailleurs si quelque infortunée s'y trouvoit par hasard, je ne la ferois point venir à Erneville, car je ne veux pas voler mes amis ; je me contenterois de les avertir. Faites donc chercher à Bourbon, à Luzy, à L***, à P***, etc. Je logerai cette pauvre femme, non dans le village, mais dans le château ; je l'établirai dans le pavillon neuf bâti sur des caves, et dont l'exposition est très-saine; je lui destine la chambre jaune au rez de chaussée, avec le cabinet dans lequel je ferai coucher Véronique, qui la servira. Il va sans dire, qu'en cherchant cette femme, on doit préférer celle qui aura la réputation d'être la plus pieuse, et par conséquent la plus honnête. Faites faire tout de suite un trousseau complet pour une femme de cet âge; je désire que les toiles soient infiniment moins grossières que celles de nos autres pauvres, surtout pour les chemises et les draps. N'ou-

bliez pas de faire acheter des bas de coton. M. D***, à Bourbon, fournira tout l'argent nécessaire, si Mlle du Rocher n'en a pas assez.

Ma mère et Albert ont lu votre dernière lettre, ma chère enfant, et leur avis est qu'il ne faut point du tout conter ces détails romanesques, que nos ennemis ne manqueroient pas de tourner en ridicule; ainsi n'en parlez point. Je ne puis qu'applaudir à la sensibilité que vous montrez pour votre mère. Ce sentiment si naturel vous honore, et des attentions si charmantes sont bien *dignes* de l'inspirer.

Pour moi, mon enfant, je ne suis que sensible; je n'ai su jusqu'ici que vous aimer. Ce qui est *touchant* peut en effet me ressembler, et non ce qui est *ingenieux*. Mon esprit n'a pu s'exercer dans ce genre; c'est surtout la nécessité d'employer le mystère qui rend ingénieux, et je n'ai jamais rien dû cacher...

Je vous avouerai naturellement que je n'approuve pas que votre mère vous engage à tromper les personnes qui ont une autorité légitime sur vous, et je m'afflige de ne vous pas voir le moindre regret d'avoir fait tant de petits mensonges à Mlle du Roche

et à Jacinthe. Enfin, ceci m'a fait naître une pensée bien douloureuse; c'est que si j'eusse été à Erneville, je vous aurois gênée, et vous m'auriez trompée !...

Ah! mon enfant, disposez de votre cœur, livrez-vous toute entière à une affection dont l'excès même est vertueux; mais conservez les principes que je vous ai donnés !...

Je compte partir d'ici le 25 du mois prochain, si ma mère est alors, comme je l'espère, parfaitement rétablie.

Adieu, ma fille; adieu l'enfant de mon choix et de mon cœur! Ah! ne crois pas que jamais qui que ce soit au monde puisse t'aimer autant que moi! Je veux bien ne pas avoir la préférence, je veux bien que ton affection *soit également partagée*; mais ne confonds jamais la mienne avec une autre, ne compare point mes sentimens : c'est tout ce que je te demande.

LETTRE XXI.

De la même à la baronne de Vordac.

Dijon, le 6 juillet.

Non, chère amie, l'apparition *de la mère voilée* n'a pas fait plus d'impression sur l'esprit d'Albert que tout le reste. Il n'en convient absolument pas; mais je vois qu'il est très-persuadé que toute cette scène a été *jouée par* une bonne comédienne, bien payée pour cela. Il m'a défendu positivement de conter cette aventure à d'autres qu'à nos *amis intimes*: c'étoit n'excepter que vous et M. du Resnel; encore m'a-t-il prescrit de vous recommander le plus profond secret. Au reste, je pense comme lui que les indifférens, et à plus forte raison les ennemis, ne verroient dans ce récit qu'une fable ou une comédie. Ainsi il ne m'en coûtera rien de garder le silence à cet égard.

J'ai pris mon parti sur l'incrédulité d'Albert; mais combien d'inquiétudes me cause cette mère inconnue! Elle m'ôtera toute la confiance de Léocadie, vous le verrez.

qu'est-ce que la tendresse filiale sans confiance? J'ai répondu sur tout cela à Léocadie avec sévérité, et même avec un peu d'humeur. Je ne puis cacher ce que j'éprouve; je suis moins aimable pour elle, et surtout moins attentive; je n'ose lutter d'attention avec sa mère, ce parallèle ne pourroit jamais être à mon avantage. L'affection de sa mère a pour elle tous les charmes les plus séduisans de l'amour; le mystère, l'intrigue, les soins ingénieux et l'attrait piquant de la curiosité; et ce roman est d'autant plus touchant qu'il est tout neuf, qu'il n'a rien de commun, que nul remords, nul scrupule n'en corrompt la douceur, qu'il occupe, qu'il exalte l'imagination sans l'égarer, que sa pureté ajoute un charme délicieux à son intérêt, et qu'en remplissant le cœur il satisfait la conscience, en confondant les doux mouvemens d'une tendresse passionnée avec le sentiment du devoir et l'enthousiasme de la vertu.

Que puis-je opposer à tout cela? quinze ans de soins et de leçons; mais on voit tant de bonnes mères, tant de bonnes institutrices, et il n'existe qu'une seule *mère anonyme* qui sache joindre à la tendresse maternelle toute la galanterie et les grâces, et

tous les soins délicats, ingénieux et romanesques de l'amour. Tout ceci prouve que la mère anonyme a quelque moyen d'être informée de tout ce qui se passe et se dit à Erneville; sans cela comment auroit-elle su que Léocadie désiroit des roses mousseuses? Je pense toujours que c'est Mme d'Olbreuse qui la connoît et l'instruit, et qui sait elle-même tous ces petits détails par mes lettres et par St. Méran.

Léocadie, en portant au curé mon voile de calice, a fait le sacrifice du bouquet de roses artificielles qu'elle tient de sa mère; *elle l'a donnée* à notre église, et l'a placé dans la chapelle de *Ste. Rose*, patrone de sa mère. Je sais qu'elle a le projet d'orner particulièrement cette chapelle. Elle a commencé dans ce dessein la broderie d'un devant d'autel. Elle a déjà donné plusieurs jolis vases de son cabinet; elle a prié Sauval de faire un petit tableau qu'elle doit copier! Quelle dévotion pour *Ste. Rose!*... et elle n'a jamais pensé *à Ste. Pauline!*...

Adieu, mon amie, mon départ sera toujours le 15; à présent vous y pouvez compter. Nous passerons par Moulins, où des affaires arrêteront Albert six ou sept jours au moins. M. du Resnel veut bien m'amener là

Léocadie et M[lle] du Rocher. Il est décidé que de Moulins nous irons voir les grottes d'Arcy que je ne connois pas. O si vous pouviez être de cette partie ! Le baron se porte bien dans ce moment ; s'il n'étoit pas souffrant alors, croyez-vous qu'il accordât cette permission ? Je n'ose l'espérer ; mais j'aurai l'audace de lui demander cette grâce qui me rendroit ce petit voyage si parfaitement agréable !

LETTRE XXII.

De la même à la même.

De Moulins, le 20 juillet.

A PRÉSENT, chère amie, je suis consolée que vous n'ayez pas pu venir ici avec M. du Resnel et Léocadie, parce que vous auriez été témoin d'une scène qui vous auroit bien fait souffrir. Nous arrivâmes ici le 16 au soir; nous envoyâmes des cartes de visites à l'intendant, qui nous fit inviter tous à souper pour le lendemain. Nous y fûmes ; heureusement qu'Albert n'y put aller avec nous, à cause de ses affaires. Nous arrivâmes à l'in-

tendance, n'ayant vu personne encore, car nous n'étions pas sorties de notre auberge, et j'avois fait fermer ma porte toute la journée. Léocadie, que j'étois orgueilleuse de montrer pour la première fois dans une grande assemblée, étoit fort parée, et d'une beauté ravissante. Nous entrons dans un salon excessivement éclairé et rempli de monde. M. du Resnel me donnoit la main, et le premier objet qui frappe nos regards est le duc de Rosmond, arrivé quelques minutes avant nous, et qui n'étoit à Moulins que depuis trois jours ! Quelle terrible vision pour M. du Resnel et pour moi !... Le duc me fit une profonde révérence d'un air grave et respectueux; je ne sais si je la lui ai rendue, mon trouble étoit si grand que je ne me rappelle ni ce que j'ai fait dans ce moment, ni même ce que j'ai pensé. M. du Resnel a été obligé de me dire que l'intendante qui est boiteuse et qui marche avec beaucoup de peine, venoit à moi. Je ne voyois rien; enfin je m'avance vers l'intendante qui nous conduit, Léocadie et moi, à l'autre bout de la chambre, et nous fait asseoir à côté d'elle. Il y avoit plus de vingt femmes toutes assises, et une trentaine d'hommes debout, formant un demi-cercle

vis-à-vis de nous. Mon trouble étoit un peu dissipé, mais j'éprouvois une inquiétude extrême pour Léocadie. Elle avoit en effet remarqué mon émotion sans d'abord en deviner la cause ; ensuite ses regards se portèrent sur le duc de Rosmond, fort remarquable par son cordon bleu, et même encore par sa figure. Léocadie commençoit à s'émouvoir, quand tout à coup elle entendit nommer le duc, et elle connut enfin que celui qu'elle croit son père étoit à six pas d'elle !..... Alors elle pâlit, et un éventail qu'elle tenoit lui tomba des mains...... Le duc se précipite, ramasse l'éventail, et le lui présente. Léocadie se lève, chancelle, et retombe sur sa chaise en disant : *Ah! mon Dieu!*..... Tous les yeux étoient fixés sur elle ... Jugez de l'état où j'étois !... Par bonheur dans ce moment une femme entre dans le salon, l'intendante se lève, il y eut un mouvement qui causa une distraction, pendant laquelle Léocadie se remit un peu. On arrangea les parties de jeu ; au bout d'un quart d'heure le duc disparut. Je fus bien soulagée en le voyant sortir ! Je ne puis vous exprimer tous les sentimens que sa présence m'a fait éprouver !... Sa vue m'a rappelé le plus beau temps de ma vie. J'étois

si heureuse quand je le vis pour la première fois !... Malgré tout ce qu'il m'a coûté, je vous l'avoue, j'ai oublié tout mon ressentiment en le regardant; sa ressemblance avec Léocadie est en effet frappante, inconcevable !... Non, je ne puis haïr ce visage-là !... D'ailleurs, depuis que je le crois véritablement le père de Léocadie, je n'ai pu m'empêcher de lui pardonner en secret, ou du moins je n'ai plus pour lui cette aversion si fondée que j'ai eue dans les premiers temps. Cependant j'ai senti un violent mouvement de colère lorsqu'il a ramassé l'éventail !... Homme audacieux! oser s'approcher si près de *moi* !... mais il trembloit en présentant l'éventail, il étoit profondément ému !....

Cette scène sera contée partout, et sûrement avec l'exagération et les broderies de la méchanceté. Cette aventure va renouveler et confirmer toutes les calomnies *contre* moi. C'est une étrange et triste destinée que la mienne !

Sans entrer dans aucun détail, j'ai conté à Albert cette rencontre, qui me rend odieux le séjour de Moulins. Je ne retournerai plus à l'intendance. Heureusement qu'Albert, tout entier à ses affaires, ne va point dans le monde. Ah ! s'il eût été avec nous le 16,

je crois que je serois morte de saisissement et de terreur.

Le comte Jules, fils du duc de Rosmond, est ici avec son régiment. On dit que ce jeune homme est charmant à tous égards; l'évêque d'Autun l'a élevé et m'en a fait un grand éloge. Je suis sûre que Léocadie voudroit bien le rencontrer, mais vous croyez bien que je prends toutes les précautions nécessaires pour que cela n'arrive pas.

J'ai fait à Léocadie toutes les questions imaginables sur les événemens arrivés en mon absence, et je me presse de vous dire que sa mère est *très-grande*, qu'elle a des mains *d'une blancheur*, *d'une forme et d'une beauté parfaites*. Mme d'Olbreuse est petite, et n'a pas de jolies mains. J'espère qu'enfin ceci pourra vous ôter un injuste soupçon que vous gardez malgré moi depuis si long-temps.

Adieu, chère amie; nous partirons dans trois jours pour les grottes d'Arcy. Albert n'ira point, à cause de ses affaires qui l'obligent à faire une course de huit jours à Cosne, d'où il se rendra à Erneville. J'irai aux grottes avec M. du Resnel, Mlle du Rocher et Léocadie. Albert veut garder

Maurice, et dans six jours je serai près de vous et toute à vous.

LETTRE XXIII.

Du comte Jules à la comtesse de Rosmond.

De Moulins, le 30 juillet.

Oui, ma chère tante, je ne vous cacherai jamais rien; vous connoîtrez toujours tous les sentimens de ce cœur que vous avez formé, et qui ne pourra jamais feindre avec vous. Je vous ai déjà mandé le genre de vie que je mène ici; l'étude et la lecture font toujours mes délices, ainsi soyez bien sûre que je trouve du temps pour tout. J'ai pourtant fait une petite escapade qu'il faut que je vous conte. Il est d'abord nécessaire de vous dire qu'il y a dans cette province une jeune personne nommée *Léocadie*, adoptée par la marquise d'Erneville, et que tout le monde dit être ma sœur, c'est-à-dire, fille de mon père. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ayant vu pour la première fois mon père à l'intendance, elle montra une émotion qui frappa tout

le monde, et mon père aussi parut fort troublé et très-attendri. La réputation de beauté, de grâces et de talens de cette jeune personne, jointe à l'idée qu'elle est ma sœur, m'inspira la plus vive curiosité; mais il me fut impossible de la rencontrer. Enfin je découvris qu'elle alloit avec Mme d'Erneville aux grottes d'Arcy. Alors je demande un congé, je l'obtiens, je pars avant elle, j'arrive au village le plus près de ces grottes, et je m'y établis.... Le lendemain j'apprends que Léocadie est arrivée; je suis averti du moment où elle se rend aux grottes, et j'y vole; elle étoit déjà dans ces souterrains, et comme j'y entrois avec un domestique qui portoit deux flambeaux allumés, je fus très-surpris de voir les grottes pleines d'une épaisse fumée, et d'entendre des cris de femmes. C'est que les conducteurs n'avoient porté que des torches enflammées de paille humide; ces brandons mouillés s'étoient éteints, et les dames éprouvoient la plus vive frayeur, en se trouvant, dans une totale obscurité, dans un lieu rempli de trous et de précipices. Je leur parus donc un ange libérateur avec mes deux flambeaux de poix!... Dans cette espèce de danger, Mme d'Erneville ne pen-

soit qu'à sa fille qui, de son côté, répétoit toujours : *Maman, maman!*... Un homme qu'on appelle M. du Resnel donnoit le bras à Léocadie, un domestique conduisoit à la fois Mme d'Erneville et une vieille demoiselle. Ce domestique, tombé dans un trou, s'étoit foulé le pied. Léocadie se désoloit de voir sa mère sans autre soutien que le bras de la vieille demoiselle qui faisoit des cris aigus. Tel étoit l'état des choses quand j'entrai dans la grotte. Aussitôt je cours à Mme d'Erneville; sans la consulter, je m'empare de son bras, la vieille demoiselle fait à mon égard la même chose; nous étions au *fond* des grottes, et comme la fumée étoit véritablement étouffante, nous ne songions qu'à en sortir. Nous marchions devant, afin de frayer le chemin à Léocadie, dont je n'avois pu encore distinguer les traits, car j'entrevoyois à peine Mme d'Erneville à laquelle je donnois le bras... Elle, de son côté, ne songeoit guère à m'examiner; à toute minute elle tournoit la tête derrière nous, pour recommander à M. du Resnel de bien conduire Léocadie. Enfin nous atteignons l'entrée de la grotte, nous respirons avec délices un air frais et pur, et nous voilà tous réunis hors du souterrain.

en pleine campagne. Alors Léocadie s'approche pour me remercier, et je vois la plus charmante créature qui existe. Sa beauté est céleste, et il y a une telle innocence dans toute sa personne, que la première sensation que son aspect inspire, est aussi pure que l'expression de sa physionomie. On ne sent d'abord que ce que l'on éprouveroit à la vue d'un ange. Mon premier mouvement fut de m'applaudir d'être son frère, sans songer que ce titre me privoit à jamais de l'espoir de devenir son amant... Elle étoit mise avec une élégance que je n'ai vue qu'à vous. Elle avoit une robe couleur de paille, une ceinture lilas; un ruban de même couleur et une rose naturelle, placée de côté sur sa tête, rattachoient ses beaux cheveux nattés. Il est vrai qu'elle a tous les traits de mon père, et par conséquent, ma chère tante, elle vous ressemble extrêmement; mais, n'ayant pas les cheveux noirs comme les vôtres, ni vos vives couleurs, ni les yeux d'un bleu aussi foncé, elle ressemble davantage encore à mon père. Tandis qu'elle me parloit avec une grâce que rien ne peut dépeindre, Mme d'Erneville, se joignant à elle pour me remercier, me demanda mon nom. Je le dis avec une sorte d'embarras,

et je fus bien attendri en voyant Léocadie pâlir et tressaillir... Je reconduisis Mme d'Erneville jusqu'à sa maison ; elle me fit comprendre poliment qu'elle désiroit que je n'y entrasse point, car elle s'arrêta à la porte en me renouvelant ses remercîmens. Je fis en soupirant une profonde et triste révérence, et je m'éloignai sur-le-champ. Voilà, ma chère tante, tout ce que je puis vous dire des fameuses grottes d'Arcy. Je n'ai vu là qu'un *chef-d'œuvre de la nature* beaucoup plus intéressant que *des stalactites*, et la description de Léocadie vaut bien celle d'une caverne souterraine. Mme d'Erneville est encore bien jolie, sa fraîcheur est étonnante ; je ne connois point de physionomie plus douce et plus agréable que la sienne.

Il est bien heureux pour moi que cette angélique Léocadie soit ma sœur ; sans cette persuasion, je dirois comme Hippolyte, auquel mon père me compare si souvent :

> Un moment a vaincu mon audace imprudente ;
> Cette âme si superbe est enfin dépendante.....

Mais je vous avouerai franchement que l'ineffaçable idée de Léocadie me rend encore plus désagréable le fâcheux souvenir de Mlle de Jussy. Vous m'avez promis, ma

chère tante, de faire l'impossible pour détourner mon père d'une alliance qui me rendroit le plus malheureux des hommes. Au nom du ciel, que la fermeté de mon père à cet égard et l'étonnant goût de ma mère pour toute cette ennuyeuse famille ne vous rebutent pas. Je sais tout ce qu'on peut dire en faveur *d'Aglaé de Jussy*; elle a un très-beau nom, elle est riche, elle est jolie, elle danse fort bien; mais elle n'est occupée que de sa figure et de sa parure; elle n'aime ni la lecture, ni la campagne, elle n'estime que ce qui est *à la mode*; elle est orgueilleuse et coquette, elle n'a par conséquent ni candeur, ni naturel, ni sensibilité; est-ce là, ma chère tante, la femme qui peut convenir à votre élève? Enfin j'ai une véritable antipathie pour elle; je hais jusqu'à sa figure que mon père vante tant, cet air décidé, ces minauderies, cette petite voix affectée, ces rires forcés, ces yeux que jamais le regard d'un homme n'a fait baisser, ce front de dix-huit ans qui ne rougit point; tout cela me déplaît mortellement. Ah! lorsque dans mon imagination je la place à côté de Léocadie, je la trouve hideuse!

Comme je n'ai fait aucunes des folies qui

déshonorent la plupart des jeunes gens qui entrent dans le monde, mon père me croit *de glace :* il se trompe beaucoup. Je vous aime *avec adoration*, et si vous n'aviez pas réprimé ce premier sentiment de mon cœur par tant de cruelles moqueries, par des sermons si sévères, et enfin par l'*exil*, en me reléguant loin de vous, cette passion eût fait le destin de toute ma vie. Mais vous m'avez dégoûté de toutes les femmes ; j'en veux une, non qui vous égale, mais qui du moins vous ressemble un peu par les qualités de l'esprit et de l'âme. Ah! Léocadie réunit tout! elle a même vos traits et votre ravissante physionomie ; elle n'a pourtant pas votre air majestueux et votre regard imposant, mais c'est ce que j'aimois le moins en vous.... Plus j'y pense, et moins je me console que Léocadie soit ma sœur!.... . . . . . .

Adieu, ma chère, mon adorable tante, Je ne sais si je reprendrai ma gaîté naturelle, mais depuis quelques jours je suis bien mélancolique! Une lettre de vous peut seule me tirer d'un état si opposé à mon caractère.

LETTRE XXIV.

Réponse de la comtesse de Rosmond au comte Jules.

De la M**, le 8 août.

Je ne vous ai jamais vu si dénigrant pour cette pauvre Aglaé dont vous exagérez un peu les ridicules. Au reste, vous savez, mon cher Jules que je serois aussi très-fâchée qu'elle devînt votre femme. Mon frère et ma belle-sœur tiennent beaucoup à ce mariage, mais vous ne devez craindre de leur part aucune espèce de violence, on n'a rien à redouter de semblable avec d'aussi bons parens.

Quant à cette jeune et charmante Léocadie, je vais bien vous étonner en vous disant que je suis *certaine* qu'elle n'est point votre sœur. Par un enchaînement très-singulier d'événemens bizarres, j'ai acquis cette parfaite certitude. Mais ceci tient à des secrets qui m'ont été confiés, et qu'il m'est impossible de révéler. Je vous demande même, et j'exige de votre probité, que vous

ne disiez à qui que ce soit au monde l'éclaircissement que je vous donne à cet égard. Je connois votre discrétion et vos principes, et cette connoissance me donne une confiance qu'on n'a pas ordinairement pour un homme de votre âge. Ainsi je vais vous ouvrir mon âme toute entière, et vous faire part de mes espérances et de tous mes projets relativement à vous.

Quoique je n'aie que trente-trois ans, c'est-à-dire, onze ans de plus que vous, les soins que j'ai donnés à votre éducation, et la manière dont vous en avez profité, m'ont inspiré pour vous un sentiment véritablement maternel. Je ne me marierai jamais, et Jules sera toujours mon *fils unique*. Seule héritière des grands biens de ma tante, j'ai une fortune très considérable dont je puis souverainement disposer. Soyez donc bien persuadé qu'on ne vous mariera point *contre mon gré*. Avec la fortune de vos parens et la mienne, vous serez un jour l'homme le plus riche de la cour; désirer encore de la richesse dans la femme que vous choisirez, seroit une absurde cupidité. Aussi n'est-ce pas ce qui détermine vos parens pour Mlle de Jussy; ils ne sont séduits que par ses alliances, sa grande naissance, sa jolie figure et

l'intimité de votre mère avec Mme de Jussy. Je pense comme vous depuis long-temps sur Mlle de Jussy, et vous le savez. Je désire avec passion, pour mon neveu, pour mon élève, pour mon fils, une femme aimable et vertueuse..... et je lui confie que tout ce que j'ai entendu dire de Léocadie, me fait souhaiter avec ardeur de pouvoir un jour l'appeler *ma fille*.... L'homme que j'estime le plus, le vicomte de St. Méran, la connoît depuis sa première enfance, et m'a fait d'elle le portrait le plus ravissant. Voilà, mon ami, voilà l'épouse qu'au fond du cœur je vous destine. Jugez si votre dernière lettre m'a fait plaisir... Mais outre les préjugés de la naissance que nous avons contre nous, il faudra vaincre encore beaucoup de difficultés; nous en viendrons à bout, si vous vous laissez guider par moi, et si vous avez une parfaite discrétion. Je ferai tout, oui, tout, pour obtenir le succès que je désire; je n'ai dans le monde entier que ce seul intérêt et cette seule affaire. Mais voici ce que j'exige de vous: 1°. un secret absolu; 2°. que vous ne fassiez aucune intrigue pour revoir Léocadie, pour lui parler ou pour lui faire parvenir une lettre. Si vous me désobéissiez en ceci, je le saurois, j'ai pour cela des

moyens certains; alors je cesserois de vous estimer, et je renoncerois sans retour à ce projet. Si vous acceptez mes conditions, si j'en reçois votre parole, je vais sans perdre de temps m'occuper uniquement et sans relâche d'une affaire qui, en faisant votre bonheur assurera le mien.

Adieu, mon cher Jules; brûlez cette lettre, et répondez-moi sans délai.

LETTRE XXV.

Réponse du comte Jules à la comtesse de Rosmond.

De Moulins, le 12 août.

Elle n'est pas ma sœur!... grand Dieu! Léocadie n'est pas ma sœur!... et vous, mon adorable amie, ma chère bienfaitrice, vous voulez unir ma destinée à celle de cet ange!... Oui, je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, de suivre scrupuleusement toutes les lois que vous m'imposez; il ne m'en coûtera rien de garder le secret, puisque j'en puis parler avec vous; je n'aurois pas non plus été tenté de lui écrire

quand vous ne me l'auriez pas défendu; mais, je l'avoue, j'aurois voulu la revoir; depuis que je sais qu'elle n'est pas ma sœur, je donnerois la moitié de ma vie pour pouvoir la contempler dix minutes. Cependant, soyez sûre que je vous obéirai aussi parfaitement sur ce point que sur tous les autres.

O ma divine confidente! vous qui la première m'avez fait connoître toute ma sensibilité, il n'appartenoit qu'à vous de disposer d'un cœur que vous avez animé!.... Votre lettre me tourne la tête; je suis transporté, je suis amoureux, je suis jaloux... Vous qui savez tout, dites-moi, êtes-vous bien sûre que je n'aie pas un rival préféré?... Par pitié, daignez me rassurer promptement à cet égard...

J'ai là sous mes yeux votre portrait que vous me donnâtes il y a dix ans! juste ciel! comme il ressemble à *tout ce que jaime....* Il n'y a nulle confusion dans ma tête et dans mon cœur; aimer *l'une*, c'est aimer *l'autre....* Elle n'a pas votre éclat, elle n'a pas tant de vivacité, tant de feu dans le regard; mais voilà la coupe de ses yeux, son front; voilà ce nez si délicat, si parfait; voilà sa charmante bouche, voilà cette expression

sublime de sensibilité... C'est *elle*, et je l'adore, parce que c'est *vous*.

Au lieu de mettre cette lettre à la poste, je vous l'envoie par Vatel que je fais partir dans l'instant, uniquement pour vous porter ma réponse. Adieu, mon ange tutélaire, ah! que je voudrois être à vos pieds!...

LETTRE XXVI.

*Du chevalier de Celtas à la comtesse de Bel***, chanoinesse d'Alix.*

D'Autun, le 22 août.

Vous n'avez paru à Autun que pour nous laisser des regrets, Je n'ai pu me consoler de votre départ qu'en changeant de lieu; j'ai fait un petit voyage à Moulins. Tout le monde y contoit encore une plaisante scène qui s'est passée à l'intendance. La marquise d'Erneville et la belle Léocadie s'y sont trouvées face à face avec le duc de Rosmond; *le sang a parlé* fort indiscrètement; Léocadie s'est évanouie tout à plat; le duc fondant en larmes l'a prise dans ses bras et

l'a portée sur un canapé; tout ceci en présence de quatre-vingt personnes.

Il y a plus de quatre ou cinq mois que je n'ai eu des nouvelles du marquis de Celtas; je l'excuse, il est jeune et brillant; et entraîné dans le torrent de la dissipation de la cour, on n'a guère le temps d'écrire à ses parens. Il a tout ce qu'il faut pour réussir auprès des femmes, il fera sûrement un grand chemin. J'en aurois pu faire autant, mais ma sensibilité ne m'a jamais permis de m'occuper de ma fortune. D'ailleurs, il y a dans mon caractère une sorte d'inflexibilité et même d'austérité qui pouvoit étonner à la cour et subjuguer l'estime, mais qui ne devoit pas gagner la faveur. Dans le peu de temps que j'ai passé là, je leur dis d'étranges vérités, et je leur parus, je vous assure, un être d'une espèce fort singulière. Au reste, je préfère aux grandeurs des biens beaucoup plus réels, l'indépendance et l'amitié. La philosophie m'apprit de bonne heure à dédaigner la fortune, cette impérieuse divinité qui exige de ses adorateurs le sacrifice des sentimens les plus doux et des goûts les plus agréables.

Et sur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités,

J'eus honte de la poursuite
De ses aveugles bontés (1).

Je m'amuse à écrire *mes mémoires*; je crois que ce sera un ouvrage piquant et original. Je vous le communiquerai, votre suffrage lui donneroit un véritable prix à mes yeux. Mes hommages à vos aimables compagnes; parlez-leur quelquefois de l'homme du monde qui pense le plus souvent à vous.

LETTRE XXVII.

De la mère inconnue à sa fille Léocadie.

Le 9 septembre.

Que cette lettre, ma fille, soit pour toi seule! O mon enfant, depuis que je t'ai vue, depuis que j'ai goûté le bonheur inexprimable de te presser dans mes bras, depuis que tes larmes ont coulé sur mon sein, je ne puis vivre sans te parler de ma tendresse, du moins aussi souvent que me le permettra l'énorme distance qui nous sé-

---

(1) Chaulieu.

pare !.... Je veux t'écrire, je veux correspondre avec toi, mais secrètement. J'ai voulu que ta bienfaitrice, pour sa justification, pût montrer mes premières lettres et parler de mon apparition à Erneville, maintenant je ne veux écrire qu'à toi seule. J'ai besoin de t'ouvrir mon cœur et de lire dans le tien ; le désires-tu, ma Léocadie? y veux-tu consentir? J'ai des moyens faciles et sûrs pour te faire parvenir mes lettres, et pour recevoir les tiennes sans que personne en puisse jamais avoir le moindre soupçon. Ah! dis-moi promptement que tu désires cette correspondance, promets-moi le secret, et tu sauras tout.

Le lendemain du jour où cette lettre te parviendra, mets ta réponse au déclin du jour dans le creux *de l'arbre de Léocadie*, et couvre-la de mousse. Je la recevrai au bout de cinq ou six jours! Ah! je ne vivrai pas jusque-là!...

LETTRE XXVIII.

Réponse de Léocadie.

Du château d'Erneville, le 9 septembre.

O LA mère la plus tendre, la plus révérée et la plus chérie! je puis donc enfin vous écrire!... Vous me demandez si je le désire! Ah! grand Dieu! depuis deux ans voilà le plus ardent de mes souhaits, puisque je n'ose former celui de vous voir!... Quoi, ma mère! c'est à vous que j'écris, vous lirez cette lettre, vous daignerez y répondre!... je pourrai vous reparler encore de ma reconnoissance, de ma tendresse!.... Vos ordres sont sacrés pour moi; il m'en coûtera, sans doute, de cacher à ma bienfaitrice, à ma seconde mère, le secret le plus important de ma vie, le secret qui fait mon bonheur; mais je me tairai sans scrupule, en songeant que je vous obéis.

Quand je fus à Paray, je n'osai pas vous porter une lettre, puisqu'il auroit fallu la confier à Jacinthe; mais combien de fois depuis le plus heureux jour de mon existence,

je me suis repentie de ne vous avoir pas laissé un billet en vous quittant! Je croyois que je pourrois vous parler et vous exprimer tout ce que j'éprouvois; hélas! je n'ai pu que pleurer!... Et même, dans ce moment, je ne puis encore que vous aimer, que vous chérir; il m'est impossible de vous peindre ce que je sens! toutes les expressions qui pourroient vous en donner l'idée, sont devenues communes et ont été profanées par l'exagération!

O ma mère! quel intérêt puissant vous répandez sur ma vie! Je suis l'*objet de vos plus chères espérances!*... ah! je ferai tout pour les réaliser, n'en doutez pas. Donnez-moi les occasions de vous prouver mon respect, mon obéissance et mon amour : apprenez-moi comment je pourrois vous consoler de vos peines secrètes : voilà les bienfaits que j'implore, voilà comment vous pouvez rendre votre Léocadie parfaitement heureuse. J'ose à peine vous questionner... hélas! quand vous reverrai-je? à quelle époque la tendresse maternelle daignera-t-elle lever *le voile* affreux qui nous sépare!... quand connoîtrai-je les traits d'une mère adorée? quand mes regards pourront-ils rencontrer les vôtres? Que dois-je faire pour

mériter une telle faveur? ah! parlez! Je n'ai point la témérité de chercher à pénétrer ce que vous voulez cacher; ne me suffit-il pas de savoir que vous m'aimez! Je ne vous demande point vos secrets, je ne vous demande qu'un regard.

Je pense à vous dans tous les instans, et je ne puis me représenter votre visage! c'est un tourment insupportable!... N'osant écrire le nom chéri *de Rosalba* sur l'écorce de mon arbre, je l'ai tracé sur une plaque de marbre blanc, avec la date de *l'année*, *du mois*, *du jour* et *de l'heure*, et *j'ai posé* cette inscription dans le creux de mon arbre; je l'ai recouverte de gazon, de mousse et de réséda, et j'ai planté, tout autour de l'arbre, *des roses mousseuses* que j'arrose tous les jours..... Arbre chéri! arbre sacré, devenu l'objet de mon culte et de mon amour, je regretterai, à mon dernier soupir, que tu ne puisses ombrager ma tombe!....

Auprès du banc de gazon où j'ai joui du bonheur de me trouver dans vos bras, où j'ai pressé, baisé vos mains, j'ai mis cette inscription :

. . . . o sacri nodi

del sangue e di natura, quanto forti
voi siete! . . . . . . (1).

Adieu, la mieux aimée de toutes les mères; que votre cœur vous instruise de tout ce qui se passe dans le mien, et qu'il vous fasse connoître tous les sentimens de votre reconnoissante et soumise Léocadie!

LETTRE XXIX.

Réponse de la mère inconnue.

Le 14 septembre.

Je la reçois dans l'instant, cette lettre qui fait une *époque* dans ma vie, et l'une des plus chères!... je lis les assurances de ta tendresse!... Mais quelles tristes réflexions, quels sentimens amers se mêlent à ma joie et la corrompent!... Tu m'appelles *la mère la mieux aimée!*..... Ah! Léocadie! la *mieux aimée* pour toi n'est-elle pas celle

(1) O quelle est votre force, nœuds sacrés du sang et de la nature!... *De la tragédie de Mérope, de Maffeï.*

qui t'adopta? Réponds-moi, puis-je même me flatter d'être placée au même rang dans ton cœur?... Que dis-je? ah! garde-toi de comparer jamais des affections si sacrées; la raison, en les pesant, pourroit peut-être les restreindre; et le cœur, en s'y livrant, n'y sauroit mettre des bornes!.... Ta bienfaitrice n'est-elle pas la mienne! O combien je la respecte! combien elle m'est chère! Je lui dois tes vertus, et les principes qui feront ta gloire et ton bonheur!... Qu'elle soit toujours pour toi l'objet chéri de la plus vive reconnoissance, de l'admiration la mieux fondée; modèle parfait de la vertu, qu'elle soit toujours le tien!..... Voilà ses droits : ta malheureuse mère ne les a pas!.... elle doit, et le reconnoître, et ne s'en consoler jamais!

Je n'ai qu'un avantage sur ta mère adoptive, un seul, mais bien grand. Quelle que soit sa sensibilité, il est impossible qu'elle puisse t'aimer autant que je t'aime. Elle a tant d'autres objets d'attachement, elle a d'autres enfans; et moi, je n'ai que toi, ma Léocadie, je n'aime passionnément que toi!...

Depuis que tu existes, chère enfant, j'ai toujours eu des moyens d'être informée de

tout ce qui pouvoit t'être relatif... enfin j'ai su, depuis long-temps, gagner *Jacinthe*.... Elle ignore et mon sort, et mon nom; elle sait seulement que je suis ta mère, c'est à elle que tu peux donner tes lettres, et c'est elle désormais qui te remettra les miennes. La pension qu'elle reçoit de moi, et ce qu'elle en attend justement par la suite, me répondent de sa fidélité; elle ne nous trahira sûrement pas; mais d'ailleurs ne lui accorde aucune espèce de confiance. Tu ne fais que ton devoir en cachant même à ta bienfaitrice, ce que je te défends de révéler; et Jacinthe trahit le sien, en n'instruisant pas sa maîtresse de tout ce qui regarde la jeune personne confiée à ses soins, et l'argent qu'elle accepte de moi rend cette action aussi vile que répréhensible. On doit aussi se reprocher de donner un argent qu'il est honteux de recevoir; mais, hélas! je n'avois que ce *seul* moyen de correspondre avec toi!... Telle est la funeste influence du crime qui te donna le jour! Ah! comment puis-je expier cette première faute, la seule de ma vie, quand les sentimens les plus légitimes qui en résultent, m'obligent sans cesse à m'envelopper des ombres du mystère, à dis-

simuler, à tromper? J'abhorre la feinte et le mensonge, et je suis continuellement forcée d'y avoir recours! Ah! sois toujours irréprochable et pure, le repentir le plus sincère ne sauroit rendre une vertu parfaite; alors même que le cœur est purifié, la vie reste encore souillée par des démarches équivoques et ténébreuses, et par une dissimulation nécessaire!...

Tu ne connois que ma foiblesse, et non les circonstances qui la rendent excusable!... Je n'ai pas eu le bonheur d'être élevée comme toi.... on ne me donna que des talens frivoles, et l'on négligea de cultiver mon esprit, et surtout ma raison! On me permit dès mon enfance, la lecture des romans; mon cœur ne se corrompit point, mais ma tête s'exalta!... Confinée jusqu'à *seize ans* dans le fond d'un vieux château, à cinquante lieues de Paris, privée là de toute société, n'ayant nulle idée du monde, des hommes et même des bienséances, héritière d'une fortune immense; enfin, impétueuse, étourdie, sensible et romanesque, pouvois-je ne pas m'égarer!... Je me livrai toute entière à un sentiment qui devoit me paroître aussi raisonnable que légitime; j'étois abusée par de

fausses apparences... Cette erreur et un instant de foiblesse me perdirent : j'avois seize ans !... Depuis ce moment fatal, je n'ai pas cessé un seul jour de regretter l'innocence, et de pleurer ma faute ! L'amour maternel, loin de m'en consoler, ne fait qu'aggraver l'amertume de mon repentir. Comment me consoler d'une foiblesse qui doit m'ôter ton estime ! Quand mon cœur ne seroit pas fait naturellement pour la vertu, je l'adorerois, en songeant qu'elle peut me rendre plus digne d'être aimée de toi !... Depuis six ans, surtout, ton souvenir se mêle tellement à toutes mes bonnes actions, que j'ignore si elles me sont inspirées par la bienfaisance et par l'honnêteté, ou seulement par le désir d'acquérir de nouveaux droits sur ton cœur, et de m'unir plus intimement à toi. Cher objet de toute ma tendresse, le sentiment que tu m'inspires est si sublime, que je ne puis ni le séparer un instant, ni le distinguer de l'amour de la vertu.

Adieu, ma fille ; adieu, ma Léocadie : oui, nous nous reverrons. Ah ! sans cet espoir, pourrois-je supporter ton absence !

LETTRE XXX.

De la marquise à la baronne.

Le 1er octobre.

Bon Dieu, mon amie, nous avons bien un autre sujet de frayeur que celui que vous nous avez vu il y a quelques années; ceci est bien pis qu'un *revenant!* Imaginez qu'il y a dans la forêt d'Erneville un loup enragé, qui est venu jusque dans le village; il a mordu le gros dogue de Rochu, et ce chien est mort enragé..... un malheureux petit enfant a été la victime de cette horrible bête.... rien ne peut se comparer à notre effroi. Nous n'osons plus sortir, l'hermite a quitté la forêt, l'épouvante est universelle. Et Albert, maintenant presque toujours absent, n'est point ici, il est avec Maurice et Stéphen, à trente lieues de nous!... Que dois-je faire?... On m'a conseillé d'écrire au commandant de la province. Mme Regnard me dit qu'auprès de Lyon, il y a vingt ans, pour un semblable fléau, on envoya des troupes, qui

firent une chasse ordonnée par le gouvernement. Conseillez-moi, chère amie ; quel parti dois-je prendre ? Il y a une garnison si nombreuse à Moulins ; nous pourrions avoir des troupes bien promptement.

Adieu, mon amie ; je ne puis vous dépeindre mon agitation et ma terreur.

Toute réflexion faite, j'écris au commandant, car j'apprends qu'il est à Moulins ; je fais partir un courrier. Je vous envoie toujours cette lettre, pour vous prier de ne venir ici que lorsque nous serons débarrassées de ce fléau. Je crois bien qu'on ne risque rien en voiture, mais néanmoins il faut passer sur la lisière de la forêt, et je mourrois d'effroi de vous savoir là ; ne venez donc pas jeudi, attendez de mes nouvelles.

LETTRE XXXI.

Réponse de la baronne.

Le 1er octobre.

Je partage votre effroi, chère amie, et au lieu de n'aller chez vous que jeudi, j'irai demain à la tête d'une armée, car M. du Resnel, qui étoit ici quand j'ai reçu votre billet, a dit de premier mouvement qu'il *alloit* armer ses gens et ses paysans, et qu'il partiroit demain de grand matin avec eux. Le baron à ces mots a senti ranimer son antique valeur guerrière, et veut aussi faire *un armement*; les deux généraux du Resnel et le baron seront à cheval, et moi en cabriolet; on m'escortera jusqu'à l'entrée du village, et de là les guerriers se rendront dans la forêt, et votre amie ira vous retrouver.

Adieu; à demain; je serai près de vous entre huit ou neuf heures.

LETTRE XXXII.

Du comte Jules à la comtesse de Rosmond.

De Moulins, le 6 octobre.

Ma chère, ma divine amie! que j'ai de choses à vous dire!... Vous m'approuverez, vous me louerez, vous me gronderez, je mérite tout cela! Je vais commencer par vous conter ce qui sûrement obtiendra votre approbation.

Le premier de ce mois je dînois chez le commandant de la province; nous sortions de table, lorsqu'on remet au commandant une lettre apportée par un exprès; après l'avoir lue tout bas, il nous dit que la marquise d'Erneville n'ayant auprès d'elle ni son mari, ni son fils aîné, lui fait part des frayeurs que lui cause *un loup enragé* qui désole sa terre.... Je n'en écoute pas davantage, je prends la parole, je demande la permission de partir pour la forêt d'Erneville avec deux compagnies bien armées. Je sollicite, je presse, j'obtiens, je pars, je vais choisir mes compagnies, et je décide

que nous partirons dans la nuit même, afin de nous trouver au point du jour dans la forêt, ce qui fut exécuté.

Guidés par des paysans que j'avois envoyé chercher dans le village, nous formons une enceinte, nous relançons le loup, nous étions en pleine chasse au lever de l'aurore, et à dix heures moins un quart, votre élève, votre Jules atteint *le monstre*, le vise, le tire, et l'abat d'un coup de fusil chargé à balles !... Je descends de cheval ; je vais, avec mon sabre, couper le pied de la bête, et j'envoie Vatel au château d'Erneville, avec ordre de porter, de ma part, cette glorieuse marque de ma victoire, et de la mettre aux pieds de Mme d'Erneville, car je n'osois l'adresser au *véritable objet !*.... Dans ce moment nous entendons un bruit extraordinaire de chevaux et d'hommes qui s'avançoient vers nous, mais qui venoient *trop* tard ; c'étoient les voisins de la marquise à la tête d'une troupe de paysans armés pour donner la chasse au loup. Je reconnus M. du Resnel, que j'avois vu déjà aux grottes d'Arcy, je lui contai la manière dont je m'étois décidé à venir ; je ne prononçai pas le nom de *Léocadie*. Après avoir marché sur les traces d'*Hercule* et de *Thésée*, je me

conduisis avec la prudence de *Télémaque*, et comme si j'eusse été inspiré par Minerve ou par *Uranie*.... On me félicite de mon exploit, et après quelques complimens je me hâte d'annoncer que je vais à Paray me reposer quelques heures avec ma troupe, et qu'ensuite je retournerai à Moulins. Alors je me sépare de l'armée villagoise, je mets mon cheval au grand galop, j'arrive devant une barrière assez haute, je veux la franchir; mon cheval saute mal, il fait une ruade, me jette à terre en me donnant un coup de pied dans la tête au moment où je tombois. Le coup fut si rude, que je m'évanouis sur la place. On me porte sans connoissance dans la maison d'un garde-chasse à deux cents pas de là; on me met sur un lit; je reprends mes sens, et j'apprends que je ne suis qu'à un demi-quart de lieue du château d'Erneville.... Je me décide à me reposer une heure chez le garde-chasse et à repartir pour Moulins, quoique j'eusse une blessure très-considérable à la tête... Au bout d'une demi-heure, j'entends une voiture, et jugez de mon émotion en voyant entrer Mme d'Erneville avec une autre dame qu'on appelle la baronne de Vordac, et M. du Resnel. La marquise, avec une sensibilité dont je

fus pénétré, s'avança vers moi, me remercia, et m'offrit de m'emmener dans son château. Je refusai positivement cette offre, mais je me laissai panser par un homme attaché à son service, qu'elle avoit amené. Cet homme, qui sait aussi saigner, voulut absolument me tirer trois palettes de sang. Mme d'Erneville, pendant tout ceci, resta dans ma chambre, me renouvela ses premières offres, et voyant que j'étois inébranlable, me conjura d'accepter une voiture pour retourner à Moulins, ce que je refusai aussi. Elle me fit avaler et respirer des vul*néraires*, enfin elle me soigna comme vous auriez pu le faire. Après tout cela je demande mon cheval, je prends congé de Mme d'Erneville, elle avoit les larmes aux yeux, il ne m'en falloit pas tant pour m'attendrir; *le héros blessé* ne peut plus se contenir, il saisit une des mains de la marquise, *et* quelques larmes s'échappent de *ses stoïques yeux!*... La marquise, vivement touchée, m'embrassa... C'est un ange que cette femme.... Je presse fortement sa main, que je tenois toujours, et puis je m'éloigne brusquement, je remonte à cheval, et je pars. Est-ce là une conduite héroïque et parfaite? Je pouvois légitimement revoir

Léocadie, passer deux ou trois jours avec elle sous le même toit; et j'ai eu le courage de résister à cette tentation! Mais je savois que vous approuveriez cet effort, que Mme d'Erneville m'en sauroit un gré infini, et que cette conduite réservée et délicate, jointe à une grande preuve de zèle et du plus tendre intérêt, m'obtiendroit l'estime et l'amitié de Léocadie. Comme on trouve *son* compte à se bien conduire! La vertu est si utile, que toujours l'homme le plus constamment vertueux ne paroît être aux yeux de la raison que celui qui a le mieux calculé!

Voilà, mon adorable mentor, la plus belle partie de mon histoire... le reste fera froncer vos beaux sourcils noirs; n'importe : je ne tairai rien, vous saurez tout.

Vous m'avez fait apprendre à dessiner et à peindre; et vous m'avez souvent dit que je n'étois qu'un barbouilleur; eh bien, j'ai fait un chef d'œuvre!... Quoique j'eusse votre portrait, j'en désirois encore *un autre*, et je voulois le tenir de vous, c'étoit en doubler le prix! Voici comment vous me l'avez donné. J'ai copié votre portrait, je n'y ai fait que de très-légers changemens, j'ai peint des yeux d'un bleu moins foncé, des cheveux châtains clairs, des joues d'un

incarnat moins vif..... j'ai habillé cette figure avec une robe couleur de paille, une ceinture lilas, j'ai placé une rose sur sa tête; c'étoit toujours vous, et c'étoit encore *Léocadie sortant des grottes d'Arcy*..... Cette peinture n'est pas d'un fini *très-précieux*, mais le dessin en est correct, et la ressemblance parfaite!.... Je mis ce portrait dans un médaillon d'or, et n'osant tracer le nom de *l'objet*, j'ai gravé sur l'une des plaques ces mots: *Grottes d'Arcy*, et sur l'autre, ceux-ci: *Souvenir ineffaçable*. J'ai attaché ce médaillon à une longue chaîne d'or, et je *l'ai mis* à mon cou, bien caché, sous une chemise, une veste et un habit. Je le croyois en sûreté là, mais voici ce qui est arrivé. Quand on me porta, sans connoissance, chez le garde-chasse, Vatel, en me posant sur le lit, défit mon col, ouvrit ma chemise, et vit que la chaîne d'or, entortillée, me serroit le cou, que j'avois excessivement gonflé dans ce moment. Voulant détacher la chaîne, il la cassa; le garde-chasse la reçut de ses mains avec le médaillon, et la serra dans une armoire qui fermoit à clef. En revenant à moi, je ne m'aperçus point que ce trésor me manquoit. La visite de Mme d'Erneville prolongea cette distraction. Quand

je partis si brusquement, le garde-chasse n'étoit point là, le médaillon fut oublié par Vatel et par moi. Ce ne fut qu'à deux lieues d'Erneville et par delà Paray, où je ne m'arrêtai point que je m'aperçus, tout à coup, que je n'avois plus ce portrait si chéri! Vatel, interrogé et grondé, fut renvoyé chez le garde-chasse; il n'étoit plus temps : trois quarts d'heure après mon départ, le garde-chasse se rappelant qu'on lui avoit confié ce médaillon, le porta sur-le-champ au château, et le remit à la marquise. Dans tout ce mouvement il s'étoit ouvert; la marquise vit le portrait, l'ôta de sa place, et m'envoya le médaillon vide!.... Ainsi elle m'a *volé* sans scrupule, et voilà ma récompense d'avoir tué son *loup enragé!* Cela n'est-il pas bien ingrat? Elle a pourtant depuis envoyé savoir deux fois de mes nouvelles. Au reste, ma chère tante, ne craignez point que ceci puisse découvrir que j'ai votre portrait. Quand je vins dans ce pays vous me fîtes promettre que je dirois que je l'avois perdu, afin de vous dispenser de le faire copier pour *la personne* qui vous le demandoit avec tant d'instance. Depuis ce temps qui que ce soit au monde ne la vu, et si par hasard (ce que je ne crois nullement) l'a-

venture du portrait *de Léocadie* étoit sue, on ignoreroit toujours par quel moyen j'ai pu l'avoir. Mais certainement Mme d'Erneville ne parlera point de cet incident, et le secret sera bien gardé.

Je sais, à n'en pouvoir douter, que la marquise croit que Léocadie est fille de mon père, par conséquent tout ce que j'ai fait n'a pour cause, à ses yeux, que l'amitié fraternelle. Un amant *vulgaire* seroit fâché que Léocadie fût dans une telle erreur, et moi j'en suis charmé; elle pense à moi sans trouble; loin de repousser mon souvenir, elle se croit obligée de m'aimer, *elle s'occupe*, avec intérêt, de moi; n'est-ce pas beaucoup? Elle imaginera que j'ai fait son portrait à l'aide d'un portrait de mon père, peint dans sa première jeunesse; j'aimerois mieux qu'elle pût croire que je ne l'ai fait que de souvenir!

Elle n'est pas ma sœur! vous me la destinez!... Quel mystère incompréhensible! et comment pouvez-vous savoir là-dessus, avec certitude, ce que Mme d'Erneville et tout le monde ignore? et comment expliquer alors cette ressemblance si frappante?.... Enfin je vous crois aveuglément, vous mon guide, vous que je révère, que

j'admire et que j'aime comme une divinité; je m'abandonne à vous, je ne reçus que de vous une âme et la lumière ; je n'attends le bonheur que de vous. Adieu, respectable amie, passionnément aimée; je baise vos deux belles mains avec toute la tendresse de mon cœur.

Ma blessure à la tête m'a beaucoup fait souffrir pendant trois jours, on m'a saigné une seconde fois. Je suis parfaitement bien depuis hier.

LETTRE XXXIII.

De la marquise à la baronne.

Le 15 octobre.

M. ET Mme d'Olbreuse sont arrivés ici hier au soir, et resteront quinze jours avec nous. Ils ont passé par Moulins, et y ont vu le comte Jules, dont ils ont fait, avec enthousiasme, un éloge très-mérité. Cet intéressant jeune homme partoit le lendemain pour Paris. Sa conduite, à Moulins, a été aussi parfaite que les années précédentes. A cet âge, avec tant de grâces, une si jolie figure, une telle vivacité, une

gaîté si charmante, joindre des mœurs si pures, une sensibilité si vraie et un goût si passionné pour l'étude! Quel gré je lui sais de sa conduite avec nous! et de *cette amitié fraternelle* si touchante et si délicate! Léocadie en est pénétrée. Elle m'a demandé *le portrait des grottes d'Arcy* et *le pied du loup*. Ces deux choses seront précieusement conservées.

Quelle différence du fils au père! Ce dernier, pour mon malheur éternel, s'introduisit ici, malgré moi, sous le prétexte d'une feinte blessure, et le fils, réellement et cruellement blessé pour nous avoir rendu le plus grand service, n'a pas voulu venir dans ce château quand je l'y invitois, uniquement parce qu'il sentoit que je ne pourrois l'y recevoir sans quelque embarras.

Cette aventure a donné beaucoup d'humeur à Albert, et même à Maurice, qui ne se console pas qu'un étranger ait tué *notre loup*, comme il dit. Cette action lui paroît une usurpation. Il y a eu, à ce sujet, une espèce de querelle entre lui et Léocadie. Maurice extravaguoit, et Albert lui a donné toute raison, et avec une sécheresse extrême pour Léocadie, ce qui a mis fin à la dispute, car le bon cœur de Maurice n'a

pu supporter de voir Léocadie interdite et affligée; sur-le-champ il s'est donné tort, et alors Albert l'a boudé!....

Il est décidé que nous dînerons tous jeudi à Gilly, et nous vous y donnons rendez-vous. Mme d'Olbreuse a bien envie de vous revoir, elle est extrêmement aimable.

Adieu, mon amie; mandez-moi si je puis me flatter du bonheur de vous voir jeudi.

LETTRE XXXIV.

De la mère inconnue à Léocadie.

Le 16 octobre.

Chère enfant, Mme d'Olbreuse demandera à ta bienfaitrice de t'emmener à Paris pour deux mois seulement. O ne te refuse pas à ce voyage, qui me procurera le plaisir inexprimable de te revoir! mais que ceci reste entre nous pour jamais enseveli dans le plus profond secret, ainsi que notre correspondance!....

Adieu, bien-aimée Léocadie; juge avec quelle agitation et quelle impatience j'at-

tends la décision d'une chose si passionnément désirée!....

LETTRE XXXV.

De la marquise à la baronne.

Le 15 octobre.

Eh bien, mon amie, Léocadie me quitte, et elle le veut!... Dans cinq jours elle part pour Paris, avec Mme d'Olbreuse. Cette dernière me demanda hier de l'emmener *pour six semaines ou deux mois*, me disant qu'il lui paroissoit *désirable* que Léocadie, avec *une éducation si parfaite*, tant de talens et de goût pour les arts, fît un petit voyage à Paris, pour y voir tant de monumens célèbres, et de superbes collections de tableaux, d'histoire naturelle, etc. Mme d'Olbreuse ajouta que, pendant ces deux mois, elle seroit établie à la campagne, près de Paris, n'y recevroit absolument que trois ou quatre amis d'un âge mûr, et n'iroit à Paris que pour en faire voir à Léocadie toutes les curiosités, et sans jamais y coucher, et qu'enfin elle me la rameneroit elle-même sur la fin de dé

cembre... Consternée à cette proposition, j'ai simplement répondu que je ne m'opposerois point à ce voyage, si Léocadie y consentoit.... Léocadie est appelée, je lui fais part de la demande de Mme d'Olbreuse, et de ma réponse. Léocadie pâlit, rougit, pleure, devient tremblante; mais, sans balancer, sans hésiter une minute, elle accepte.... Ah! je vous l'avoue, jamais coup plus rude et plus inattendu n'a frappé mon cœur, ce cœur trop sensible, déchiré depuis si long-temps par tant de peines connues et secrètes!.... Cependant je me contins, je ne pleurai point. Le ressentiment le plus vif et le plus douloureux étouffoit ma sensibilité et suspendoit mes larmes. Je me levai, en disant : Je vais ordonner les préparatifs de votre départ, et je sortis. Je cours à l'appartement de Léocadie, et j'ordonne à Jacinthe de faire des malles de tout ce qui appartient à Léocadie, et sur-le-champ, et de ne rien oublier. Dans ce moment, on vient me chercher de la part de Mme d'Olbreuse, on me dit que Léocadie se trouve mal, j'oublie toute ma colère, je vole auprès d'elle... Hélas! elle étoit dans un état véritablement affreux; pâle comme la mort, glacée,

tremblante et pleurant avec une amertume dont rien ne peut donner l'idée....... Je la pris dans mes bras, je l'embrassai mille fois, je l'assurai que je ne doutois point de sa tendresse, que je ne désapprouvois point ce voyage, que je sentois même qu'il lui seroit très-utile; en un mot, je lui dis tout ce qui pouvoit la consoler, mais vainement: elle pleuroit toujours avec la même véhémence, et toujours en gardant un silence qui n'étoit interrompu que par des gémissemens et des exclamations douloureuses.... O combien je me suis reproché cette scène déchirante, qui m'a laissé un souvenir affreux, ineffaçable! Quel remords que celui d'avoir affligé mortellement ce qu'on aime!.... Qu'importe d'avoir eu raison: le vrai crime, le vrai malheur, est de réduire au désespoir l'objet pour lequel on donneroit sa vie!....

Dans le trouble où j'étois, j'oubliai de contremander les ordres donnés, dans mon dépit, à Jacinthe. Léocadie vit *trois grandes* malles rassemblées dans sa chambre, et qu'on s'occupoit à remplir, ce qui lui fit comprendre que je comptois sur une entière séparation. Alors elle se jeta à mes pieds, et me dit tout ce que la douleur

la tendresse peuvent inspirer de plus touchant, mais *sans rétracter* le consentement donné au voyage. Je soutins que je n'avois craint qu'une absence plus longue; elle me protesta, et me donna sa parole, de ne pas rester plus de deux mois. Hélas! pourra-t-elle la tenir?.... Elle ne veut absolument emporter qu'un gros porte-manteau, un sac de nuit, et la moitié de ses bijoux. Je suis bien certaine que l'espérance de revoir sa mère est la seule chose qui puisse la déterminer à me quitter; *mais* pourquoi me cacher ce motif? pourquoi manquer ainsi à la confiance qu'elle me doit?

J'ai pensé que peut-être sa mère a trouvé le moyen de lui faire parvenir une lettre à mon insu, ce qui est possible par le moyen de Mme d'Olbreuse, qui certainement est confidente de la mère; mais quelle ingratitude de la part de cette mère inconnue, de m'ôter ainsi la confiance de l'enfant pour laquelle j'ai tout fait et qui me coûte si cher!..... Et Léocadie, sans trahir son secret, ne pouvoit-elle pas me confier seulement qu'une *raison puissante* lui faisoit désirer ce voyage? Elle a craint mes questions ou ma pénétration, et on la force à dissi-

muler avec moi!.... Enfin, pourquoi sa mère ne m'a-t-elle pas écrit franchement, pour me demander sa fille? Veut-elle cacher sa liaison avec Mme d'Olbreuse? a-t-elle quelque intérêt secret qui l'oblige à ce mystère? Cela est possible; dans cette incertitude, nous devons taire nos conjectures, et c'est assurément ce que je ferai, et ce que j'exige positivement de vous, mon amie. D'ailleurs, Albert recevroit cette confidence avec son incrédulité ordinaire: tout ce qu'il pourroit croire, c'est que madame d'Olbreuse est confidente *du père* de *Léocadie*, et qu'elle veut lui procurer le *plaisir* de la revoir. Enfin, Mme d'Olbreuse et Albert ne s'aiment pas, chose que j'ai remarquée depuis long-temps; ce qui me fait imaginer qu'Albert sait peut-être qu'elle est liée avec le duc de Rosmond. Cette idée me donne à moi-même quelques doutes sur la réalité de l'existence de la mère. Si en effet tout ce que nous avons vu n'étoit qu'un roman imaginé par cet homme intrigant et profondément artificieux, par cet homme qui, toute sa vie, s'est fait un jeu de la tromperie et du mensonge!... Cependant, comment croire que Mme d'Olbreuse se prêteroit à favoriser une telle intrigue?

pourroit-elle à l'insu de son mari; et le comte le souffriroit-il? Mais qui peut pénétrer les motifs de gens qui vivent à la cour? Leurs liaisons, fondées sur l'intérêt et l'ambition, les engagent si souvent à faire des démarches équivoques et même contraires à leurs goûts et à leurs principes! En vérité, je ne sais plus que penser.... Je dis à tout le monde que c'est moi qui désire que Léocadie fasse ce petit voyage, car il me seroit affreux que l'on pût croire que c'est elle qui veut me quitter, sans autre motif que celui de la curiosité de voir Paris!..... Que de chagrins je suis forcée de renfermer au fond de mon âme!

Je voudrois qu'elle fût partie, puisqu'il faut qu'elle parte dans cinq jours!.... A présent, toutes les fois que je la regarde, j'ai peine à retenir mes pleurs!... Quel moment que celui de ce départ!.... qu'il sera différent de celui de Dijon, qui me fit déjà tant de peine!... Un devoir sacré me forçoit à nous séparer, mon inquiétude pour ma mère absorboit tous mes autres sentimens, je laissois Léocadie chez moi, je n'allois qu'à vingt lieues d'Erneville... Aujourd'hui, c'est elle qui me quitte, une étrangère l'emmène à quatre-vingts lieues

de moi !... et qui sait si je la reverrai !... Si sa mère existe en effet, n'est-ce pas pour la reprendre et pour la garder qu'elle la fait venir ?... Dans quelles mains va tomber cette enfant si chérie !.... O Dieu, que toutes ces inquiétudes sont cruelles ! Je vous avoue que Mme d'Olbreuse, depuis hier, m'est devenue odieuse ; je me défie d'elle, et toutes ses démonstrations d'amitié ne me paroissent plus que de la fausseté !.... Je suis peut-être injuste, cette idée est un tourment de plus, peut-être que toutes mes suppositions ne sont que des chimères ; Mme d'Olbreuse, charmée des grâces d'une jeune personne véritablement incomparable, n'a peut-être pas d'autre projet que celui de lui être utile, et de lui procurer l'avantage de faire un voyage aussi agréable qu'instructif ; alors Léocadie ne me quitteroit que pour son plaisir !... Il seroit possible encore qu'elle sût que sa mère est à Paris, sans que madame d'Olbreuse fût dans cette confidence.... Je me perds dans toutes ces suppositions ; je ne puis m'arrêter un quart d'heure de suite à la même idée.... cet état est insupportable ! Ah ! chère amie, je n'ai jamais été si agitée et si malheureuse.

LETTRE XXXVI.

De la même à la même.

Le 1er novembre.

Elle est partie!... Il y a une heure! maintenant chaque minute l'éloigne de moi!.... A son âge tout distrait, on s'afflige facilement, on se console de même! Ah! tant mieux!... puissé-je souffrir seule!... *L'état* où je suis n'est pas concevable et n'est pas naturel!... cette douleur profonde et déchirante ne peut être inspirée que par un funeste pressentiment. Ah! mon amie, je ne la reverrai jamais!... non jamais! j'en suis sûre: j'en mourrai. Oui, je l'aimois trop! c'est une véritable idolâtrie, et par conséquent une folie coupable. Le ciel m'en punira; je ne la reverrai plus!..... Ah! c'est dans sa bonté que Dieu nous interdit les sentimens passionnés! quelle défense paternelle! Que peut-on admirer sur la terre? des vertus toujours imparfaites et souvent trompeuses, des créatures fragiles, inconstantes, et dont la mort ou l'absence peuvent séparer à jamais!... ô cette seule idée

ne suffit-elle pas pour empoisonner tous les charmes de l'attachement le plus heureux !... Cependant il faut au cœur un objet qui puisse le remplir entièrement. Je veux admirer avec transport, je veux aimer sans mesure ! Ah ! je ne le puis légitimement qu'en remontant à la véritable source de la perfection ! La sensibilité, cette précieuse faculté d'aimer sans bornes, n'est qu'un égarement et une folie quand elle n'a pas pour objet un être parfait, un être infini !....

Le soin de dissimuler ma douleur me la rend encore plus amère. Personne ici ne me plaint ! on ne me devine plus, on ne me con*noît plus* !.... Albert, dans cette occasion, n'est pas aimable pour moi ; il a l'air de ne pas se douter que ce départ puisse m'affliger, je vois même qu'il est charmé de l'absence de cette pauvre petite ; il ne l'aime pas !..... Maurice est tout aussi gai que de coutume. Zéphirine n'a pleuré qu'un instant ; Mlle du Rocher est insoutenable par les choses déplacées qu'elle dit là-dessus....... tout le monde me paroît insensible et grossier !.... Que je suis aigrie et mécontente !....

A midi.

Je reçois un billet d'elle, et bien tou-

chant.... Je leur avois donné des chevaux pour les conduire jusqu'à la première poste; elle m'a écrit par le postillon qui ramène les chevaux. Ah! chère amie, que je l'aime, et que mon pauvre cœur est souffrant et combattu!

LETTRE XXXVII.

De la même à la même.

Le 8 novembre.

Enfin, une troisième lettre d'elle m'apprend qu'elle est arrivée. C'est un grand poids de moins sur le cœur, de la savoir saine et sauve à Paris. Elle n'est pas accoutumée à voyager; combien j'ai craint pour elle, et la fatigue, et les mauvais gîtes, et les insomnies, et tous les accidens qui peuvent arriver en route!... Elle est établie dans une charmante maison de campagne (à St. Mandé) à une demi-lieue de Paris. Puisse-t-elle s'y plaire! qu'elle soit heureuse et contente, et je ne me plaindrai de rien!....

La pauvre femme dont je prends soin, a

été bien malade ces jours passés; je l'ai veillée toute la nuit de lundi; elle est hors d'affaire. Vous savez comme elle est intéressante, et quel chagrin me causeroit sa perte, d'autant plus que, malgré moi, j'attache une idée superstitieuse à sa conservation!.... Je l'ai prise depuis la maladie de ma mère par un motif de reconnoissance religieuse, inspiré par la pitié filiale; elle est de l'âge de ma mère, sa mort seroit pour moi le plus affreux présage.... Grâce au ciel, elle est parfaitement bien. Le docteur lui a prescrit, pour ce printemps, les bains de Bourbon, et je l'y menerai sûrement. Elle me disoit hier qu'elle avoit *eu bien peur de mourir*, et que j'en étois cause, *car*, a-t-elle ajouté, *je suis si heureuse!...* Cette excellente femme n'est plus pour moi l'objet d'une action véritablement bonne, elle me paie par une reconnoissance qu'il est rare de trouver aussi vive et aussi affectueuse dans son état!....

Ah! mon amie, que nous sommes loin encore de cette sublime philantropie prescrite par l'Evangile!....

Pour ne pas s'enorgueillir du bien que l'on fait quand on est riche, il suffit de songer à celui qu'on pourroit faire, si l'on avoit

une charité véritablement chrétienne. Je n'aime pas le luxe ; mais combien je me permets de petites fantaisies, et combien je dépense d'argent en petits présens inutiles, au lieu de le donner aux pauvres !

Pendant la nuit où j'ai veillé Monique, je réfléchissois là-dessus, et je me représentois le douloureux tableau des misères humaines ; je me mettois à la place d'une malheureuse mère sans talens, sans ressources, qui voit ses enfans manquer de subsistance ! Ces idées me frappoient si vivement, que mon cœur en étoit oppressé !... Ah ! je le sens, la religion et l'humanité n'ordonnent pas seulement l'aumône, elles prescrivent encore de retrancher toutes les dépenses superflues, toutes les vaines fantaisies, de se réduire au simple nécessaire, et de donner le reste. Que je serois heureuse, si débarrassée des entraves de l'usage, et loin du monde, je pouvois porter une robe de bure, n'être servie que par une servante ; et ne brûler que de la chandelle ! Honorable et noble économie, que vous plairiez à mon cœur ! vous me rappelleriez sans cesse de petits sacrifices qui me procureroient le seul bonheur réel que l'on puisse goûter sur la

terre. S'il est beau de se résigner à la pauvreté, qu'est-ce donc de s'en imposer une volontaire en faveur de l'humanité? Il y a, dans ce dévouement, quelque chose d'héroïque, qui plairoit à mon esprit quand mon cœur n'en seroit pas touché. Donner à l'objet que l'on connoît et qui plaît, ou que l'on aime, n'a rien de vertueux; on satisfait son penchant. Je ne mettrai point au rang de mes bonnes actions ce que j'ai fait et ce que je ferai pour Léocadie; au contraire, je reconnoîtrai que j'aurois dû lui donner moins, et verser, sur des infortunés, mille superfluités pour elle que je n'ai pu me refuser. Mais je réparerai cette foiblesse en me réduisant davantage moi-même. La véritable vertu, c'est de donner aux êtres qui souffrent, et dont on n'attend ni plaisir, ni reconnoissance.

La philosophie qui parle tant *de bienfaisance*, est bien inconséquente à cet égard (comme à tant d'autres), puisqu'elle ne réprouve pas toute espèce de faste. Si la charité est la première des vertus, le luxe est un crime, et il devroit être déshonorant. Peut-on nier que la femme qui donne mille louis pour avoir un collier de diamans, ne préfère le plaisir de porter à son cou un

ornement brillant au bonheur de relever et de sauver *vingt familles* expirantes et désespérées. Cependant cette même femme débitera de belle phrases sur la bienfaisance; en a-t-elle le droit?... Mme d'Olbreuse me contoit qu'une femme de ses amies, qui passe pour être fort *sensible*, dépense au moins, par an, dix ou douze mille francs en chiffons. Avec une telle prodigalité, et une frivolité si honteuse et si coupable, comment ose-t-on parler d'humanité? L'homme religieux est seul, sur ce point, toujours conséquent; il est seul capable d'immoler ses goûts, et de mépriser l'usage pour secourir les infortunés. *Le philosophe* croit beaucoup faire en sacrifiant quelquefois une très petite partie de son superflu; et l'homme véritablement pieux, en le donnant tout entier, ne croit remplir qu'un devoir indispensable et sacré.

Adieu, mon amie; je suis exactement le régime que vous me prescrivez; je bois de l'eau de poulet, je me baigne, mais je ne dormirai que lorsqu'elle sera de retour.

LETTRE XXXVIII.

De la comtesse d'Erneville à la marquise.

De Dijon, le 12 novembre.

Je sais, ma chère enfant, que vous ne mangez point, que vous êtes changée, maigrie, et j'imagine bien que l'absence de Léocadie en est la cause. Ah! chère amie, soyez donc plus raisonnable! La tendresse maternelle ne doit avoir aucune des foiblesses *inséparables* des autres affections, car pour être utile et sublime, il faut qu'elle soit constamment une bienfaisance absolument désintéressée. Comment une mère pourroit-elle se livrer à la jalousie quand elle veut marier sa fille, et qu'elle sait qu'un jour elle aura des enfans? Comment auroit-elle la folie de s'affliger d'une courte absence, quand elle est certaine qu'un mari lui enlevera sa fille, et pour toujours? Elle doit donc employer toute sa raison, sinon à restreindre sa tendresse (la nature la donne sans bornes), du moins à la régler, à la dégager de tout intérêt personnel.

Des *raisonneurs*, dépourvus de toute réflexion, répètent qu'une mère ne doit être que l'*amie de sa fille;* c'est en confondant toutes les idées, que l'on affoiblit et les principes et les sentimens. On ravit la raison et le désintéressement à l'amour maternel, la vénération à la piété filiale, et l'on profane l'amitié en lui donnant toutes les foiblesses de l'amour. Voilà ce que produit le galimathias métaphysique de nos beaux esprits. *La seule amitié* demande une parfaite égalité, et de la conformité dans les âges et dans les goûts. Une mère est un ange tutélaire, un mentor vigilant, sacrifiant toujours le plaisir de plaire au bonheur ou à l'espoir d'être utile; et de même la piété filiale ne peut, sans y perdre, se comparer ni à la simple amitié, ni à tout autre attachement; c'est un culte fondé sur la plus juste reconnoissance; c'est un sentiment défini par son nom même, le plus noble, le plus touchant dont on puisse honorer une affection humaine, puisqu'on n'en a point d'autres pour exprimer l'amour que nous devons au créateur.

La fille la mieux née préférera souvent la société d'une amie de son âge à celle de sa mère, et malgré cela elle aimera sa mère

mieux que sa jeune amie ; quelquefois elle confiera à des personnes indifférentes ce qu'elle cachera à sa mère ; quel est l'être qui dans sa vie n'a jamais craint les conseils austères de la raison et de l'expérience ? Si l'on manque d'indulgence pour tous ces torts, on est injuste, ils sont inévitables, et du moins en général ils ne prouvent nullement le manque de tendresse et de reconnoissance. Si le désir de plaire et de gagner toute la confiance engage une mère à taire des vérités utiles, à supprimer des avis nécessaires, elle perdra l'estime de sa fille, et *les jeunes amies* lui seront toujours préférées en mille occasions. Pour qu'une mère soit heureuse, il faut qu'elle n'ait aucune susceptibilité, et qu'elle joigne une excessive indulgence à une extrême fermeté ; qu'elle offre toujours la vérité sans déguisement, et qu'elle soit toujours prête à pardonner. Elle doit avec ses enfans représenter sur la terre l'image auguste de la Divinité.

J'ai le droit, chère Pauline, de vous tracer le portrait d'une bonne mère ; mais, si je voulois faire celui de la fille la plus tendre et la plus parfaite sous tous les rapports, c'est vous que je prendrois pour modèle. O puisse votre enfant d'adoption être pour

vous ce que vous avez été si constamment pour moi ! Le ciel vous doit cette récompense ; il est juste, il vous l'accordera Mais modérez donc votre sensibilité. Mon enfant, je ne puis avoir de l'indulgence pour une déraison qui *vous maigrit*, et qui ternit vos belles couleurs. Mandez-moi que vous dormez, que vous mangez et que vous engraissez ; je ne vous *pardonne* qu'à cette condition.

LETTRE XXXIX.

De la comtesse d'Olbreuse à la marquise.

De St.-Mandé, le 22 novembre.

Oui, ma chère amie, Léocadie a un *bon régime* ; elle ne déjeune point *tous les jours avec du café à la crême* ; elle ne prend point *du thé tous les soirs* ; elle vit exactement comme si elle étoit sous vos yeux ; et quand je voudrois la *pervertir* à cet égard, je n'y réussirois pas. Rien ne l'empêchera jamais de suivre vos conseils ; vous obéir est non-seulement pour elle un devoir, mais c'est encore un bonheur.

Elle se promène tous les matins une heure et demie dans le bois de Vincennes. Une porte de mon jardin donne dans ce bois. Nous allons à la messe tous les dimanches et toutes les fêtes au château de Vincennes, à pied quand il fait beau, ou sinon en voiture. Nous faisons deux ou trois fois la semaine des courses à Paris pour y voir des monumens; nous avons déjà vu plusieurs églises, le Louvre, les Invalides, les palais des princes, le cabinet et la bibliothèque du roi, l'observatoire, et quelques cabinets particuliers, et trois manufactures.

Léoradie fait un journal détaillé qui vous est *dédié;* elle ne pense qu'à vous, ne parle que de vous, et je vous assure que vous la *guidez* et que vous l'*inspirez* tout comme si elle habitoit le château d'Erneville. Elle dessine, elle lit, elle fait de la musique, et cultive avec la plus grande application tous ses charmans talens.

Je l'ai menée avant-hier chez Mme la duchesse*** qui l'a revue avec un plaisir inexprimable. La princesse étoit seule et nous a reçues dans sa chambre, nous n'y sommes restées qu'une heure; ce temps nous a paru bien court, parce qu'on n'a parlé que de vous et d'Erneville. Mme la duchesse ***

veut absolument donner un petit bal à Léocadie; il n'y aura que vingt-quatre danseuses et autant de danseurs ; cela commencera à cinq heures et finira à *dix précises*.

Mais Léocadie ne veut absolument pas s'engager avant de savoir si vous approuvez qu'elle accepte. Elle vous écrit là-dessus seulement pour vous demander vos ordres, et moi je sollicite vivement une permission, et je me flatte que vous n'aurez pas la cruauté de la refuser.

Je ne menerai Léocadie, comme nous en sommes convenues, que *six fois* aux spectacles, une seule à l'opéra et cinq à la comédie française. Elle verra jouer *Cinna*, *Andromaque*, *Athalie*, *le Misanthrope* et *la Métromanie*. Enfin, tout ce que vous avez prescrit, est et sera suivi avec la ponctualité la plus scrupuleuse.

Je ne vous dis pas que tout ce qui voit ou aperçoit Léocadie, est charmé d'elle, n'en êtes-vous pas bien sûre? Votre cœur vous prédit tous ses succès, mais il ne sauroit vous les exagérer : c'est une ravissante créature !

Nous sommes enfin débarrassés du jeune Celtas. Après avoir dérangé sa fortune pour dix ans au jeu et avec des courtisanes, il a

fait des lettres de change, il n'a point payé à l'échéance, et il a été arrêté et mis au Fort-l'Évêque. Mon beau-frère l'en a retiré, et s'est hâté de le faire repartir pour sa province, où ce malheureux jeune homme retourne avec des dettes énormes, des mœurs tout-à-fait corrompues, une santé délabrée et une réputation perdue. Tel est le fruit qu'il a retiré de *ses lectures!*...

Parlez-moi de vous, ma charmante amie, et de tout ce qui se passe à Erneville. Quelques détails, je vous prie, sur *les jeunes amours* de Maurice et de Zéphirine. Ces amans ingénus m'offroient un tableau tout nouveau pour moi. Leur gaîté, leur franchise et leur légèreté représentent l'amour tel qu'il est, c'est-à-dire, un sentiment superficiel qui amuse plus qu'il n'occupe. Ce n'est pas ici ce que nous voulons croire; un tel sentiment ne seroit l'excuse d'aucune grande folie, et nous avons besoin *d'excuses*: ainsi nous avons fait de l'amour une passion, non-seulement *sérieuse*, mais terrible et *absolument invincible*; et comme elle est rarement légitime parmi nous, elle est toujours accompagnée du *mystère*, et tout ce qui la décèle, alors même que par hasard elle est innocente, paroît à nos yeux une indécence,

ou du moins une chose *de mauvais goût*. C'est pourquoi je riois tant lorsque Zéphirine, en entrant dans le salon, disoit toujours : *Où est donc Maurice?* quand elle ne le voyoit pas, ou l'appeloit dès qu'elle l'apercevoit. Ici c'est tout le contraire. C'est une réserve excessive qui trahit les amans. Aussitôt qu'ils sont d'accord, ils ne se regardent plus ; ils se rencontrent sans se rapprocher, et dans une assemblée, l'homme amoureux est toujours celui que la femme dont il est aimé, voit le premier et salue le dernier.

Adieu, ma chère amie ; dans un mois j'irai vous rendre le *trésor* que vous m'avez confié, et je pense avec délices que j'aurai le bonheur de passer encore cette année quelques jours avec vous.

LETTRE XL.

Du comte Jules à la comtesse de Rosmond.

Paris, le 13 novembre.

O PROVIDENCE!...elle est auprès de Paris! à St.-Mandé! chez Mme d'Olbreuse!... Le ciel me récompense d'avoir résisté si courageusement à la tentation d'aller à Erneville!... Je l'ai revue, je lui ai parlé, j'ai *entendu* sa douce voix!...

J'ai su samedi qu'elle se promenoit les matins dans le bois de Vincennes; j'y fus dimanche. J'étois à cheval;... Il pleuvoit, et je m'en désolois, quand j'aperçus une voiture, et je reconnois la livrée de madame d'Olbreuse, je vole à sa portière, elle *étoit* avec Léocadie!... Cette dernière, en m'apercevant, a tressailli, et moi j'ai balbutié quelques plaintes à Mme d'Olbreuse, sur ce que sa porte m'est fermée depuis quinze jours. Elle m'a répondu que, tant qu'elle resteroit à St.-Mandé, elle ne verroit personne; mais, a-t-elle ajouté en souriant, je vous permets de venir avec nous

à la messe dans la chapelle du château. J'ai accepté avec transport cette proposition, et me voilà escortant la voiture et *caracolant* aux portières. Léocadie regardoit mon cheval avec une espèce d'effroi, et m'a dit qu'elle espéroit que ce n'étoit pas *le vilain cheval* que je montois le jour où *j'ai tué* le loup enragé. J'ai répondu que c'étoit le même, et que depuis cet accident je l'en aimois mieux, parce qu'il m'avoit procuré le bonheur de revoir Mme d'Erneville et d'être soigné par elle. Là-dessus Léocadie a conté à Mme d'Olbreuse tous les ravages qu'a faits à Erneville et aux environs cette bête furieuse, et j'ose me flatter que, pour faire valoir mon exploit, elle a un peu exagéré.

Arrivés au château, j'ai donné le bras à Mme d'Olbreuse et à Léocadie; dans la chapelle je me suis placé à côté de Léocadie; mais elle a toujours eu les yeux sur son livre d'heures; c'étoit véritablement un ange qui invoquoit Dieu !... une image de son livre est tombée, je l'ai ramassée, et en la lui rendant, je lui ai dit tout bas: *O priez pour moi*!...Ah! reprit-elle, tous les jours depuis quatre mois!... O combien la céleste innocence de son regard donnoit de charmes à la touchante ingénuité de cette

réponse!.... *Tous les jours!* elle l'a dit, je n'en doute pas. Ainsi elle n'a pas, depuis notre première entrevue, passé un seul jour sans penser à moi!... Quelle douce idée!... Je l'ai reconduite après la messe jusqu'à la porte de la maison, de l'heureuse maison qu'elle habite.... et que Mme d'Olbreuse n'a louée que pour trois mois. Quand Léocadie retournera en Bourgogne, je louerai cette maison, je veux y demeurer aussi, ne fût-ce que quinze jours!...

Quoi! ma chère tante, vous ne reviendrez de la M*** qu'au mois de janvier, et vous me défendez positivement de faire une course pour vous aller voir d'ici là! Je vous avoue que si Léocadie n'étoit pas ici, l'obéissance dans cette occasion me seroit bien plus pénible encore; mais croyez, mon adorable amie, que rien ne peut me dédommager du bonheur de vous voir, de vous écouter, et de m'entretenir avec vous.

LETTRE XLI.

Du même à la même.

Paris, le 9 décembre.

Faites-vous, s'il est possible, une idée de mon ravissement!.... j'ai dansé avec elle!... à un bal d'après-midi chez Mme *la* duchesse ***. J'ai passé cinq heures avec elle!........ L'amour me punisse, si jamais dans toute ma vie je danse avec une autre femme le *menuet de la cour* et la *cosaque*, que j'ai dansés avec Léocadie! Elle danse comme vous, elle étoit belle comme vous, elle avoit un peu de rouge, c'étoit *Vénus Uranie*. Tout le monde a été frappé de sa ressemblance avec vous, ressemblance en effet étonnante quand elle a du rouge. Elle a tout effacé, on n'a vu qu'elle :

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue!

Madame la duchesse*** lui avoit donné un habit charmant ; mais quel habit ne le paroîtroit pas sur une telle figure!

En dansant, un petit rang de perles s'est

détaché de son habit, je m'en suis emparé sans que personne s'en soit aperçu; ensuite je lui ai demandé la permission de le garder. Comme elle hésitoit à répondre, j'ai ajouté : *L'amitié fraternelle* doit-elle craindre un refus? Oh non! a-t-elle répondu, et ses beaux yeux se sont remplis de larmes!...

Elle est sortie du bal à dix heures et demie, je l'ai conduite à sa voiture, et en la quittant je lui ai dit tout bas : *Adieu, sœur bien aimée!....*

Ah! grâce au ciel, elle n'est pas ma sœur, vous en êtes certaine!..... Grand Dieu! si vous vous trompiez, je serois le plus criminel et le plus malheureux des hommes!... Cette idée est horrible! O répétez-moi qu'elle n'est pas ma sœur!... Je ne puis aimer qu'elle; toutes les autres jeunes personnes me sont odieuses.

O mon unique amie! souvenez-vous que je ne puis souffrir Aglaé de Jussy, et que j'adore Léocadie.

LETTRE XLII.

De Léocadie à la marquise.

De St.-Mandé, le 11 décembre.

Ma chère maman, je reçois dans l'instant la lettre dans laquelle, en m'accordant la permission de rester ici quinze jours de *plus*, vous daignez me promettre de ne parler à qui que ce soit au monde (pas même à mon papa et à ma bonne maman) du secret que je veux vous révéler. Votre caractère, chère maman, ne laisse aux personnes qui exigent cette discrétion, aucune espèce de doute sur l'inviolabilité de votre promesse. Mais on craignoit de confier ce secret à la poste, et je prends le parti de vous renvoyer La France, dont je n'ai d'ailleurs nul besoin, afin qu'il vous remette cette lettre en mains propres; car je ne puis différer plus longtemps à vous ouvrir mon cœur, et ne devant vous revoir que dans cinq semaines, je ne puis supporter davantage l'idée cruelle que je vous suppose sur ce voyage. O ma bienfaitrice, ma tendre mère! jamais je

n'aurois consenti à m'éloigner de vous, si je n'y eusse été forcée par le devoir le plus cher et le plus sacré! une lettre de ma mère m'ordonnoit de partir, si vous y consentiez!... Maintenant je vais tout vous dire, puisqu'on me le permet.

Le soir de mon arrivée dans cette maison, Mme d'Olbreuse me conduisit dans le logement qui m'étoit destiné; c'est un appartement charmant, composé d'une chambre et de deux cabinets, dans l'un desquels je trouvai une harpe, un piano-forte, une boîte à couleurs, une écritoire, des livres, et un rosier de *roses mousseuses* aussi beau que dans l'été!... Je fus très-émue; mais Mme d'Olbreuse ne me dit rien, et je n'osai la questionner. Je remarquai qu'il n'y avoit dans cet appartement que deux lits jumeaux placés dans une grande alcove. Je demandai où coucheroit Jacinthe? A l'autre extrémité de la maison, me répondit Mme d'Olbreuse, mais, poursuivit-elle, une femme dont je réponds, couchera près de vous dans l'un de ces deux lits.... A ces mots j'éprouvai un violent battement de cœur!... Cependant Mme d'Olbreuse parlant tout de suite d'autre chose d'un air très-simple, j'imaginai que je me trompois, et je gardai le silence.

Nous redescendîmes dans le salon. Il étoit huit heures; on attendoit, pour souper, le comte d'Olbreuse que nous avions laissé dans la rue de Richelieu en passant à Paris. Il avoit dit qu'il seroit à huit heures à Saint-Mandé, et qu'il y ameneroit la sœur et la belle sœur de Mme d'Olbreuse, qui passeroient quelques jours avec nous. A huit heures un quart nous entendons le bruit d'une voiture. Je me troublai sans savoir pourquoi... Un instant après le comte d'Olbreuse paroît avec deux dames qui lui donnoient le bras; toutes deux avoient des chapeaux dont les dentelles noires rabattues cachoient leurs visages.... Voilà, me dit Mme d'Olbreuse, ma sœur et ma belle-sœur... Mes yeux se fixent sur la plus grande de ces deux personnes, elle s'arrête, lève la dentelle de son chapeau, et découvre un visage d'une beauté éblouissante. Elle me regardoit !.... ah! quel regard !... il me parloit, il m'apprenoit tout! Je vole dans ses bras, ce regard et mon cœur ne pouvoient me tromper!... C'étoit en effet ma mère!... En la voyant, en me retrouvant sur son sein, je crus recevoir d'elle une seconde fois la vie! elle complétoit mon existence!...On nous laissa seules jusqu'à dix heu-

res!... Ah! quelle soirée délicieuse!... je ne pouvois que répéter ces mots: *Ma mère!.. vous êtes ma mère!...* mais je l'écoutois, je la contemplois, mes yeux fixoient les siens, et y retrouvoient, comme dans un miroir, toute l'expression que les miens devoient avoir, toute la tendresse dont mon cœur étoit pénétré!... Hélas! malgré l'excès de ma joie, mon cœur n'étoit pas pleinement satisfait. Les affections les plus douces et les plus tendres doublées pour moi, ne me procurent jamais qu'un bonheur imparfait, mêlé de souvenirs douloureux. J'ai pleuré *dans vos* bras l'absence de ma mère, et dans *les siens* je vous regrette!...Comment l'une pourroit-elle me faire oublier l'autre?... je trouve, en toutes les deux, les mêmes vertus, les mêmes sentimens!... La tendresse, les soins, les bienfaits de ma mère me retracent à chaque instant tout ce que vous avez fait pour moi, et ma reconnoissance pour elle est le gage de celle que j'ai pour vous!.... Oh! ne goûterai-je jamais la félicité suprême de me trouver entre vous deux, et de recevoir à la fois les douces caresses de deux objets si parfaitement, si également aimés!...

Qu'il me fut doux de souper à côté de

ma mère. Nous ne mangeâmes guère; nous ne fûmes occupées l'une et l'autre qu'à nous regarder?.... Ah! qu'elle est belle, que sa figure est majestueuse, touchante et parfaite!....

Après le souper elle me conduisit dans ma chambre où elle a toujours couché. Elle a pris le lit qui touche la cloison, elle se lève toujours avant moi, et pour cela elle ouvre doucement une petite porte faite dans la cloison, et qui donne dans une autre chambre que la sienne. Tous les soirs, après un entretien délicieux, je m'endors en tenant la main de ma mère. C'est elle qui seule entre le matin dans ma chambre; c'est sa voix chérie qui m'appelle et qui me réveille, c'est elle qui m'habille, c'est avec elle, c'est à genoux à côté d'elle que je fais mes prières.... Ensuite nous déjeunons tête à tête..... Après cela je vais me promener; elle ne vient pas avec moi, elle est ici cachée, et ne sort point. Après la promenade je vole dans mon cabinet, je suis sûre de l'y retrouver, nous lisons les sermons de Bourdaloue; et puis elle me fait dessiner et jouer de la harpe; elle est excellente musicienne; elle joue supérieurement du pia-

no, et chante à ravir. Vous savez, chère maman, comme elle peint; ainsi elle me tient lieu comme vous de tous les maîtres. Après le dîner nous restons jusqu'à six heures avec Mme d'Olbreuse et l'autre dame, amie de ma mère, qu'on appelle Coralie; nous brodons, et nous lisons des tragédies; ma mère déclame dans la perfection, et me fait lire des vers tous les jours. A six heures nous remontons dans mon cabinet, nous lisons des livres d'histoire, nous faisons de la musique, nous causons jusqu'au souper, et nous nous couchons à onze heures précises.

Voilà la vie que je mène constamment, quand Mme d'Olbreuse ne me mène pas à Paris les matins. Ces courses, quoique intéressantes, me font toujours de la peine, parce que ma mère ne vient point avec nous; et sans ses ordres positifs, je n'en aurois pas fait une seule. Mais à présent j'ai vu tout ce qu'il y a de plus curieux dans cette immense ville, et je ne sortirai plus de St.-Mandé que pour retourner à Erneville.

Je suis toujours dans la même ignorance sur le nom et l'état de ma mère; je la vois, je n'ai nulle curiosité de savoir le reste. Je

ne lui fais jamais à ce sujet la moindre question, même indirecte.

Voilà, chère maman, tous mes secrets; ma mère a le plus grand intérêt à cacher sa liaison avec Mme d'Olbreuse, je n'en puis pénétrer la cause; mais, sans la connoître, je dois respecter son silence, c'est pourquoi je n'ai pu vous dire avant sa permission que j'avois le bonheur de la retrouver ici.

Que je suis soulagée maintenant! vous connoîtrez les motifs de ma conduite, et vous approuverez votre enfant.

Adieu, chère et tendre maman! Hélas! je ne puis que m'affliger de votre absence, je ne puis que regretter Erneville, ce séjour si cher à mon cœur!.... Il ne m'est ni permis, ni possible de me livrer à l'impatience d'y retourner; il faudra, pour le retrouver, quitter St.-Mandé, et m'arracher des bras d'une mère adorée, sans savoir quand je la reverrai!... Ah! je ne sens que mon cœur est partagé entre vous deux, que lorsqu'il faut me séparer de l'une pour aller rejoindre l'autre!....

LETTRE XLIII.

De la marquise à la baronne.

Le 18 janvier.

Elle est arrivée! elle m'est rendue!... Par les inquiétudes que vous m'avez vues, vous pouvez, chère amie, juger de ma joie et de mon bonheur! Que j'aime Mme d'Olbreuse, qui en a eu tant de soin!... Ma chère Léocadie!.... je la trouve grandie *et embellie*. Qu'elle a été touchante pour moi!.... O venez, mon amie, venez demain dîner avec nous. Je veux vous procurer un grand plaisir, celui de me voir parfaitement heureuse.

LETTRE XLIV.

De la même à la même.

Le 2 mai.

Albert est parti hier pour Lyon avec Maurice et Stéphen. Il a dit qu'il reviendroit dans trois semaines; mais je soupçonne qu'il fera un plus long voyage, et qu'il pourroit bien aller à Genève. Quel goût il a pris pour les voyages!... Hélas! quand on ne se trouve pas heureux, on aime à changer de place!...

Mon beau-frère et sa femme ont passé deux jours ici, et viennent de partir. Ma belle-sœur est véritablement insupportable avec Zéphirine, elle la brusque, la gronde sans raison, et cherche toutes les occasions de l'humilier et de lui dire des choses désagréables. Hier au soir, Mlle du Rocher envoya à Zéphirine un jaune d'œuf délayé dans de l'eau; Zéphirine, qui étoit enrhumée, crut que c'étoit un lait de poule, et l'avale; point du tout, c'étoit un cosmétique pour *débarbouiller*. Ce matin Zé-

phirine entre dans la chambre de Mlle du Rocher, y trouve des fraises et les mange, et ces fraises étoient préparées, suivant l'antique coutume de Mlle du Rocher, pour lui laver les mains. Enfin, Zéphirine *mangeant* toutes les recettes de beauté de Mlle du Rocher, a pris encore quelques amandes douces et bu un verre *d'eau de riz*. Croiriez-vous que Mme d'Orgeval, pour ces graves délits, a fait à la pauvre Zéphirine les scènes publiques les plus sérieuses et même les plus violentes! elle qui s'est tant moquée pendant toute sa *jeunesse* des cosmétiques de Mlle du Rocher!... O qu'une mauvaise mère est une chose monstrueuse et révoltante!

Adieu, mon amie; mandez-moi si nous nous verrons samedi à Bourbon.

LETTRE XLV.

De la baronne à la marquise.

Le 12 mai.

J'ai reçu, mon amie, une confidence qui vous regarde, et j'ai voulu me charger de vous la révéler. Voici ce que c'est. M. du Resnel veut assurer tout son bien à Léocadie, c'est-à-dire, *deux cent mille livres de rentes* et un mobilier immense. Je ne crois pas que vous ayez le droit de faire la généreuse dans cette occasion, et voici mon avis. Léocadie n'est pas votre fille, elle n'a rien, il vous est impossible de lui donner une dot qui puisse lui procurer un mariage avantageux, votre bien appartient à vos enfans, et vous ne pouvez qu'assurer une petite pension viagère à cette fille adoptive si chérie; il y auroit donc de la déraison et de l'injustice à refuser pour elle une fortune immense, qui la rend l'un des plus grands partis de la France. Vous n'avez personne à consulter là-dessus. Léocadie ne dépend légitimement que de

vous, une mère *anonyme*, *inconnue*, *voilée*, etc., est nulle en ceci; c'est à vous seule à prononcer, et si j'étois à votre place, j'accepterois sur-le-champ, sans balancer; c'est pour vous un devoir. Ensuite,..... (ah! Pauline, je vais vous montrer à quel point je suis sûre de votre innocence)! ensuite je dirois à mon mari: Je vous ai prié, il y a plus de dix ans, de ne point prendre d'engagement positif pour mon fils; maintenant que ma Léocadie a seize ans, qu'elle est, aux yeux de tout le monde, la plus charmante personne qui *existe*, et qu'elle est devenue une riche *héritière*, je vous l'offre pour Maurice!.... Alors Pauline est justifiée, elle recouvre toute sa réputation en assurant le bonheur de ses enfans!.........

O mon amie, n'hésitez pas! Si par une fausse délicatesse vous balanciez, vous affligeriez mortellement l'amitié! Songez-y bien, la Providence vous donne enfin un moyen certain de vous justifier: n'en pas profiter, seroit une folie coupable et incompréhensible. Je vous le confesse, si quelque chose pouvoit ébranler mon estime pour vous, ce seroit de vous voir à cet égard une façon de penser différente de la

mienne. N'opposez point à ce projet *le penchant mutuel* de Maurice et de Zéphirine. La dernière n'a que quatorze ans; peut-on imaginer que l'espèce de sentiment qu'elle a, soit une véritable passion? Et quant à Maurice, seroit-il possible de croire de bonne foi qu'un jeune homme de dix-huit ans pût épouser Léocadie avec répugnance? M. et Mme d'Orgeval seront outrés de ce mariage; en vérité, je ne vois pas grand mal à *cela*, ils vous ont toujours enviée, calomniée. Madame d'Orgeval est une mauvaise mère, qui ne s'affligera de cet événement *que* par ambition, par vanité, et parce qu'il vous justifie : enfin, on ne leur a jamais donné de parole positive : ainsi rien ne doit vous retenir, absolument *rien*. De grâce, décidez-vous promptement, et répondez-moi. Le baron est toujours aussi souffrant, je ne puis le quitter un instant. Ah! que ne m'est-il permis *de* voler près de vous! Que ne donnerois-je pas pour une heure de conversation! Répondez-moi, chère Pauline; songez que j'attends Simon ce soir, renvoyez-le-moi. Un *oui* est bientôt écrit, et voilà tout ce que vous avez à dire, si vous ne

consultez que votre cœur, l'honneur et la raison.

LETTRE XLVI.

Réponse de la marquise.

Le 12 mai.

Oui, parfaite amie, je me rends à vos raisons, j'en sens toute la force et toute *la justesse*; j'accepte les bienfaits de M. du Resnel, et je vais envoyer un courrier à Lyon pour conjurer Albert d'unir pour jamais, sous six semaines, Maurice et Léocadie par un lien indissoluble. Etes-vous contente? *cela est-il clair?*

Je ne puis exprimer tout ce que je sens! Assurément je suis heureuse!.... Je dois tout à l'amitié, je serai justifiée, et Léocadie sera véritablement ma fille!... Mais, quel bonheur est sans mélange! Maurice épousera Léocadie sans transport, sans l'adorer; Léocadie s'affligera de rompre l'union de deux personnes qui s'aiment et qui lui sont chères, elle sentira vivement

le chagrin de Zéphirine, et même elle se le figurera plus violent qu'il ne peut être! Le sort de Zéphirine me touche aussi; n'épousant point Maurice, elle ne fera qu'un mauvais mariage, ou ne se mariera point du tout, car ses parens ne feront pour elle qu'un choix bizarre!.... Ils ne consulteront ni son goût, ni peut-être même les convenances; enfin ils me l'ôteront, et que deviendra-t-elle entre les mains d'une telle mère!.... J'avoue encore que la peine de mon beau-frère et de sa femme dans cette occasion m'en fera beaucoup, parce qu'elle ne sera que trop fondée!.... Bien d'autres choses m'attristent encore!...

Voici quels sont mes projets, (ne révoquant point en doute le consentement d'Albert). Je marierai mes enfans sur la fin de juin ou dans les premiers jours de juillet; comme ils sont trop jeunes pour vivre ensemble, nous ferons voyager Maurice pendant deux ans. Je demanderai de garder Zéphirine tout ce temps, et quand les premiers mouvemens de colère seront passés, je me flatte que je l'obtiendrai. Au retour de Maurice, nous enverrons Zéphirine à Dijon chez ma mère, qui s'en chargera avec plaisir; Albert consentira volontiers

à prendre l'engagement de donner à cette petite, quand elle se mariera, un trousseau, de faire tous les frais de noce, et de lui assurer une pension viagère de quatre mille francs; avec tout cela, et l'assurance du bien de ses parens, dont elle est fille unique, elle fera certainement un excellent mariage.

Je ne veux pas retenir Simon plus long-temps; adieu, la meilleure de toutes les amies et la plus tendrement aimée.

J'écris à M. du Resnel, j'espère qu'il viendra demain recevoir lui-même tous mes remercîmens.

LETTRE XLVII.

De la même au marquis.

Le 13 mai.

Je vous envoie, mon ami, par un courrier, une lettre de Mme de Vordac qui vous instruira du motif de ce message. Je pense absolument sur cette affaire comme mon excellente amie; ainsi je vous offre Léocadie pour notre fils. Il y a bien long-temps que ce mariage est l'objet de mes vœux

les plus ardens. Voici à ce sujet l'explication de ma conduite.

Je ne pouvois raisonnablement dans la première enfance de Léocadie vous la proposer pour Maurice; former le projet de donner pour femme à mon fils, *une enfant trouvée*, c'étoit sacrifier l'amour maternel à l'enfant d'adoption, c'étoit manquer essentiellement à mon devoir. D'ailleurs, Léocadie n'avoit pas encore cinq ans lorsque vous vous empressâtes de me confier vos vues sur la petite Zéphirine. Ce projet de mariage étoit en effet très-convenable; je vous répondis simplement que je vous demandois en grâce de ne prendre aucun engagement positif, avant que Maurice eût atteint sa vingtième année, vous me le promîtes. Peu d'années après vous *désirâtes* que Zéphirine fût élevée chez nous, ensuite vous eûtes l'air de vous attacher passionnément à elle, et vous me répétâtes avec une affectation marquée que son mariage avec Maurice *feroit le bonheur de votre vie*. Enfin vous donnâtes en ma présence cette espérance à votre frère, et vous n'avez rien négligé pour persuader à Maurice qu'il étoit amoureux de cette enfant.... Ajouterai-je encore ce

qui m'a tant de fois percé l'âme?... l'éloignement extrême que vous montrez, surtout depuis deux ans, pour Léocadie.... et que son innocence, sa douceur, son respect et son attachement pour vous ne peuvent vaincre. Vous rappellerai-je que le jour où Mme d'Olbreuse fit la plaisanterie de lui mettre son habit de bal et du rouge, et nous l'amena ainsi dans le salon, et que cette pauvre petite courut à vous les bras ouverts, vous la repoussâtes avec une brusquerie dont elle fut épouvantée, et vous sortîtes précipitamment ... Ah! je ne croirai point que cet ange puisse inspirer l'aversion; ces traitemens, je le sais, ne viennent que de vos cruelles préventions, mais pouvois-je vous proposer de préférer pour Maurice, à un très-bon parti, à une aimable et jolie personne qui vous est chère et qui est votre nièce, une pauvre enfant étrangère, sans naissance, sans bien, et qui paroît vous déplaire?

Cependant je nourrissois toujours en secret un reste d'espérance. Maurice n'a que dix-huit ans, vous comptiez le faire voyager, je me flattois qu'à son retour, âgé de vingt ans, il auroit d'autres yeux, ou que pour mieux dire, voyant alors par lui-même, il

s'étonneroit de son premier choix, et que ses sentimens s'accorderoient avec les miens.

Voilà l'explication que je vous dois; maintenant jetons un voile éternel sur le passé. J'ai pu bannir enfin de ma mémoire le souvenir des jours rapides et délicieux de ma première jeunesse!.... croyez qu'il m'en coûtera beaucoup moins d'en oublier les seize dernières années!...

LETTRE XLVIII.

Réponse du marquis.

De Lyon, le 16 mai.

Ah! Pauline! est-il bien vrai? *voulez-vous sincèrement donner à votre fils Léocadie pour épouse?...* Mais, grand Dieu! la lettre de madame de Vordac, cette *lettre que vous m'envoyez*, et la vôtre, *peuvent-elles me laisser le moindre doute à cet égard?*.,. Oui, je consens à cette union qui répond à tout, qui vous justifie, et qui ne laisse *qu'un coupable* qui ne se consolera jamais.

Je ne veux point vous attendrir : depuis long-temps je suis justement banni de votre cœur, je n'ai nul espoir de pardon, je me rends justice; croyez-moi, Pauline, c'est vous venger assez.

Je vais enfin vous expliquer sans détour une conduite qui vous paroît bizarre, et qui dans mes idées étoit très-conséquente.

Depuis la rétractation de Mme du Resnel, j'ai repris tous les soupçons qui vous outrageoient, et chaque année n'a fait que les fortifier!... Je me persuadai qu'ayant fait ou laissé faire tant de choses *extraordinaires* pour vous justifier, vous seriez très-embarrassée de ne pouvoir me donner une preuve indubitable de votre innocence en me proposant le mariage de Maurice et de Léocadie. J'ai voulu vous épargner cet embarras. Voilà pourquoi j'ai montré tant de goût, tant de préférence pour ma nièce, pourquoi j'ai mis tout en usage pour inspirer à Maurice le même désir. Quand vous me demandâtes de ne point m'engager, je ne vis dans cette prière qu'un petit artifice. Cependant pour me conduire toujours avec simplicité, je vous fis la promesse que vous exigiez : en effet, je n'ai point donné ma

parole à mon frère, mais j'ai dit et répété à tous mes amis que j'étois irrévocablement *décidé* à marier mon fils à ma nièce.

Une chose qui a beaucoup contribué à me confirmer dans mes soupçons, c'est que St. Méran, beaucoup plus votre ami que le mien, et l'ami intime de l'homme du monde qui vous est le plus dévoué, quand je lui ai parlé de mes vues sur Zéphirine, m'a fort approuvé, et même m'a conseillé plus d'une fois de ne pas attendre que Maurice eût vingt ans pour le marier, appuyant cet avis de raisons très-frivoles. Zéphirine m'est chère, mais je ne l'ai jamais comparée dans ma pensée à Léocadie.... Moi, de l'aversion pour cette dernière!... La bizarrerie que vous avez cru remarquer en moi à son égard, n'est que dans ma destinée, et non pas dans mes sentimens !... Enfin, j'adopte Zéphirine pour ma fille, et j'accepte Léocadie pour ma belle-fille. Je voudrois pouvoir refuser la donation de M. du Resnel; j'aimerois bien mieux Léocadie sans aucune fortune; mais mon refus à cet égard ne seroit qu'une vaine ostentation de *générosité*, puisque si je n'acceptois pas l'assurance du bien par contrat de mariage, M. du Resnel ne manqueroit pas de la faire par son tes-

tament, ce qui reviendroit au même. Ainsi j'accepte sans restriction toutes les off.es contenues dans votre lettre; j'ai déjà parlé à mon fils, il consent à tout, et par ce même courrier j'écris à mon frère pour lui annoncer cet arrangement, et pour lui dire en même temps que je me charge de l'établissement de Zéphirine.

Mais après un tel éclat, s'il survenoit *des obstacles* qui fissent manquer le mariage sans qu'il y eût de ma faute ou de celle de mon fils, je vous le demande à vous-même, que pourrois-je penser? N'aurois-je pas le droit de me croire indignement joué, et sans aucune nécessité?

Je vous envoie un courrier, et je partirai moi-même à la pointe du jour; cette lettre ne me précédera que de quelques heures.

LETTRE XLIX.

De M. du Resnel à la baronne.

Du château d'Erneville, le 18 mai.

Un courrier vient d'apporter la réponse du marquis. Il consent à tout. Pauline ne m'a pas communiqué sa lettre, et elle a été très douloureusement affectée en la lisant : qui peut deviner ce que cette lettre contenoit? Depuis quatre ou cinq ans le marquis est devenu si bizarre, qu'à mille égards sa conduite est inexplicable. Enfin, ce mariage est certain maintenant, *l'ange* sera *justifiée;*... nous serons heureux et triomphans,... Voilà l'espoir qui m'a soutenu et consolé depuis la mort de Mme du Resnel. Pauline étoit *trop jeune* alors pour qu'il me fût possible de parler, et il falloit attendre, et que le temps eût sanctifié mes sentimens pour elle, et que Léocadie fût tout-à-fait sortie de l'enfance : dans six semaines Léocadie sera la femme de Maurice ! Vous représentez-vous la rage, l'étonnement et la confusion des envieux et des calomniateurs?...

Léocadie est prévenue, elle a beaucoup pleuré, cela est tout simple; nous lui avons dit tout ce qu'on feroit pour Zéphirine, elle est soumise et reconnoissante. Adieu, Madame; je vous récrirai quand le marquis et Maurice seront arrivés. Faites-nous donner des nouvelles du baron.

LETTRE L.

De la marquise à la baronne.

Le 22 mai.

Le grand jour, le jour le plus intéressant de ma vie est rapproché et fixé, Léocadie épousera Maurice le 25 du mois prochain. La cérémonie se fera dans le château, sans pompe et sans éclat, et ensuite nous partirons tous pour Dijon; car ma mère ne viendra point ici, elle ne peut quitter son amie malade et inconsolable de la perte si récente d'un fils unique. Maurice, au mois d'août, partira pour l'Italie avec M. Remi et Sauval, et je crois aussi avec son père!..... Je passerai trois mois à Dijon, et puis je reviendrai avec ma bien

aimée Léocadie, qui portera le nom *d'Erneville*. M. et Mme d'Orgeval se sont conduits de la manière la plus extravagante : sur la lettre d'Albert, ils ont envoyé sur-le-champ chercher leur fille par une femme de chambre, ce qui a produit, entre Zéphirine, Léocadie et moi, une scène douloureuse qui m'a fait un mal affreux. Zéphirine en tout ceci a montré le meilleur naturel, et les sentimens les plus touchans et les plus généreux. Mme d'Orgeval m'a écrit une lettre aussi folle qu'insultante ; elle m'y accuse d'avoir *fait naître la passion* de Zéphirine pour Maurice ; elle m'assure que je n'*ôterai de la tête de personne* que Léocadie est ma fille, et que seulement tout le monde sera persuadé que *l'appât de deux cent mille livres de rentes m'a fait vaincre tous les scrupules*.

Ainsi elle est persuadée que je marie ma fille à mon fils ! Concevez-vous que l'on ose dire de telles infamies ? La réflexion, et ensuite les offres d'Albert pour Zéphirine, ont extrêmement modéré ces premiers accès de fureur. M. d'Orgeval a écrit hier à son frère une lettre très-plate, mais qui n'est point impertinente, et dans laquelle on voit clairement qu'il acceptera

toutes nos offres, si on les réitère, ce que nous avons déjà fait!

Ah! chère amie, que ce mariage se fera sous de tristes auspices!... Tout le monde est mécontent! Maurice m'a parlé raisonnablement, il rend toute justice à Léocadie, il la trouve une personne incomparable, mais il ajoute que l'ayant toujours regardée comme sa sœur, il ne peut vaincre une sorte de répugnance que l'idée de l'épouser lui fait éprouver, malgré son admiration et sa tendresse pour elle. Enfin il avoue qu'il regrette Zéphirine, et qu'il s'afflige en pensant que le sentiment qu'elle a pour lui, la rendra malheureuse, du moins pendant long-temps. Léocadie est triste, silencieuse; elle pleure continuellement; Albert est morne et farouche, ma justification l'étonne sans le toucher.... son cœur m'est fermé sans retour.... Tout s'afflige autour de moi; puis-je ne pas souffrir!.... M. du Resnel soutient mon courage, il me dit que le bonheur renaîtra, quand tous ces premiers mouvemens seront passés!.. Le bonheur! ... Non, jamais!.... Albert!.... ah! qu'il a changé depuis cinq ans! Croirez-vous qu'il conserve encore de la défiance? Il parlé ce matin à M. du Resnel comme

s'il étoit persuadé que ce mariage ne se fera point ; il lui a dit d'un ton ironique : *Vous verrez qu'il surviendra quelque obstacle imprévu !..* Enfin quand le mariage sera fait, peut-être qu'alors quitte de toute défiance, il redeviendra ce qu'il doit être.

Adieu, mon amie ; ah ! pourquoi faut-il que nous soyons séparées dans une telle circonstance ?....

LETTRE LI.

Du comte Jules à la comtesse de Roemond.

De Moulins, le 23 mai.

Que viens-je d'apprendre ! O ciel, on la marie ! Léocadie épouse, dit-on, *dans un mois*, le fils aîné de la marquise d'Erneville !... Ah ! ma chère tante, que deviennent vos promesses ? N'auront-elles servi qu'à me donner de chimériques espérances pour le malheur éternel de ma vie !.. Avez-vous quelque moyen d'empêcher ce fatal mariage ? Daignez me répondre sans nul déguisement.... Non, je ne souffrirai point qu'on me l'enlève..... J'attends votre réponse : si elle ne me rassure pas, je n'é-

couterai plus que mon désespoir.... Nul homme, sur la terre, n'épousera Léocadie qu'après m'avoir ôté la vie !...

LETTRE LII.

De M. du Resnel à la baronne de Vordac.

Du château d'Erneville, le 23 mai.

Quel coup je vais porter à votre sensible cœur !... mais il le faut !... Ah ! Madame, si vous pouvez vous échapper un moment, venez au secours de votre malheureuse amie ! Elle est au désespoir ! . . . . jamais, non jamais, dans aucun temps elle ne fut aussi à plaindre ! . . .

Ce matin, à dix heures, nous étions dans la petite galerie qui donne sur le parterre, le marquis, Pauline et moi. Tout à coup paroît Léocadie, baignée de larmes et tenant une lettre ouverte ; elle se jette aux pieds de la marquise en sanglotant et en disant : *Lisez, maman, cette lettre est de ma mère.* Pauline prend d'une main tremblante le papier qu'on lui présente... Cette lettre fatale, de la même écriture que les autres, contient ce peu de mots :

« Ma fille, vous ne pouvez disposer de « vous sans mon consentement. Je ne puis « vous le donner pour le mariage qu'on « vous propose. Je sens, comme vous, « combien votre bienfaitrice vous honore « en daignant vous choisir pour son fils ; « mais une raison puissante s'oppose à « cette alliance, et je vous défends, au « nom de ma tendresse et des droits sa- « crés de la nature, d'y penser désormais. « Vous pouvez montrer ma lettre ».

Le papier tombe des mains de Pauline... Le marquis ramasse la lettre, la lit tout haut, et se retournant vers moi : Ne l'avois-je pas prévu, me dit-il du ton le plus amer, qu'il surviendroit *un obstacle?*... Quoi! Léocadie, s'est écriée Pauline, vous refuseriez d'épouser mon fils!... Ah! maman, a répondu Léocadie en versant un torrent de larmes, serois-je digne de vos bontés, si j'étois capable de désobéir à ma mère, et dans une telle occasion ? C'en est assez, a dit le marquis avec des yeux où se peignoit la fureur; c'en est assez, la mesure est remplie, et je me flatte que cette scène sera du moins la dernière de ce genre... Pauline, épouvantée, a voulu se dégager des bras de Léocadie, toujours à genoux, elle s'est

levée pour sortir; mais elle est retombée dans son fauteuil, elle étoit près de s'évanouir.... Elle se trouve mal! s'est écriée Léocadie éperdue... Le marquis s'est ému, mais voyant que la pâleur de Pauline se dissipoit: Ecoutez Pauline, a-t-il dit, chaque chose doit avoir un terme, et par conséquent l'*indulgence* a des bornes aussi. La mienne est épuisée.... n'y comptez plus! En prononçant ces paroles il s'est éloigné... Alors l'infortunée Pauline jetant sur moi le plus douloureux regard: Me voilà donc parvenue au comble du malheur, me dit-elle? Albert m'outrage sans ménagement, et Léocadie me desobéit!... A ces mots Léocadie n'a répondu que par des gémissemens qui ont achevé de déchirer le cœur de Pauline et le mien; mais malgré le plus affreux désespoir, cette malheureuse enfant persiste dans ses refus, et rien ne peut vaincre sa résistance à cet égard. Depuis cette scène déchirante, Albert est renfermé dans sa chambre. Pauline s'est aussi retirée dans la sienne, et s'est mise au lit il y a deux heures. Elle a renvoyé Léocadie qui, baignée de larmes, est dans son cabinet. Personne ne s'est mis à table pour dîner..... Jugez, Madame, de tout ce que j'éprouve! Vous

imaginez bien que j'ai fait l'impossible pour engager Léocadie à se rétracter, mais en vain.... Grand Dieu, quelle révolution!... Pauline a reçu le coup de la mort! elle succombera à ce dernier chagrin!... Léocadie n'est pas moins à plaindre, vous pouvez m'en croire; j'ai lu dans son cœur, et malgré son opiniâtreté, qui me désespère, je dois convenir qu'il est impossible d'avoir plus de reconnoissance, et une sensibilité plus vive et plus profonde. Elle est dans un état digne de pitié.

Nous verrons, demain matin, ce que les réflexions de la nuit auront produit. Je ne ferai partir cette désolante lettre que lorsque j'aurai revu demain Pauline et Léocadie.

Concevez-vous l'horrible et funeste bizarrerie de cette mère inconnue! Est-il une raison, ou même un prétexte qui puisse motiver ou colorer l'ingratitude et l'extravagance d'un tel refus!.. Ceci nous apprend que Léocadie a des moyens secrets de correspondre avec elle, et qu'elle l'avoit consultée sur ce mariage. Vous comprenez combien cette découverte a blessé Pauline!... Femme infortunée autant qu'intéressante! Ah! pourquoi l'ai-je connue? je

n'ai jamais pu la servir, et mon attachement inutile pour elle m'est bien funeste!...

Le 24, à 6 heures du matin.

Pauline est partie pour Dijon il y a deux heures!... Je suis accablé! c'est tout ce que je puis vous dire! Ah! Madame, qu'on est malheureux d'aimer ainsi!...

LETTRE LIII.

De la marquise à Léocadie.

Le 24 mai, à 3 heures du matin.

Je vais partir pour Dijon, je n'ai plus qu'un refuge, c'est le sein de ma mère!... Vous m'avez perdue au yeux d'Albert, vous me déshonorez, vous me tuez, vous me forcez d'abandonner pour jamais le séjour que le souvenir de mon enfance et de la vôtre me rendoit si cher!...

Pour obéir à l'ordre injuste et tyrannique d'une mère qui, dès l'instant de votre naissance, renonça à tous ses droits sur vous, et qui les a tous perdus, vous me plongez un poignard dans le cœur!....

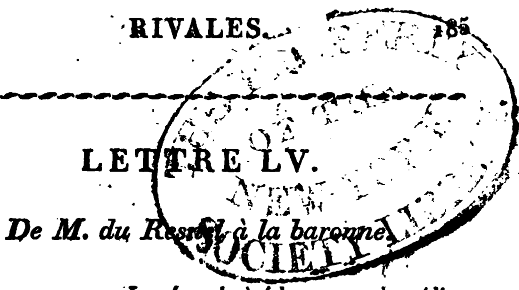
Vous rejetez mes bienfaits, vous outragez mon fils et mon mari, et vous m'ôtez l'honneur!... Vous respectez le caprice le plus étrange et le plus odieux, et vous méprisez mes prières!... Adieu, Léocadie; je vous pardonne, et je vais vous regretter, me cacher et mourir loin de vous!...

LETTRE LIV.

Réponse de Léocadie.

Le 24 mai, à 6 heures du matin.

Non, maman, non, disposez de *moi*, je suis à vous, je jure de vous obéir, j'accepte vos bienfaits. Pardonnez... revenez, je suis soumise..... Je viens de le déclarer publiquement. O! pardonnez! et revenez.... ma mère, revenez, ou je meurs!...



LETTRE LV.

De M. du Resnel à la baronne.

Le 24 mai, à 4 heures après-midi.

Elle est revenue ! tout est racommodé, tout est d'accord. Mais écoutez le récit d'un nouvel incident plus étrange que tout le reste....

Pauline, en partant, avoit écrit à Léocadie, et cette dernière, enfin vaincue, n'a plus balancé.... Elle a vu qu'il s'agissoit de l'existence et de la vie de sa bienfaitrice, et elle s'est soumise sans restriction. Elle envoie un courier, chargé d'une lettre, sur la route de Dijon ; on rejoint la marquise, qui revient aussitôt.... Léocadie, après avoir écrit au marquis et à Maurice, pour implorer son pardon, et pour protester qu'elle ne reconnoît, dans cette occasion, que l'autorité de Pauline, Léocadie vient me chercher, et nous allons ensemble, sur le grand chemin, au-devant de la marquise. Nous ne marchions pas, nous avions des ailes !... Au bout d'une heure nous aper-

cevons la voiture qui venoit à toute bride! Ah! sûrement elle n'alloit pas si vîte en s'éloignant d'Erneville, le courrier *l'a* rejointe si tôt!... Léocadie, en voyant la voiture, fait un cri, précipite ses pas, et devient si tremblante que j'étois obligé de la soutenir, et presque de la porter.... Enfin la voiture n'est plus qu'à deux cents pas de nous, je crie : *arrête!* Léocadie se jette à genoux. La marquise ouvre elle-même la portière, s'élance hors de la voiture, et Léocadie est dans ses bras!... Toutes deux fondoient en pleurs : Tu m'es donc rendue! répétoit Pauline. Oui, maman, s'écrioit Léocadie, je suis votre ouvrage, *je* suis votre bien, je n'appartiens qu'à vous!.. Nous montons en voiture, nous arrivons au château; nous demandons Albert, et l'on dit à Pauline qu'il l'attend dans son cabinet. Elle y va seule. Un quart d'heure après on me fait appeler; je m'y rends. Je trouve le marquis morne et rêveur, mais horriblement changé; on voit qu'il a prodigieusement souffert et beaucoup pleuré... Pour Pauline elle paroissoit agitée, mais satisfaite. Eh bien, me dit-elle, je suis maintenant de l'avis d'Albert; cette prétendue mère inconnue n'est qu'un mons-

tre, qu'un ennemi mortel qui se cache pour me calomnier et pour me perdre. Je suis convaincue que toutes les scènes dont Léocadie et moi avons été les dupes, ne sont que des impostures. Albert a reçu ce matin un billet de cette même écriture et avec le même cachet que nous connoissons si bien. Lisez-le!... Je prends ce billet; jugez de mon horreur et de ma surprise en lisant ce qui suit :

« Gardez - vous de former cette exé-
« crable alliance! Léocadie est la sœur
« de Maurice d'Erneville ».

Assurément, dis-je au marquis, on n'imaginera pas que Pauline soit complice de ce nouveau stratagème. Ceci prouve en effet une infâme imposture, et en même temps, que Pauliue en étoit la victime, sans en avoir jamais été la confidente.

Enfin, reprit Albert en regardant fixement Pauline, vous persistez à désirer le mariage de Maurice et de Léocadie! Oui, répondit Pauline avec force; oui, et je vous demande même d'en avancer le jour... A ces mots, Albert s'émut et s'attendrit; il s'est levé, il a fait en silence quelques tours dans le cabinet. Il est bien malheureux; quand il croit Pauline coupable, il

est maintenant dominé par la fureur; quand il la croit innocente, il se trouve inexcusable, il tombe dans un affreux découragement qui resserre et flétrit son cœur. On a décidé que la noce se fera le 12 juin. D'ici là on ne parlera point à Léocadie de l'abominable billet qu'Albert a reçu. Pauline pense, avec raison, que les préventions de Léocadie sont trop fortes pour qu'il fût possible de les détruire dans ce moment. Ainsi on ne commencera à l'éclairer à cet égard que lorsqu'elle sera mariée.

Je me hâte de faire partir cette lettre, qui vous remettra du baume dans le sang. Espérons que le temps dévoilera toute cette trame ténébreuse de perfidies et de noirceurs, et que le ciel, après avoir justifié l'innocence, découvrira les vrais coupables.

LETTRE LVI.

De Léocadie à la mère inconnue.

Le 24 mai, à 11 heures du soir.

Tout le monde est couché, et moi je ne puis me livrer au sommeil; j'ai perdu pour jamais le repos! je veille avec le remords, un remords éternel!... O ma mère, c'est à genoux que je vous écris; c'est en répandant les larmes les plus amères, que j'ose vous avouer que je vous ai désobéi. J'ai donné ma parole, j'épouse Maurice, le jour est irrévocablement fixé, ce funeste mariage se fera le 12 de juin!... J'ai résisté pendant vingt-quatre heures, mais enfin ma *seconde mère* étoit déshonorée; elle mouroit, j'ai dû céder! Il falloit choisir entre deux crimes affreux pour mon cœur; j'ai dû préférer celui qui rachetoit l'honneur de ma bienfaitrice et qui la rendoit à la vie!... Ah! jamais la reconnoissance n'obtint un sacrifice plus douloureux! vous désobéir, n'est-ce pas m'immoler!...

Ma mère! ma tendre mère! vous déplai-

re, vous irriter est pour moi le plus grand des malheurs. Ah! prenez pitié de votre infortunée Léocadie, elle vous révère autant qu'elle vous chérit, elle déteste un engagement que vous n'approuvez pas; elle ira à l'autel comme une victime, et non comme une enfant rebelle! O ne pensez pas qu'un sentiment secret ait influé sur ma conduite; j'aime Maurice comme je dois aimer le fils de ma bienfaitrice; il a mille qualités charmantes; cependant (je vais vous ouvrir mon âme toute entière) je ne l'aime même pas *comme un frère!*... Non, ce sentiment si tendre.... ce n'est pas lui qui me l'inspire!... Enfin, je n'éprouve qu'un éloignement invincible pour le lien fatal que je vais former. J'en serai plus à plaindre, mais j'en aurai moins de remords; je me croirois plus criminelle, si l'union que vous ne bénissez pas, plaisoit à mon cœur. Hélas! ce cœur consacré sans réserve à la nature, à la reconnoissance, n'a pu se livrer à d'autres sentimens! L'amour filial est son unique passion! et je ne puis en remplir les devoirs!... Soumise également à deux mères adorées, je n'ai pu leur donner les mêmes preuves de tendresse et de dévouement, il falloit irriter l'une ou désespérer l'autre!...

O daignerez-vous me pardonner? J'attends en tremblant votre réponse!.... Ma mère, ma sensible mère, n'achevez pas d'accabler votre malheureuse Léocadie!

LETTRE LVII.

De la comtesse de Rosmond au comte Jules.

Le 28 mai.

Ah! mon cher Jules! j'ai une funeste nouvelle à vous annoncer!... Vous n'avez plus de père!... Mon malheureux frère a été frappé d'apoplexie hier, à huit heures du soir, en sortant du cabinet du roi!... Tous les secours ont été inutiles!... Bouvard lui avoit prédit cet affreux genre de mort, s'il persistoit à ne point changer sa manière de vivre. Hélas! mon frère n'a pas voulu le croire!... il s'est tué!... Je ne quitte point votre excellente mère; elle est dans une profonde affliction, mais sa santé est aussi bonne que nous pouvons raisonnablement le désirer dans sa situation. Elle vous ordonne de rester à Moulins, j'irai vous y retrouver incessamment.

Vous devez d'autant plus regretter votre père, qu'il vous a donné les plus tendres marques d'affection deux jours avant sa mort !... Je lui parlai en particulier le 26 en présence de votre mère, et il consentit *à tout*.

Adieu, mon cher Jules; adieu, mon fils!... Tranquillisez-vous sur le mariage de Léocadie; restez paisiblement à Moulins. Je mérite votre confiance, accordez-la-moi toute entière.

LETTRE LVIII.

*Du chevalier de Celtas à la marquise douairière de T***.*

D'Autun, le 1er juin.

ASSURÉMENT, madame la marquise, j'accepte votre aimable invitation, et mort ou vif je serai certainement à T*** le 7 au soir. J'assisterai avec autant d'intérêt que de plaisir aux noces de monsieur votre petit-fils. Non, Madame, la fête de T*** ne sera point *éclipsée* par celle *d'Erneville*; l'or pur et véritable n'est point effacé par l'éclat fac-

tice du *faux or*... Mais, Madame, que dites-vous de tous ces grands événemens? Le financier du Resnel, n'ayant pu réussir à donner sa femme *pour mère*, prend le parti de se déclarer *le père*; cela n'est-il pas ingénieux? Enfin quelle est donc *la mère?*... *Le mariage* déroute les simples, les gens à *préjugés;* mais *les âmes fortes* soutiennent que la coutume *des Guèbres et des Perses* est très-conforme à la nature! *et puis trois cent mille livres de rentes* peuvent anéantir bien des scrupules! Nous allons donc voir M. Maurice d'Erneville, arrière-petit-fils d'un marchand de vin, le plus riche *seigneur* de la province!... Quoique j'aie fort à me plaindre des d'Orgeval, le ressentiment ne me rend point injuste, et je suis indigné des procédés qu'on a pour eux; j'ai été témoin des paroles d'honneur solennellement données à l'occasion du mariage projeté de la petite d'Orgeval avec son cousin. Madame d'Orgeval est une très-bonne mère; jugez de l'état où elle doit être!... Cette conduite est véritablement infâme.

Je sais de bonne part que M. d'Erneville a poussé l'outrage jusqu'à proposer en *échange* de son fils Maurice, son petit bâ-

tard Stéphen ; connoissez-vous rien de plus révoltant que cela ?

Adieu, Madame ; recevez avec bonté l'hommage respectueux d'un admirateur sincère et de l'ami le plus dévoué.

LETTRE LIX.

De la marquise à la baronne.

Le 8 juin.

Je viens de recevoir, par un courrier, une lettre qui me cause beaucoup d'émotion. C'est de l'évêque d'Autun ; il veut bénir lui-même le mariage de Léocadie, ce qui me flatte et m'honore. Il sera ici le 12 (le jour désigné), à huit heures du matin ; la cérémonie se fera à midi. Mais l'évêque ajoute qu'il a quelque chose de très-important *pour Léocadie* à nous communiquer ; qu'*une déclaration publique doit se faire*, et qu'il me supplie d'inviter M. et Mme d'Orgeval, et quelques autres personnes. Que signifie cela ? Je ne crains rien, mais je suis bien agitée... Nous sommes toujours dans la même tristesse ; Léocadie, ma chère Léocadie est

d'un abattement qui me tue !... dans quatre jours son sort sera fixé, et pour jamais !... Ah ! chère amie, tout ce qui se passe dans mon cœur est inexprimable !... Albert est sombre, accablé, inquiet... Soyez-en sûre, il doute encore; ô puisse-t-il se pardonner comme je lui pardonne !...

Le vicomte de St. Méran est arrivé hier. Il est triste aussi, et il est d'une distraction inconcevable... M. du Resnel est rêveur... Je marie mes enfans, Léocadie va devenir ma belle-fille, et je ne suis pas la plus heureuse des mères !... J'ai toujours et sans interruption un battement de cœur pénible, le moindre bruit que j'entends me fait tressaillir, je suis dans l'attente de quelque événement extraordinaire, et je ne puis prévoir s'il sera heureux ou funeste... Je ne crois plus à cette mère inconnue; cependant se peut-il que M. et Mme d'Olbreuse soient complices d'une telle imposture? car je sais, à n'en pouvoir douter, que si cette mère n'existe pas, ils ont trempé dans le complot qui nous abusoit ! Le billet atroce envoyé à Albert est certainement de l'écriture des autres lettres, et le cachet avoit la devise : *Vivre pour expier !...* Tout cela est inoui, inexplicable.

La religion seule me soutient, je ne puis me calmer qu'en priant Dieu. Après tant d'épreuves et de peines, tant de chagrins secrets et si déchirans, j'ose me flatter que la tranquillité me sera rendue!... Et dans d'autres momens, quand je considère la consternation de tout ce qui m'entoure, il me semble que tout m'annonce une affreuse catastrophe. Je suis épouvantée de la haine envenimée qui me poursuit depuis seize ans... mais je suis soumise; et si je n'ai pas le courage de surmonter la crainte, j'ai du moins, depuis long-temps, celui de me résigner au malheur.

O combien je souffre d'être privée de vous, et de vous savoir inquiète et malheureuse!.... On m'assure que le baron est moins mal. Tiphaine a dit qu'il n'étoit pas sans espérance. M. du Resnel ira demain vous voir, et me rapportera de vos nouvelles. J'irai moi-même, après demain, passer deux heures avec vous, et soyez sûre, mon amie, que vous aurez toujours tous les matins un courrier d'Erneville.

LETTRE LX.

De M. du Resnel à la baronne.

D'Erneville, le 10 juin.

Nous apprenons dans l'instant que le duc de Rosmond est mort. On cache cet événement à Léocadie, sa tristesse n'est déjà que trop profonde !... cette nouvelle l'augmenteroit certainement encore. A présent, Madame, nul doute que la lettre de l'évêque d'Autun ne se rapporte à la mort du duc de Rosmond. *Cette déclaration publique* sera sûrement la révélation d'un grand mystère. Il me paroît plus certain que jamais que le duc est père de Léocadie, et que l'évêque, ami de toute cette famille, s'est chargé de déclarer ce secret. La publicité qu'on veut donner à cet aveu, ne peut être qu'une chose bienfaisante de la part d'un homme de son caractère ; son but est sûrement de justifier authentiquement Pauline. Mais quelle est donc la *mère ?* De quelle main infernale a parti le billet qu'a reçu le marquis ? L'évêque veut *bénir le mariage de Léocadie ;* c'es

annoncer solennellement d'avance qu'il croit cette alliance légitime... Enfin, dans deux jours nous saurons tout. Je compte les heures et les minutes; jamais le temps ne m'a paru si long...

Adieu, Madame; en remplissant avec tant de perfection vos devoirs, ménagez votre santé; l'inquiétude qu'elle nous cause, ajoute un cruel tourment au chagrin d'être séparés de vous. J'irai demain vous porter moi-même le billet de Pauline; puissé-je trouver le baron dans un état moins affligeant!

LETTRE LXI.

Du même à la même.

D'Erneville, le 12 juin, à dix heures du matin.

Je profite, Madame, de l'occasion du voiturier qui vous porte la baignoire, pour vous écrire un mot, sans *préjudice* du courrier que nous ferons partir après la cérémonie. L'évêque est arrivé à huit heures; mais ce qui nous a surpris, c'est qu'il amène le premier président du parlement de Dijon,

M. de ***. L'évêque a dit qu'il ne venoit que pour *bénir le mariage;* que M. le premier président remettroit *des papiers importans* dont il est dépositaire, mais qu'il attendoit pour cela l'arrivée de deux personnes qui seroient sûrement à Erneville avant midi. Vous connoissez le maintien froid et grave, et le visage immuable du premier président; ainsi sa physionomie, comme de coutume, ne dit rien; mais l'évêque paroît être excessivement préoccupé et touché. Au reste, il n'a jamais montré plus d'estime et plus d'amitié pour Paulin e; observation qui dissipe toute inquiétude. L'évêque sachant que le chevalier de Celtas est à trois lieues d'ici, a conjuré le marquis de lui envoyer un billet d'invitation, ce qui est fait: autre preuve certaine qu'il s'agit de justifier Pauline. Monsieur et madame d'Orgeval, sur une lettre qui a dû piquer leur curiosité, ont pris le parti de venir aussi. Ils viennent d'arriver presque en même temps que le chevalier de Celtas. Pour le marquis, il ne sait plus où il en est, il ose à peine lever les yeux sur Pauline, il ne lui parle qu'en balbutiant. Tout lui prouve enfin qu'elle est innocente. Léocadie sera sa belle-fille dans deux heures; son trouble et ses remords sont inexprima-

bles!... Pauline aujourd'hui ne voit que Léocadie et ne s'occupe qu'à la parer.... elle s'est levée à cinq heures, elle a passé dans l'appartement de Léocadie, qu'elle a trouvée, non-seulement éveillée, mais habillée et baignée de larmes. Viens, lui a-t-elle dit, viens avec moi, allons chercher du courage et de la confiance. A ces mots, elle la prend sous le bras et l'emmène à l'église paroissiale. Elle la fait mettre à genoux à côté d'elle, devant la cuve de pierre où Pauline a reçu le baptême, et où Léocadie en reçut aussi les cérémonies. Elles étoient seules dans l'église, et Pauline se tournant vers Léocadie: Chère enfant, lui dit-elle, c'est ici, c'est à cette même place que, dans les premiers momens de notre vie, nous fûmes purifiées et marquées du sceau de la religion!... Depuis cet instant, nous avons conservé cette précieuse innocence; abjurons donc ici des foiblesses humaines, remercions le créateur, et prions avec espérance. A ces paroles, Léocadie (de qui je tiens ce récit) se sentit ranimer, ses larmes coulèrent, mais sans amertume; elle resta en prières, avec sa mère, jusqu'à l'heure du déjeuner; ensuite elles vinrent au château, et je fus si étonné du calme que je remarquai sur leurs phy-

sionomies, que j'interrogeai Léocadie, qui m'a conté ce que je viens de vous dire.

Si j'ai été frappé de l'arrivée subite de St. Méran, je le suis bien davantage de l'état où il est aujourd'hui. Il ne voit, n'entend, ni ne répond; il est hors de lui et plongé dans la plus profonde tristesse: il sait *le secret*, je n'en doute pas. Mais si, comme tout le prouve, ce secret est à la gloire de Pauline, comment peut-il en être si douloureusement affecté? Cela est incompréhensible.

Je puis prolonger ma narration, car on n'a pu trouver encore une charrette assez grande et assez solide pour transporter la baignoire. Je vais faire un tour dans le salon, avant de fermer cette lettre.

A 11 heures et demie.

Pauline, plus touchante, plus jolie que jamais, et Léocadie, belle comme l'astre du jour, viennent d'entrer dans le salon. Alors le président tire de la vaste poche de son habit un écrin, l'ouvre, lève le couvercle et montre les plus beaux diamans du monde, et s'avançant vers Léocadie, lui présente cet écrin... Léocadie se trouble, et regarde sa mère. De quelle part, dit Pauline, vient

ce présent ?... Madame, répond gravement le président, d'une personne qui a le droit de l'offrir. Eh bien, Monsieur, reprend Pauline, quand on la connoîtra, Léocadie acceptera. A ces mots, le président a posé l'écrin sur la table... Dans ce moment, mes yeux se sont portés sur St. Méran, il étoit d'une pâleur mortelle... Enfin, Madame, ce que je ne puis vous dépeindre, c'est l'embarras, l'inquiétude et l'étonnement de M. d'Orgeval, de sa femme et du chevalier de Celtas. Le dernier, surtout, voudroit bien avoir l'air dégagé, incrédule et moqueur, mais il n'en peut venir à bout; il ne sait d'ailleurs à qui parler, étant *brouillé* avec M. et Mme d'Orgeval : il a voulu s'approcher de l'évêque et du bon curé, et il en a été reçu avec une sécheresse *parfaite*. Le président ne l'a pas mieux traité, Mme Regnard a changé de place quand il s'est avancé vers elle, et j'ai défendu à Remi et a Sauval de lui répondre; de sorte qu'il est réduit à l'entretien de Mlle du Rocher. Je crois qu'il se repent beaucoup de la curiosité qui l'a fait venir ici. M. d'Orgeval dandine tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre; il se promène de temps en temps dans le salon, et ›guenaude. Sa femme ricane, bâille et s'é-

vente. Le président, l'évêque et les grands-vicaires soutiennent la conversation générale, qui ne roule que sur des choses indifférentes.

Grande nouvelle!... on m'apprend *qu'une voiture à six chevaux, avec tous les stores baissés*, arrive dans le village, et s'est arrêtée devant la maison du curé, qui vient avec le président de sortir du château pour aller parler à ces étrangers. Adieu, Madame; le voiturier part, enfin; je vais toujours donner cette lettre, et dans une heure je vous manderai le reste.

LETTRE LXII.

Du même à la même

Le 12 juin à 3 heures et demie après-midi.

O JUSTICE éternelle! Ecoutez, *parfaite amie*, et prosternez-vous avec nous pour remercier l'arbitre souverain des destinées humaines!... Au bout d'une demi-heure le curé est revenu très-essoufflé, très-rouge; on l'entoure, on l'interroge, il répond qu'il a installé chez lui *les étrangers*, qu'il a pro-

mis de ne rien dire de plus sur eux, qu'il ignore, d'ailleurs, le sujet de leur voyage, que M. le premier président va les amener dans un moment. Leocadie pâlit, Pauline s'émeut, le marquis se trouble et s'agite. St. Méran se lève et s'enfonce dans l'embrasure d'une fenêtre en tournant le dos à toute la compagnie ; on se regarde, on se parle bas... Enfin nous entendons le bruit d'une voiture, le marquis veut aller au-devant des étrangers, l'évêque le retient en disant d'un ton d'autorité : Non, Monsieur, restez, je vous supplie. Le marquis interdit, s'arrête... La porte du salon s'ouvre. Le premier président paroît seul, fait trois ou quatre pas, et s'adressant à la marquise avec un air solennel : Madame, lui dit-il, Mme la comtesse de Rosmond, qui veut révéler un important secret, vous demande la permission d'entrer... A ce nom de *Rosmond* il y eut un mouvement général dans la chambre.. Tout le monde se lève, Pauline, troublée, ne répond que par une inclination de tête.

Le président sort, et presque au même instant les deux battans de la porte se rouvrent, et l'on voit paroître la belle comtesse de Rosmond, en longs habits de deuil, appuyée sur le président ; elle s'avançoit len-

tement, elle avoit les yeux baissés.... Sa beauté parfaite et frappante, dont ces crêpes noirs et ce deuil profond relevoient l'éclat éblouissant et la majesté, ne nous cause pas moins d'étonnement que sa ressemblance avec Léocadie!... A peine a-t-elle paru, que nous entendons deux cris partir du fond de l'âme!... Léocadie, éperdue, s'élance vers elle, et tombe sans connoissance à ses pieds!.... Le marquis pâlit, frémit, chancelle.... J'étois à côté de lui. Il saisit ma main, et la serrant avec force: Juste ciel! s'écrie-t-il d'un air égaré, Camille!... c'est Camille!... et il reste immobile, la bouche entr'ouverte, les cheveux hérissés et les yeux fixés sur la comtesse!... Pauline, au milieu de ce désordre, ne voit que Léocadie évanouie, elle vole auprès d'elle; on la pose sur un canapé, et Léocadie, baignée des larmes de la comtesse et de Pauline, et dans les bras de l'une et de l'autre, rouvre les yeux en disant: ô! ma mère!... Est-ce moi? s'écrièrent à la fois Pauline et la comtesse. Ah! toutes les deux! répond Léocadie!... Jugez de notre surprise!... mais, combien elle devoit augmenter!... La comtesse, tout à coup, se lève, elle s'avance au milieu du salon, elle

s'appuie, d'un main, sur la table, et s'adressant au marquis : Il est temps, dit-elle, de justifier l'innocence. Je ne le puis sans découvrir nos égaremens ! Je saurai expier le mien, et le bonheur de votre vertueuse épouse réparera le vôtre !... A ces mots, se retournant vers l'assemblée: Je suis, poursuivit-elle, la mère de Léocadie.... et son père est M. d'Erneville !..... Après avoir prononcé ces paroles, elle baisse un voile noir, se couvre entièrement le visage, et sort du salon. Léocadie se précipite sur ses traces et disparoît..... et le marquis est aux pieds de Pauline... O femme incomparable! s'écrie-t-il en embrassant ses genoux et en versant un déluge de larmes, je dois passer ma vie à tes pieds, et je ne suis pas digne d'y être souffert ; tu dois me repousser loin de toi, il n'y a, pour moi, d'expiation que ta haine, le désespoir et la mort!... Pauline, pour toute réponse, se jette dans ses bras, et le serre avec transport, contre son *sein*... Nous pleurions tous !...... L'envie même, éteinte, ou du moins suspendue, laisse couler les pleurs du sentiment et de l'admiration ; nous entourons Pauline, chacun veut l'embrasser, ou la toucher et baiser sa robe; l'enthousiasme est universel, il a saisi tous

les cœurs, et les larmes répandues par le chevalier de Celtas et par Mme d'Orgeval ont été aussi sincères que les miennes..... Pauline, cet être divin, Pauline.... ô quelle joie pure et céleste brilloit sur son visage!... elle a bien mieux fait que confondre ses ennemis, elle les a vaincus, elle les a subjugués. Comme la lumière dissipe les ténèbres, comme la vérité anéantit l'erreur, je crois que la vertu qui se montre avec un éclat si doux et une telle sublimité, a le droit heureux de purifier tout ce qui la contemple.... Qui peut rester méchant en connoissant Pauline, en la voyant telle qu'elle est!... Cependant la comtesse, qui s'étoit retirée dans un cabinet voisin, renvoie Léocadie, conduite par le président. Pauline place elle même Léocadie dans les bras de son père, qui la reçoit avec transport, la contemple avec ravissement et croit la voir pour la première fois!... Maurice accourut en pleurant pour embrasser sa sœur, et l'heureuse Pauline, au milieu de ce groupe intéressant, goûtoit un bonheur qui la dédommageoit pleinement de seize ans de souffrances. L'évêque, s'approchant de Pauline, lui parle tout bas et l'emmène, avec le marquis et Léocadie, dans le petit

salon vert. Là il demande la main de Léocadie pour son élève, pour le neveu chéri de la comtesse de Rosmond, enfin, pour le comte Jules, ce charmant jeune homme dont nous avons tant admiré les grâces et la conduite; l'evêque dit que le duc de Rosmond, quelques jours avant sa mort, instruit de tout par sa sœur, consentit, ainsi que sa femme, à ce mariage, en faveur duquel la comtesse a fait à son neveu une donation entière de tout son bien. En effet, l'évêque montra le consentement par écrit du duc et de la duchesse; l'évêque ajoute que le comte Jules attache à cette union *tout* le bonheur de sa vie, et qu'une puis*sante* raison fait désirer à la comtesse de Rosmond qu'elle ne soit pas différée. Léocadie, déjà prévenue par sa mère, déclare ingénument qu'elle a pour le comte l'estime la plus parfaite et le sentiment le plus tendre, et il est sur-le-champ décidé que Léocadie épousera le comte Jules jeudi prochain. On *envoie* chercher le comte qui, arrivé avec sa tante, étoit resté chez le curé. Il est présenté au marquis et à Pauline; son amour et l'ivresse de sa joie achèvent d'embellir les tableaux ravissans qui nous entourent... Pauline, au comble de la félicité, rentre dans

le salon, nous fait part de ces dernières nouvelles, invite toute l'assemblée à rester au château jusqu'à samedi; ensuite, prenant Léocadie et le comte Jules par la main, elle les conduit dans les bras de la comtesse qui étoit encore dans le cabinet. Ces deux *mères rivales*, si dignes d'être amies l'une et l'autre, ont passé ensemble près d'une heure avec les jeunes amans. J'ai bien envié l'évêque et St. Méran, qui, seuls admis à cet entretien, ont joui du bonheur d'admirer à la fois la perfection de la vertu, l'héroïsme du repentir, et le tableau délicieux offert par l'innocence, par la nature, par la reconnoissance et par l'amour.

A une heure et demie la comtesse, emmenant avec elle Léocadie, est retournée chez le curé où l'attendoit Agnès, son amie. Léocadie restera au presbytère avec sa mère jusqu'au jour fixé pour son mariage. Le comte Jules loge au château.

La comtesse, qui connoît mon attachement pour Léocadie, m'a écrit un billet très-touchant, dans lequel, en refusant ce que je voulois faire pour sa fille, elle me dit tout ce qui peut consoler l'amitié du malheur d'être inutile, et m'invite à l'aller voir ce soir.

Ce jour est, sans doute, le plus beau de ma vie! il justifie la Providence et tous les sentimens de mon cœur! Cependant une chose empoisonne ma joie; St. Méran souffre, St. Méran est malheureux!... Il adore la comtesse, et il est persuadé qu'elle médite un cruel sacrifice; c'est le seul secret qu'elle ne lui ait pas confié. Mais, en effet, il ne me paroît que trop vraisemblable que la conjecture de St. Méran est très-fondée..... Il m'a conté qu'étant dans le cabinet avec la comtesse et Léocadie, cette dernière priant sa mère de relever son voile, la comtesse a répondu : Non, ma fille; après l'aveu que je viens de faire publiquement, *un voile éternel doit me cacher à jamais aux yeux de tous les hommes!* St. Méran interprète cette phrase d'une manière qui le désespère, et je crois qu'il devine bien.

Vous êtes sûrement très-curieuse de savoir quel est ce jeune Stéphen que nous regardions en secret depuis si long-temps comme le fils d'Albert? Vous serez bien surprise en apprenant que le marquis, lui-même (à ce qu'il m'a dit), se croyoit le père de cet enfant, et que cependant Stéphen ne lui est rien. La comtesse a fait dire au marquis, par St. Méran, que Stéphen n'est qu'un pauvre

orphelin, pris au berceau à l'hôpital des enfans trouvés. La comtesse a promis de donner à Pauline et à Léocadie un manuscrit contenant, avec détail, toute son histoire, et dans lequel on trouvera l'explication de cet étrange mystère.

Enfin, Madame, nous allons avoir deux noces. M. d'Orgeval, dans ces premiers momens d'effusion et d'attendrissement, a obtenu de son frère et de Pauline d'assurer aussi le bonheur de Zéphirine en l'unissant à Maurice, qui, après son mariage, voyagera pendant deux ans. On a envoyé chercher Zéphirine, qui, comme vous pouvez croire, prend doublement part au bonheur de sa jeune amie.

O combien depuis quatre heures vous avez été désirée ici? combien de fois Pauline m'a répété : *Ah! si elle étoit là!*... Elle s'échappera demain pour vous aller embrasser.... Il est cinq heures et demie, on va enfin se mettre à table; on m'appelle. Adieu, Madame; je ne veux pas retarder davantage un courrier qui vous rendra si heureuse.

LETTRE LXIII.

Du marquis à la comtesse.

D'Erneville, le 16 juin.

Enfin, tout ce que j'aime, est heureux dans ce jour solennel!... Pauline, Léocadie, Maurice.... Nous revenons de l'église. Léocadie est irrévocablement engagée, le mérite et les vertus du comte Jules me répondent de son bonheur. Mon fils a reçu la main de Zéphirine, et partira dans quinze jours pour l'Italie. Je ne l'y suivrai point. Pauline veut que je reste ici; quel intérêt plus puissant pour moi désormais que l'espérance de regagner sa tendresse! quel devoir plus sacré que celui de lui obéir, et de lui consacrer le reste de ma vie!.... En ouvrant les yeux, en retrouvant Pauline, j'etois bien sûr, dès le premier moment, d'obtenir un généreux pardon; mais je ne connoissois pas encore le pouvoir suprême de cet ange consolateur. Je ne croyois pas, comme je vous le mandois dans ma première lettre,

qu'il fût possible de me raccommoder avec moi-même, de me faire supporter le poids affreux de tant de remords !... Ah ! je n'ai pu craindre Pauline qu'en me retraçant mes crimes; auprès d'elle je ne puis que l'adorer. Comment pourrois-je redouter ce doux regard, où l'indulgence ne se peint qu'avec l'expression de la sensibilité? comment pourrois-je être accablé d'une générosité qui ne ressemble qu'à la tendresse? comment enfin serois-je embarrassé dans *le tête à tête*, si redoutable au coupable, quand je retrouve en elle tous les épanchemens de la confiance et de l'amitié la plus intime !... Je suis encore aimé de Pauline, mon existence ne peut être avilie, et ne sauroit m'être à charge !... Et quel sentiment de plus m'attache à la vie !... Ce chef-d'œuvre de la nature et de l'éducation, cet objet innocent qui causa toutes mes injustices, que je n'admirois qu'avec saisissement et jalousie, que la défiance me défendoit d'aimer, dont la *ressemblance*, surtout depuis deux ans, me frappoit sans m'éclairer, et m'étonnoit sans m'attendrir, Léocadie est ma fille !... Je l'aime avec passion !... O quel charme je trouve dans cette affection si naturelle !...

C'est le seul hommage qu'il me soit permis de rendre à sa malheureuse mère, et c'est m'identifier avec Pauline, dont elle est l'idole!... Ah! ma mère, comment vous exprimer tout ce qui se passe dans mon âme! Vous connoissez si bien toutes mes erreurs, tous mes égaremens; vous seule pouvez y lire, et vous faire une idée de mon trouble, de mon agitation, de ma joie et de mon repentir!... Je ne puis dire que je sois parfaitement heureux! *Hélas!* je suis trop coupable pour retrouver le bonheur; mais j'ai repris tous les liens chéris et puissans qui font aimer la vie! et la gloire de Pauline, cette gloire *éclatante* et pure, quoiqu'elle aggrave mes torts, me semble en effacer la honte...

Ce souterrain, dans lequel une étrange et triste erreur m'a fait passer tant de nuits douloureuses, ce souterrain où mon imagination troublée s'est égarée tant de fois... je le consacre à Léocadie!... Sa mère y parut, je ne sais encore par quel moyen!... Mais sans doute ce fut la tendresse maternelle qui l'attira, et qui la fit errer dans le château!.... Je ferai mettre sur le rocher une colonne, j'y graverai ces mots : *Prodige de l'amour maternel!*... Je donnerai

à Léocadie la clef du souterrain, et je n'y retournerai plus ! ce seroit le profaner !... Non, ma mère, je ne sais point encore pourquoi elle prit le nom de *Camille Dercy*.... elle doit donner à Pauline l'histoire de sa vie, nous saurons tout....

Ah ! n'en doutez pas, Stéphen me sera toujours cher ; il me fut remis par *elle* ; j'ai cru, pendant seize ans, qu'il étoit mon fils ; vous lui avez prodigué les plus tendres soins : il est aimable et bien né. Mon cœur l'adopte, il est pour jamais au rang de mes enfans !...

Adieu, la plus heureuse des mères ! (hélas ! seulement par Pauline) Ah ! qu'il me sera doux de conduire dans vos bras cette fille si digne de vous, et de presser à la fois contre mon sein les deux objets d'une si vive tendresse et d'une reconnoissance si profonde !

LETTRE LXIV.

Du même à la même.

D'Erneville, le 18 juin.

CROIREZ-VOUS, ma mère, que depuis mes dernières lettres Pauline ait acquis de nouveaux droits sur mon cœur, et des droits plus puissans que tous ceux qu'elle avoit déjà? Croirez-vous que ce que je viens de découvrir, soit encore au-dessus de tout ce que nous savions, et qu'enfin la sublimité du sentiment surpasse en elle, s'il est possible, l'héroïsme de la vertu?... Cette créature angélique a su dès leur origine tous mes coupables secrets, sans jamais se permettre un reproche, une plainte, ou même une confidence déposée dans le sein de l'amitié, sans jamais en dire un seul mot ni à la meilleure des mères, ni à la plus parfaite amie. Mme de Vordac étoit, à cet égard, dans la même ignorance que nous!.... Pauline, instruite par des lettres anonymes, a tout su!... Elle découvrit dans le temps tout l'artifice du voyage de

Vichi, la seule chose qu'elle ait confiée à Mme de Vordac, parce que d'abord elle n'en connut pas le motif, et n'y soupçonna rien de criminel. Mais ensuite, éclairée sur toute l'intrigue, elle s'imposa un éternel silence. La France, envoyé à Vichi, fut pensionné secrètement par elle depuis ce temps, afin qu'il ne révélât point un mystère que je voulois cacher. J'avois découvert qu'elle faisoit cette pension, je ne vous en ai jamais parlé, parce que c'étoit, selon moi, une preuve très-convaincante contre elle; je ne pouvois vous dissimuler ma défiance, mais il m'auroit été affreux de la déshonorer à vos yeux; trop foible pour ne pas aimer à me plaindre, j'étois cependant trop sensible pour qu'il me fût possible de révéler ce qui la condamnoit : quoique votre incrédulité m'impatientât souvent, j'y trouvois une sorte de consolation, il m'étoit doux de voir encore Pauline estimée par une âme telle que la vôtre. Enfin, votre conviction, qui ne faisoit nulle impression sur mon esprit, en produisoit une irrésistible sur mon cœur, elle ébranloit ma certitude, et balançoit pour moi l'évidence. Mais tandis qu'abusé par de fausses apparences je condamnois

j'outrageois Pauline, elle, connoissant avec certitude tous mes torts réels, n'étoit occupée que du soin de cacher mes égaremens, et de m'épargner l'embarras et la confusion d'en rougir à ses yeux !...

Quels discours, quels éloges pourroient exprimer l'admiration que mérite une telle conduite ! le cœur d'une mère et le mien peuvent bien l'apprécier mais on ne sauroit louer dignement Pauline que par le récit de ses actions. Hier, le bal que nous devions donner n'eut pas lieu, parce que nous apprîmes à midi la mort du pauvre baron de Vordac. Il avoit quatre-vingts ans, et n'a jamais rendu sa femme heureuse; ainsi cet événement ne pouvoit nous affliger, d'autant plus que Pauline est persuadée que monsieur du Resnel épousera la baronne; mais Pauline, par respect pour le deuil de son amie, a sur-le-champ contremandé toute la fête. Nous avons été passer la journée avec la veuve, Pauline, du Resnel et moi. La baronne, malgré nos instances, ne veut venir à Erneville que dans six semaines. Nous ne sommes revenus au château qu'à minuit; nos jeunes mariés, suivant nos ordres, ne nous avoient point attendus; tout le monde étoit couché, du Resnel s'est re-

tiré dans sa chambre; il faisoit le plus beau temps du monde, Pauline m'a proposé de faire une promenade au clair de la lune, et elle m'a conduit dans son jardin particulier, où elle a fait faire *un tombeau*, il y a trois ans!.... L'heure et le clair de la lune m'ont rappelé mes tristes promenades nocturnes du souterrain; j'ai soupiré, j'ai senti une émotion douloureuse!... En me laissant guider par Pauline et en avançant, j'ai vu qu'elle me conduisoit vers le tombeau, et j'ai remarqué avec surprise qu'il étoit extrêmement éclairé par des lampions cachés derrière les feuillages, et par deux grands vases d'albâtre renfermant des bougies, et placés sur le devant de la tombe. Cette illumination produisoit un effet charmant; mais je m'étonnai en remarquant que l'on avoit entr'ouvert le tombeau, et en découvrant par cette ouverture une espèce de niche faite en briques, dont l'un des côtés abattus laissoit voir un coffre de bois de cèdre. Je questionnai là-dessus, et Pauline, au lieu de me répondre, me serra la main avec attendrissement, et me fit asseoir à côté d'elle sur un banc de gazon auprès du tombeau!... Je la regardois avec autant de trouble que d'étonnement!... Jamais je ne vis sa charmante physionom-

si touchante!... Elle joignit les mains, et les levant vers le ciel avec une expression divine : O Providence ! s'écria-t-elle, ô toi qui conduis tout par des ressorts admirables et cachés, ô créateur de l'Univers, combien nous sommes insensés de murmurer au temps de l'affliction, puisque l'infortune la plus affreuse peut n'être par ta bonté que la préparation néccssaire d'une félicité suprême !... Cher Albert, poursuivit-elle, tu vas connoître si jamais Pauline a cessé de t'aimer ! A ces mots elle me dit de lire l'inscription tracée de sa main sur la pierre renfermée dans la tombe !... Que devins-je en lisant ces mots :

Aux mânes de l'infortunée Camille !...
17**.

Un ruisseau de larmes s'échappe de mes yeux, je reste muet, immobile!... Vous savez, ma mère, que je perdis, il y a *trois* ans, dans cette année 17**, un porte-feuille contenant un écrit intitulé : *Mes rêveries dans le souterrain.* Cet écrit exprimoit avec clarté, et *mon égarement*, et sa cause. Il tomba dans des mains ennemies, et fut envoyé à Pauline ! Et voilà quel fut le

véritable sujet de cette vive douleur que j'attribuai dans le temps à la fausse nouvelle de la mort du duc de Rosmond !... Tandis que cet ange gémissoit en secret de ma folie, je m'irritois de son désespoir, et j'insultois aux larmes que je faisois répandre !... Vous croyez tout savoir !... O ma mère, écoutez le reste !... Non, l'Être-Suprême, le créateur qui a formé cette âme véritablement angélique, peut seul en prévoir et en deviner les mouvemens sublimes !

Pauline prend le coffre, elle l'ouvre, et en tire deux petits manuscrits; l'un étoit le mien, celui que je perdis et qu'on lui envoya; l'autre, écrit par elle, a pour titre : *Les rêveries de Pauline*; en voici la copie fidèle : « Oui la mort, purifie toutes les af-
« fections !... Elle anéantit les projets et les
« désirs coupables, elle ne laisse subsister
« que les regrets intéressans, et que la dou-
« leur toujours respectable et touchante...
« Albert, tu pleures ! Je veux pleurer avec
« toi !... En vain tu me fuis, en vain tu me
« fermes ton cœur ! ma tendresse ingénieu-
« se saura rétablir et conserver entre nous la
« sympathie dont tu brises les nœuds !... Ce
« lugubre monument que tu voudrois et
« que tu n'oses construire, mes mains l'ont

« élevé!... Je veillerai avec toi; à l'heure
« où tu gémis dans le silence des nuits à la
« clarté de la lune, Pauline aussi répandra
« les pleurs amers du sentiment le plus mal-
« heureux! Tu regrettes un objet aimé!...
« O ce regret affreux déchire aussi mon
« âme!... nos cœurs divisés ont encore les
« mêmes mouvemens!... Ah! que ne puis-
« je recevoir dans mon sein tes plaintes dou-
« loureuses, et par la compassion la plus
« tendre, adoucir tes maux et calmer les
« terreurs de ton imagination troublée!...
« qu'il dut être puissant le charme qui t'é-
« gara!... Je ne connois que ta foiblesse,
« mais ai-je besoin d'en connoître l'excuse?
« ne sais-je pas supposer tout ce qui peut
« te justifier?... Hélas! tu me crois cou-
« pable! je suis innocente; cependant mon
« prétendu crime n'en est pas moins réel à
« tes yeux, et tu le pardonnes! Je trouve
« dans ton injustice même le noble exemple
« d'une générosité sublime! Aurai-je moins
« d'indulgence pour un égarement mille
« fois moins condamnable que celui que tu
« supposes en moi?... Non, non, je ne vois
« que ton infortune et ta douleur! Quand
« tu souffres, je ne puis que te plaindre et
« m'affliger!... Quoi! dans ces mêmes lieux

« qui nous virent naître, dans ces lieux ché-
« ris, témoins des jeux et des plaisirs de no-
« tre enfance, et du bonheur de notre pre-
« mière jeunesse, Albert évite Pauline,
« Albert errant, isolé, croit pouvoir pleu-
« rer seul, et se livre seul à la plus profon-
« de mélancolie! Pauline existe, et Albert
« se consume en regrets sur une tombe!...
« Ah! tu creuses la mienne en nourrisant
« cette sombre tristesse!... Albert, tu n'ai-
« mes plus qu'une cendre inanimée, tu
« n'invoques plus qu'une ombre; et Pau-
« line fidèle, Pauline toujours sensible, Pau-
« line gémissante et désolée, t'appelle et
« te tend les bras! Durant ces longues nuits
« consacrées à nos tristes rêveries, ce jar-
« din, ces bosquets, ainsi qu'aux jours heu-
« reux de ma jeunesse, ne retentissent que
« du nom d'Albert!... Et l'écho du souter-
« rain ne répète que le nom de *Camille!...*
« Tu la vois encore: ton imagination repro-
« duit ce qui n'est plus!... et Pauline est
« anéantie pour toi! tu la méconnois, tu
« l'oublies!... Ah! c'est Camille qui vit
« encore! elle est toujours dans ton cœur!...
« Pauline a disparu! elle est bannie de ton
« souvenir!... Mon époux, mon frère, mon
« ami, j'ai tout perdu!... et toi, tu n'as perd

« qu'une amante! Quand la mort ne te « l'eût pas ravie, quelques années de plus « auroient brisé ces liens fragiles!... mais « le temps ne peut que resserrer et qu'af- « fermir l'indissoluble nœud de la sainte « amitié!... Je veux déposer ici cet écrit, « ce monument de ma douleur et de ma « tendresse! Quand je ne serai plus, ce « tombeau s'ouvrira pour Albert, et du « moins alors il connoîtra que Pauline sut « aimer!... ».

Concevrez-vous, ma mère, ce que j'ai dû ressentir en lisant ce manuscrit? Votre cœur, tout sensible qu'il est, pourra-t-il *se* représenter tous les transports du mien?... Je n'essayai même pas d'exprimer à Pauline ce que j'éprouvois. Quel langage auroit pu donner l'idée d'un remords si pressant, si déchirant, d'une reconnoissance et d'une admiration si passionnées.... Je tombai à ses genoux, je les baignai de pleurs, je pressai ses deux mains dans les miennes, je la regardai, je comtemplai avec extase ce doux, cet aimable visage où la nature a mis l'empreinte auguste et touchante de toutes les vertus qui sont dans son âme! Ce visage angélique, dont l'expression aussi pure qu'enchanteresse ne peignit ja-

mais le délire de l'amour, conservera toujours son charme ravissant : c'est l'attrait immortel de la sensibilité unie à la céleste innocence.

Voilà donc l'être incomparable que j'ai méconnu pendant seize ans, et que j'outrageai encore avec tant d'emportement et d'indignité il y a trois semaines !... Quand je songe à mes égaremens, à mes crimes, je ne puis concevoir mon bonheur ; si coupable, comment peut-on être heureux ? Que dis-je ? ah ! comment ne pas l'être, quand on est aimé de Pauline !

Je n'ai pu vous parler aujourd'hui que de Pauline et de ma félicité ; demain je répondrai à toutes vos questions. Ah ! ma mère, mon bonheur est votre ouvrage : que j'ai d'impatience de me retrouver à vos pieds, pour vous en remercier encore !....

LETTRE LXV.

De la marquise à la comtesse.

Juin.

En pouvez-vous douter, chère maman? oui, votre Pauline est *parfaitement heureuse*, plus heureuse qu'elle ne le fut jamais. Ah! maman, loin de regretter ce temps brillant de la jeunesse, je pense avec plaisir que ces jours orageux sont passés!... Désormais à l'abri, et des séductions, et de la calomnie, je n'ai plus à parcourir qu'une carrière exempte de périls; je ne vois plus devant moi qu'un chemin semé de fleurs immortelles, qui ne peuvent se faner et qui n'ont point d'épines! et me reposant délicieusement dans les bras de l'amitié rendue inviolable par tant d'épreuves, je m'avancerai vers le dernier but avec confiance et sérénité.

Albert, qu'il est tendre, qu'il est aimable pour moi!..... Il m'a tout révélé : quelle étrange histoire! combien cet égarement

fut excusable!.... Albert m'a conté une infinité de traits qui me sont relatifs, que j'ignorois, et qui devoient fortifier tous ses soupçons. Il recevoit aussi des lettres anonymes... Je ne veux point chercher à pénétrer d'où partoient ces noirceurs, je ne dois songer qu'à remercier le ciel qui a fait servir toutes ces méchancetés à mon bonheur! Le méchant n'est que l'instrument aveugle de la justice éternelle; Dieu se sert de sa rage pour accomplir ses décrets équitables de vengeance ou d'amour, pour épouvanter le crime ou pour honorer la vertu.

Si l'on ne m'eût pas envoyé *les rêveries du souterrain*, cet écrit qui me plongea dans un si cruel désespoir, Albert n'auroit pas reçu la preuve d'affection la plus touchante que j'aie jamais pu lui donner, et près de ce tombeau où j'ai versé pendant trois ans tant de larmes amères, je n'aurois point passé avant-hier les plus doux, les plus beaux momens de ma vie!... O quel bonheur peut se comparer au mien, le souvenir de mes malheurs en augmente encore le prix! Albert m'a rendu toute sa tendresse, toute sa confiance; nos cruelles divisions n'ont produit entre nous que l'effet d'une longue absence; après seize ans nous nous

retrouvons, et c'est avec transport. Que de choses nous avons à nous dire! que de questions à nous faire!... quel intérêt délicieux anime nos entretiens!... Et Léocadie est chérie d'Albert!... et le sort de Léocadie est fixé de la manière la plus heureuse, la plus brillante! elle aime son mari comme j'aime Albert, et elle en est adorée!..... Grand Dieu! que je serois ingrate envers la Providence, si je ne pensois pas qu'un seul jour d'une telle félicité doit effacer toutes les traces du ressentiment et de la douleur! Aussi je me suis raccommodée sincèrement avec le chevalier de Celtas et avec ma belle-sœur. Le bonheur doit faire oublier tout ce qui peut aigrir.

Notre excellente amie est enfin libre; j'ai eu à ce sujet une longue conversation avec M. du Resnel: je lui ai fait part du seul vœu qui me reste à former; il a paru surpris, il s'est attendri, et pressé de répondre; il m'a dit que, s'il étoit accepté, il s'uniroit avec joie à la *fidèle amie de Pauline*. Ainsi ce projet si cher à mon cœur se réalisera. Qu'il me sera doux de voir enfin cette femme, véritablement parfaite, aussi heureuse qu'elle mérite de l'être! car M. du Resnel est l'homme du monde qu'elle esti-

me le plus, et qu'au fond de l'âme elle aime le mieux.

Je vais toujours tous les soirs passer une heure au presbytère avec la comtesse de Rosmond, qui n'en sort pas, quoiqu'elle le puisse sans risquer de rencontrer Albert, qui de son côté ne sort pas des jardins du château. Ah! maman, que cette belle et charmante personne est intéressante! que de grâces, que d'esprit, que de sensibilité! que de talens!... et comme elle est mère, comme elle aime Léocadie!... quel courage que le sien!... A trente-trois ans, avec cette éclatante beauté, ce nom brillant, cette grande fortune, faire un aveu public qui la sépare pour jamais de la cour et du monde! se dépouiller de tout pour sa fille, se condamner à une éternelle solitude!.... quels sacrifices à son âge et dans sa situation!.... Elle a fait au comte Jules une donation entière de ses terres et de tous ses biens; elle ne s'est uniquement réservé qu'une somme d'argent comptant de soixante mille francs, qui, dit-elle lui suffit. Le comte Jules et Léocadie veulent en vain n'accepter, en jouissance actuelle, que le quart de cette immense donation; je vois qu'elle est fermement décidée à tout don

ner, et que même elle ne consentira point à se fixer dans le château de la M**, comme sa fille l'espère. C'est une personne d'un très-grand caractère, et dont l'imagination romanesque est excesivement exaltée. Je crois qu'elle préférera toujours les partis extrêmes aux résolutions communes et modérées. Malgré *la double rivalité* qui m'a causé tant d'émotions pénibles, j'admire sincèrement cette femme extraordinaire qui a réparé la foiblesse d'un moment par tant de grandeur d'âme, de vertus, et par tant de sacrifices généreux. Je la regarde je l'examine, et je l'écoute avec une curiosité mêlée d'émotion et d'un tendre intérêt; néanmoins je vous avoue que je ne suis point à mon aise avec elle; elle a une sorte d'humilité qui m'embarrasse, parce qu'elle vient seulement du souvenir de sa faute et de sa situation, et non de son caractère naturellement impérieux et fier. D'ailleurs Léocadie est beaucoup plus démonstrative avec elle qu'avec moi. Elle pense, avec raison, devoir cette espèce de préférence à une mère qui lui sacrifie tout, et qui s'est déshonorée pour la reconnoître et pour justifier sa bienfaitrice! Léocadie veut, autant qu'il est en elle, relever sa mère humiliée,

par toutes les marques du plus profond respect et d'une tendresse qui va jusqu'à l'adoration... Elle est toujours à ses pieds, et ne voit qu'elle; ce spectacle étrange et si nouveau pour moi ne sauroit m'être agréable... Léocadie (je n'en puis douter), m'aime aussi tendrement qu'il est possible d'aimer, mais le sentiment qu'elle éprouve pour sa mère a quelque chose de plus vif; je n'en suis ni surprise, ni jalouse; cependant je souffre toujours un peu quand je me trouve en tiers entre elles deux.

Non, ma mère, je verrai dans deux jours partir pour Paris le comte et la comtesse Jules, sans éprouver un grand chagrin. Léocadie est heureuse : que me faut-il de plus? D'ailleurs faut-il vous avouer toutes mes foiblesses! Vous savez que je n'ai jamais un instant désiré de quitter la province, même depuis mes malheurs; mais la vanité frivole que je n'eus jamais pour moi, je n'en suis pas exempte pour cette enfant trop aimée! je pense avec plaisir qu'elle paroîtra avec éclat à la cour et dans le grand monde, j'apprendrai ses succès, et je ne crains rien pour ses mœurs; elle aime son mari, elle sera guidée par une belle-mère vertueuse; elle a trop d'esprit, de sensibi

lité, de religion, d'élévation d'âme, pour ne pas mépriser toujours tout ce qui peut ressembler à la coquetterie; enfin elle passera régulièrement plus de la moitié de l'année dans des terres éloignées de Paris; je suis donc tranquille sur ses principes et sa réputation, et je jouis sans trouble du bonheur de me la représenter universellement admirée sur un brillant théâtre. Hélas! il seroit plus raisonnable, je le sais, de désirer pour elle un sort moins éclatant! aussi je ne compte faire ici que l'aveu d'une foiblesse.

Je ne puis vous exprimer combien je suis contente du comte Jules; il est impossible d'avoir plus d'esprit et d'agrément, plus d'instruction à son âge, et des sentimens plus élevés. D'ailleurs, sa reconnoissance et son attachement extrême pour sa tante suffiroient pour donner la meilleure opinion de son caractère et de son cœur. Il m'a promis d'amener sa femme tous les ans en Bourgogne, et je suis sûre que la M**, malgré la beauté de l'ingénieux jardin allégorique, ne fera jamais oublier Erneville à Léocadie. Ils partiront après-demain avec la comtesse, qu'ils laisseront à Dijon, où des affaires la forcent, dit-elle, de s'arrêter.

Le comte Jules n'a pas vu sa mère depuis la mort de son père (il reçut de sa part l'ordre positif de ne point retourner à Paris). Maintenant il ne peut plus différer son départ.

La comtesse de Rosmond m'a dit tout bas ce soir, qu'elle désiroit me parler en particulier demain matin. J'ignore absolument ce qu'elle veut me dire; mais ce tête à tête m'embarrasse d'avance.

Adieu, chère maman; mon Albert aura terminé toutes ses affaires dans quinze jours, et alors il vous menera votre heureuse Pauline. O avec quelle joie votre enfant justifiée vous reverra, avec quel délice elle recevra vos tendres embrassemens!

LETTRE LXVI.

De la même à la même.

Le 20 juin.

Que je suis profondément touchée, chère maman, de l'entretien que j'ai eu ce matin avec la comtesse de Rosmond! Ah! quelle belle âme que la sienne! que de grandeur

et de délicatesse !.... L'infortunée ! que je la plains, que je l'admire et que je l'aime !... oui, elle vient de m'attacher à elle pour la vie ! . . . .

J'étois ce matin chez elle à sept heures ; aussitôt que j'entrai, Agnès, son amie, se leva, sortit et nous laissa seules. Je remarquai que la comtesse étoit extrêmement émue ; ce trouble me toucha, et l'attendrissement m'ôta toute espèce d'embarras. Je pris sa main que je serrai dans la mienne ; elle me regardoit, et sans doute l'expression de mon visage lui peignit ce que j'éprouvois..... Elle jeta ses deux *bras* autour de mon cou, et fondit en larmes en m'embrassant. Plus touchée encore que surprise de ce mouvement, mes pleurs coulèrent aussitôt, et je la pressai fortement contre mon sein. Ah ! Madame, s'écria-t-elle, est-ce à vous de me plaindre !... et ses sanglots redoublèrent. J'étois pénétrée jusqu'au fond de l'âme..... Son beau visage semble fait surtout pour exprimer tout ce que la douleur a d'énergique, de pathétique et de sublime ; c'est surtout en pleurant, qu'elle est belle et qu'elle ressemble à Léocadie..... Que n'aurois-je pas fait pour la consoler !... O com-

me je l'aimois dans cet instant ! Enfin elle essuya ses larmes, et tenant toujours ma main dans les siennes : Avant de vous quitter, me dit-elle, je dois vous montrer mes regrets et mon repentir, et vous confier mes projets !... Je puis, aux yeux du monde, expier ma foiblesse ; mais comment réparer les peines affreuses que je vous ai causées ! Je vous ai justifiée, il est vrai, cependant un remords affreux me déchire encore ; en vous rendant la réputation, vous ai-je rendu le bonheur que je vous avois ravi ? l'avez-vous recouvré ?... A ces mots je l'embrassai encore avec l'affection la plus sincère, et je répondis avec tout le détail et toute la confiance qui pouvoient dissiper ses touchantes inquiétudes. A mesure que je parlois, je voyois sur son visage l'impression de la douleur s'affoiblir et s'effacer ; il n'y restoit plus que celle de la plus profonde sensibilité, ses larmes couloient toujours, mais doucement et sans amertume !... Grâce au ciel, me dit-elle, vous venez de me rendre et de m'assurer le repos et la tranquillité !... Maintenant je n'ai plus qu'à vous confier un secret que je ne déclarerai à ma fille et à mon neveu que dans quel-

ques mois.... Vous savez, poursuivit-elle, que je reste à Dijon, mais vous ignorez que c'est pour la vie!.... Je m'y enferme dans le couvent des Ursulines, et après-demain je prends le voile de religieuse!...

Jugez, ma mère, de ma surprise et de mon extrême attendrissement. Je voulus essayer de combattre une si cruelle résolution; mais la comtesse me répondit avec une telle fermeté, que je perdis aussitôt tout espoir de la faire changer de dessein... Quel sacrifice, grand Dieu! si belle, si jeune encore! quelle longue expiation pour l'erreur d'un moment!....

Elle m'assura que je l'approuverai quand j'aurai lu son histoire. Elle m'a donné cet intéressant manuscrit, copié par Agnès, et dont elle a gardé l'original écrit de sa main, et qu'elle enverra cet automne à Léocadie!... La comtesse pouvoit choisir un couvent dans les environs de la M**, à Dieppe, à St. Valeri ou à Rouen; mais elle a préféré Dijon uniquement à cause de moi, afin que Léocadie eût un intérêt de plus qui l'attirât en Bourgogne, et qu'elle ne pût chercher sa mère sans se rapprocher de moi!... J'ai tâché du moins de la décider à se fixer dans votre couvent,

mais une raison de délicatesse et de bienséance l'en empêche.

Albert va trop souvent dans ce monastère.... et quoique vous soyez logée dans l'extérieur, et qu'aucune religieuse ne puisse rencontrer ou même apercevoir les personnes qui vont chez vous, la comtesse pense qu'elle a dû choisir un autre couvent que celui dans lequel Albert passe sa vie lorsqu'il est à Dijon.... Elle sera donc aux Ursulines; la règle en est très-douce, les religieuses s'y consacrent à l'éducation de la jeunesse; les talens et l'instruction de Mme de Rosmond seront encore utiles dans ce cloître. Elle y jouera de l'orgue, sa voix touchante ne chantera plus que les louanges de l'Eternel; elle ne peindra plus que des tableaux de piété, tous ses talens, ainsi que sa personne, seront consacrés à la vertu. Tout autre usage les profane sans doute; les sanctifier, c'est les anoblir. Ses charmes seuls seront sacrifiés, un voile éternel va les cacher, mais quelques années de plus doivent les flétrir. Comme un astre éclatant, elle ne se sera montrée que pour briller, et elle s'éclipsera tout à coup sans avoir paru s'obscurcir.

Une chose bien touchante, c'est qu'A-

gnès, son amie, qui, pour ne la point quitter, a refusé le plus grand établissement, veut aujourd'hui partager son sort, elle se fait religieuse avec elle !...

En entrant au château je me suis renfermée pour lire le précieux manuscrit qu'elle m'a donné. O quelle impression m'a fait cette lecture !... combien de pleurs j'ai versés !... ô qu'elle méritoit d'être aimée !... Je dois être moins jalouse de *la passion* qu'elle inspira, que des sentimens qu'elle montre !... Cependant, Albert verra ce manuscrit, je veux ne lui rien cacher.... il y trouvera son excuse; qui pouvoit résister au charme d'être adoré d'une telle personne? Je conçois votre curiosité, et je vous envoie, ma chère maman, cette histoire singulière et touchante. Gardez-là; quand nous serons à Dijon, vous la relirez tête à tête avec Albert.

Que de larmes ce grand sacrifice fera répandre à Léocadie! je m'afflige d'avance de sa douleur....

Adieu, ma tendre mère; cette lecture me laisse autant de tristesse que d'attendrissement et d'admiration; quelle impression fera-t-elle donc sur Albert et sur Léocadie !...

HISTOIRE

De la comtesse de Rosmond, écrite par elle-même, et envoyée par la marquise d'Erneville à la comtesse sa mère.

Les meilleurs instituteurs ne peuvent donner que des talens et de l'érudition à ceux qui, par leur peu de sensibilité et par la légèreté de leur caractère, sont faits pour rester à jamais dans la classe nombreuse des personnes médiocres. La plus parfaite éducation ne sauroit donner aucune des qualités éminentes de l'âme, l'élévation, la force, la constance, la sensibilité; elle n'enrichit véritablement que ceux qui sont nés riches, parce que ne pouvant créer les vertus, elle peut néanmoins les affermir par les principes, les diriger par les lumières et les exalter par la culture. Elle peut encore corriger les défauts, et surtout préserver de ces grandes fautes qui ne sont communément que les suites inévitables de l'ignorance.

On peut orner, étendre, augmenter l'esprit, mais l'âme ne se perfectionne point; et si depuis la première jeunesse, on a montré, à diverses époques, une âme plus ou moins grande et sensible, ce n'est point qu'elle ait changé, c'est seulement que dans ces différens temps on a suivi ou négligé, ou même ignoré les principes qui doivent servir de base à toute notre conduite. La profonde sensibilité peut faire commettre un crime, comme elle peut inspirer une action héroïque. Les plus grandes qualités de l'âme peuvent, mal dirigées, conduire aux excès les plus déplorables. Ainsi donc, une bonne éducation est infiniment moins utile, moins nécessaire aux personnes communes qu'à celles qui ont reçu de la nature une âme supérieure, et par conséquent une grande énergie et une extrême sensibilité. Tous les hommes ont assurément besoin de principes, mais les êtres indolens et froids sont ceux qui peuvent en manquer avec le moins d'inconvénient. D'ailleurs, si les gens foibles les reçoivent avec facilité, ils les perdent de même. Il faut de la force pour les suivre, les gens d'un grand caractère les conservent toujours; enfin c'est

surtout le coursier le plus actif et le plus impétueux qu'il faut dresser, et auquel il faut donner un frein.

Avec une belle âme, on finit, sans doute, malgré le manque d'éducation, par se corriger, se purifier et s'éclairer soi-même; mais on n'acquiert les lumières et la sagesse que par la triste expérience de ses fautes, et l'on ne possède la vertu qu'après avoir perdu l'innocence. Eh! quel cœur, né pour elle, peut, en s'y rattachant, se consoler de l'avoir oubliée ou méconnue!... ne fût-ce, hélas! qu'un instant!...

J'eus le malheur de perdre mes parens presque au berceau, je fus confiée aux soins de la duchesse douairière de Rosmond, ma grand'mère. Née dans nos provinces méridionales, elle voulut finir sa vie dans un pays dont l'air et le doux climat convenoient à sa santé. Son grand âge ne lui permettant plus d'aller à la cour et dans le monde, elle se fixa dans une de ses terres en Languedoc, à quelques lieues de Toulouse. C'est là que fut élevée mon enfance.

La duchesse me donna, pour institutrice, une jeune personne excellente musicienne, qui jouoit fort bien de plusieurs instrumens et qui dessinoit très-agréablement,

mais qui n'avoit d'ailleurs aucune espèce d'instruction, et dont l'esprit étoit extrêmement borné. Elle ne lisoit que des romans, et dès l'âge de huit ou neuf ans je partageai ce goût, et cette dangereuse lecture devint mon occupation favorite. La duchesse avoit cette sorte d'esprit agréable et frivole qui ne mûrit jamais; incapable de réfléchir et d'aimer passionnément, n'ayant jamais éprouvé de grands malheurs, elle ne regardoit la vie que comme une longue partie de plaisir, dans laquelle il ne faut songer qu'à s'amuser, ou du moins à se distraire. A soixante et douze ans, elle n'étoit occupée que de *plaisirs* et de fêtes; elle s'avançoit ainsi *gaîment* vers la tombe, non qu'elle eût le courage de l'envisager sans terreur, mais au contraire parce qu'elle fermoit les yeux pour ne la point voir, et qu'elle s'étourdissoit, sans cesse, afin de n'y penser jamais; et telle est la prétendue fermeté des Epicuriens, elle ne consiste que dans l'oubli, l'insouciance et l'aveuglement volontaire.

La duchesse avoit rassemblé, dans le château de ***, une troupe de musiciens, de comédiens et de danseurs, nous jouions la comédie, nous donnions des concerts; le soin de varier et de multiplier les plaisirs

étoit notre seule affaire. La duchesse, qui joignoit une imagination brillante à beaucoup de goût, inventoit continuellement des amusemens nouveaux, elle me fit apprendre à tirer de l'arc; on m'exerça de très-bonne heure à la course, avec une troupe choisie de jeunes filles du village; la duchesse institua des prix que nous devions nous disputer, et durant toute la belle saison, si prolongée sous ce beau ciel, on nous faisoit imiter *les courses de Tempé*, celles *des jeux de Flore*, faites la nuit à la lueur des flambeaux, et les chasses de Diane et de ses nymphes. Ma grand'mère trouvant que le nom de *Rose*, mon nom de baptême, manquoit de noblesse et d'élégance, me donna celui d'*Uranie*, ce qui ne me parut qu'une idée bien simple; car depuis long-temps les flatteurs qui entouroient la duchesse, me comparoient aux Muses et à toutes les divinités brillantes de la fable. Au milieu de cette adulation je conservai un cœur sensible qui me préserva de la corruption qu'auroit pu produire, à mon âge, tant de flatterie; je dédaignai des hommages si prodigués; ils m'inspirèrent une confiance et une présomption dangereuses, mais ils ne m'enivrèrent jamais. Enfin, l'amitié vint m

donner de nouvelles lumières ; elle fut ma première institutrice, et si elle n'eut ni le temps, ni la possibilité de déraciner mes défauts et de former ma raison, du moins elle me fit connoître que le sentiment et la vertu peuvent seuls procurer le bonheur. Nous avions pour voisine une jeune personne nommée Elbanie ; mariée à seize ans et mère à dix-sept, elle vivoit avec sa mère et son mari dans une petite terre à deux lieues de notre château. J'avois dix ans quand je la vis pour la première fois ; sa jolie figure m'intéressa vivement ; elle répondit à mes caresses avec sensibilité, et j'engageai facilement ma grand'mère à la presser de revenir souvent nous voir. Sa visite fut courte, j'espérois la revoir bientôt, je fus trompée dans mon attente. Nous lui envoyâmes en vain des billets d'invitation pour nos spectacles et nos fêtes, elle se fit toujours excuser ; et au bout d'un mois, ne pouvant plus résister à mon impatience, j'obtins la permission de l'aller voir. J'arrivai dans une petite maison très-simple, mais d'une propreté recherchée. J'entrai dans un cabinet où je trouvai Elbanie assise entre sa mère et son mari, et tenant, sur ses genoux, son enfant qu'elle allaitoit encore. Elle me reçut à bras ou-

verts; je lui reprochai de n'être point venue à nos spectacles ; elle me repondit que nos fêtes étoient charmantes, mais qu'elle se trouvoit si heureuse dans son intérieur, qu'elle ne pouvoit se résoudre à s'en arracher; et c'est une grande folie, ajouta-t-elle, de quitter le bonheur pour le plaisir. Ce mot me frappa, et fut pour moi le sujet de quelques réflexions salutaires, les premières de ce genre qui se fussent jusqu'alors présentées à mon esprit. Comme on me laissoit une entière liberté, je promis à Elbanie de retourner aussi souvent chez elle que me le permettroient nos tumultueux amusemens et nos éternelles répétitions de fêtes, de ballets et de comédies. Je m'attachai passionnément à cette charmante personne, dont je conserverai toujours le plus tendre souvenir; car je dois à ses vertueux exemples et à ses entretiens, les premiers principes et les premières idées de religion et de morale que j'aie reçus. J'entrois dans ma quatorzième année lorsque ma grand'-mère mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. Je l'aimois extrêmement, et je m'affligeai d'autant plus de sa mort, que cet événement me faisoit quitter le Languedoc, et me séparoit pour toujours d'El-

mière fois, en Normandie, dans une terre nouvellement achetée et voisine de la nôtre. Ce fut un grand événement pour moi, de voir arriver une de mes parentes, jeune, aimable, remplie de grâces et de gaîté. Ma tante la reçut assez froidement; elle trouva trop d'élégance dans sa parure et trop de légèreté dans ses manières, et elle me défendit de me lier avec elle. Mme de S*** me témoigna la plus vive amitié; j'y répondis avec transport, je l'instruisis de la défense de ma tante, et nous convînmes de mettre le plus grand mystère dans notre liaison, ce qui nous la rendit plus piquante et plus chère. Nous prîmes pour confident le jardinier du château. Mme de S*** me prêtoit des romans dont il étoit dépositaire; il nous procura une infinité de rendez-vous secrets; tous les matins, en m'éveillant, je lançois par ma fenêtre, à un but désigné, une flèche à laquelle étoit attaché un billet que le jardinier prenoit et portoit à Mme de S***. Elle me répondoit exactement, elle m'envoyoit des fleurs, des oiseaux; nous étions sans cesse occupées l'une de l'autre. Nous étions convenues d'une singulière manière de nous souhaiter tous les soirs une bonne nuit : en

rentrant chez moi pour me coucher, j'ouvrois, à dix heures précises, la fenêtre d'un cabinet qui donnoit sur la campagne, et quelques minutes après, je voyois partir et s'élancer vers le ciel, du château de Mme de S***, une fusée volante; à ce signal, je m'écriois : *Bon soir !...* j'étendois les bras, et *j'embrassois* mon amie !.... et jamais nos embrassemens réels n'ont été aussi tendres que ce baiser donné par l'imagination. Je n'ai jamais aperçu cette fusée volante sans tressaillir et sans m'attendrir, impression que ne me faisoit pas la présence même de Mme de S***. Ceci dévoile toute la magie de l'amour, qui ne doit son dangereux pouvoir qu'à l'imagination exaltée et sans cesse exercée par le mystère et par l'intrigue.

Cette correspondance d'amitié si vive dura plus de six mois de suite sans se ralentir un moment; mais en présence de ma tante nous avions réciproquement l'air de la plus grande indifférence.

Mon frère vint à la M*** sur la fin de l'automne; nous le mîmes dans notre confidence, il nous garda fidèlement le secret. Mais se permettant avec Mme de S***, beaucoup de plaisanteries sur le genre de

vie et sur la société de ma tante, ces moqueries furent remarquées; ma tante voulut bien les excuser dans son neveu, mais elle fut implacable pour Mme de S***, et se brouilla sans retour avec elle.

Peu de temps après, Mme de S*** retourna à Paris. Elle me laissa une grande provision de romans, déposés chez le jardinier, et elle m'indiqua les moyens de lui écrire secrètement et souvent.

L'absence de Mme de S*** me causa plus de chagrin que d'ennui, car je lui écrivois des volumes, et cette occupation, ses lettres, et la lecture furtive des romans, ne laissoient aucun vide dans ma vie. D'ailleurs, mes entretiens avec Mme de S*** ne me fournissoient malheureusement que trop de sujets de rêveries.

Elle m'avoit exhortée souvent à ne me point laisser sacrifier à la cupidité et à l'ambition, me répétant qu'étant l'un des plus grands partis de la cour, je devois choisir un homme d'une naissance égale à la mienne, qui fût digne d'être aimé, et le préférer même quand il n'auroit aucune fortune. En me désignant plusieurs personnes, elle me parla de Henri d'Elvas, frère cadet du chevalier d'Olbreuse; elle

me dit qu'elle ne le connoissoit pas personnellement, mais qu'elle avoit entendu faire les plus grands éloges de sa figure, de son esprit et de son caractère; elle me conta de lui plusieurs traits qui me charmèrent. Ce nom de *Henri d'Elvas*, qui me parut ressembler à celui d'un héros de roman espagnol, me resta seul dans la tête. Mon amie ne l'avoit jamais vu; mais plus l'idée romanesque qu'on me donnoit de lui étoit vague, plus elle laissoit de champ à mon imagination; je pouvois me créer une chimère à mon gré, le portrait réel et détaillé le plus charmant eût été moins dangereux pour moi.

Je restai encore quinze mois à la M***. Au bout de ce temps, ma tante, âgée de soixante-treize ans, et attaquée depuis quelques mois d'une maladie de langueur qui affoiblissoit également son corps et son esprit, voulut s'éloigner de la mer et changer d'air. Nous partîmes pour Paris, nous y passâmes trois semaines, pendant lesquelles il me fut impossible de voir Mme de S***, mais nous nous écrivions tous les jours.

Ma tante apprit qu'une espèce d'empirique, très-célèbre alors, s'étoit retiré à

Senlis, après avoir fait une fortune assez considérable. Ma tante voulut s'aller mettre sous sa direction, et nous partîmes pour Senlis; j'avois alors seize ans.... Mme de S***, devenue veuve à cette époque, loua une jolie maison aux portes de la ville, et vint s'y établir, uniquement à cause de moi.

Comme ma tante avoit conservé pour elle la plus grande antipathie, nous ne pouvions nous voir que mystérieusement. Mme de S*** n'avoit aucun des domestiques qu'elle avoit en Normandie, parce qu'à l'exception d'une femme de *chambre* renvoyée, elle n'y avoit mené que *les* gens de son mari, les siens étoient à Paris, de sorte que personne, dans sa maison, ne me connoissoit; ce qui me donna l'idée d'y aller sous un autre nom. Dans la rue même où nous logions, demeuroit un vieux notaire, nommé Dercy. Cet homme, tuteur et amoureux d'une jeune personne âgée de dix-sept ans, et qu'on appeloit *Camille*, vivoit très-retiré, et tenoit sa pupille dans la captivité la plus étrange; elle ne voyoit personne, et ne sortoit jamais, pas même pour aller à l'église; son tuteur avoit une chapelle chez lui, il y faisoit dire

la messe tous les dimanches, et Camille y assistoit dans une espèce de tribune grillée; elle ne se promenoit que dans le jardin de la maison : enfin, elle étoit véritablement prisonnière. J'imaginai de prendre son nom pour aller chez Mme de S***, Ses domestiques crurent tous que j'étois Camille Dercy, s'échappant furtivement de chez son tuteur pour aller voir leur maîtresse; on leur recommanda de ne point parler de ces visites, mais je ne craignois même pas leur indiscrétion, puisque le nom de Camille me donnoit la certitude que ce mystère ne seroit jamais découvert par ma tante.

Comme ma tante ne pouvoit ni marcher ni sortir, et qu'ayant d'affreuses insomnies elle ne s'endormoit qu'au grand jour, et se levoit excessivement tard, je disposois à mon gré de toutes mes matinées. Ses gens la voyant mourante, n'attendoient leur sort que de moi, son unique héritière, et je trouvois en eux toute la complaisance et toute la discrétion que je pouvois désirer. Je sortois seule tous les matins, en disant que j'allois me promener dans un jardin voisin; on ne me suivoit point, et l'on se gardoit bien d'instruire ma tante

tous les avantages qui pouvoient éblouir et déterminer l'ambition. Je fis part de mon projet à mon amie; elle avoit naturellement aussi une tournure d'esprit romanesque, elle approuva mon idée qui lui parut charmante, et elle me fit les sermens les plus solennels de garder mon secret avec une si scrupuleuse discrétion, que le chevalier d'Olbreuse même ne pourroit avoir le moindre soupçon.

Ce jour même ma belle-sœur, la duchesse de Rosmond, étant établie dans une maison de campagne à quatre lieues de Senlis, vint voir ma tante; je lui parlai en particulier pour la conjurer de me rendre un service auquel j'attachois le plus grand prix; elle y consentit, et comme nous en étions convenues, elle demanda à ma tante de m'emmener avec elle pour cinq ou six jours, promettant de me ramener elle-même au jour indiqué. La permission fut accordée, il fut décidé que je n'emmenerois ni domestique, ni femme de chambre; la duchesse me prit dans sa voiture, et suivant sa promesse me conduisit chez Mme de S***, à laquelle elle ne fit qu'une petite visite d'un quart d'heure, et elle me laissa dans cette dangereuse maison....

Deux domestiques seulement mis dans une demi-confidence, surent que *Camille Dercy* passeroit six jours chez leur maîtresse, cachée dans une chambre au rez de chaussée qui donnoit sur le jardin. Le petit salon où l'on se tenoit, n'étoit séparé de ma chambre que par une porte vitrée couverte d'un rideau de taffetas mis de mon côté, de sorte que je pouvois voir, sans être aperçue, tout ce qui se passoit dans le salon, et même entendre tout ce qu'on disoit. J'étois chez Mme de S*** depuis une heure, il faisoit nuit, on venoit d'allumer les bougies du salon, lorsque nous entendîmes claquer des fouets de poste; ce bruit retentit jusqu'au fond de mon âme!... Mme de S*** sortit aussitôt du salon, je m'élançai dans ma chambre, j'en fermai la porte à double tour, et je restai sans lumière, appuyée sur cette porte vitrée, et les yeux fixés sur celle du salon qui se trouvoit vis-à-vis de moi... Au bout de quelques minutes je vis entrer le chevalier d'Olbreuse et son ami... Je ne connoissois ni l'un ni l'autre, mais je savois que le chevalier n'étoit ni grand, ni beau... Mme de S*** me l'avoit si parfaitement dépeint, que je ne pus le méconnoître. Il parut le premier... il

étoit suivi d'un jeune homme dont la taille avoit tant de noblesse et d'élégance, qu'il étoit impossible de n'en être pas frappée.

La parfaite régularité de ses traits, la douleur et l'expression de sa physionomie, les grâces répandues sur toute sa personne, rendoient sa beauté aussi intéressante que remarquable. Je reconnus facilement le prétendu frère du chevalier d'Olbreuse, que j'appellerai toujours *Henri !*... Le chevalier sortit, Henri resta seul. Alors j'ouvris la porte de ma chambre, et j'entrai dans le salon !.... Je m'avançai en silence auprès d'une table dans laquelle je pris un livre.... j'attirai toute l'attention de Henri, nous nous saluâmes, nos yeux se rencontrèrent !..... Jamais un tel regard ne s'étoit fixé sur moi; il me sembla que j'étois regardée pour la première fois de ma vie, et je trouvai que tout ce qu'on peut dire de plus flatteur et de plus doux, ne vaut pas un regard expressif !..... Je disparus sans avoir dit un mot... mais j'emportai une impression ineffaçable. Je retournai dans ma chambre, et toujours dans l'obscurité, je restai attachée derrière le rideau qui me cachoit... Mme de S*** et le chevalier survinrent. Après les premiers com-

plimens on s'assit autour de la cheminée, Henri se trouva placé en face de moi; avec quelle émotion j'entendis le son de sa voix! avec quelle attention j'écoutai ce qu'il disoit!.... Je remarquai qu'il étoit distrait, qu'il avoit sans cesse les yeux fixés sur la porte de ma chambre, et qu'au moindre bruit il retournoit la tête vers l'autre porte, comme s'il eût attendu quelqu'un... J'imaginai que j'étois l'objet de cette inquiétude, il n'en fallut pas davantage pour me persuader que son cœur déjà répondoit au mien!.... Je soupai seule dans ma chambre;.... et lorsqu'on rentra dans le salon, j'éteignis ma lumière...... Henri toujours distrait ne s'assit point, il se promenoit, et tout à coup s'arrêtant devant la portière vitrée, je ne me trouvai séparée de lui que par l'épaisseur d'une glace. S'adressant à Mme de S***, il lui demanda si cette porte donnoit dans *un appartement habité?* Non, répondit Mme de S***, ce n'est qu'un petit cabinet dans lequel on serre mes habits... Henri ne fit plus de questions, il cessa même de parler, et au bout d'une demi-heure il fut se coucher.

Mme de S*** vint causer avec moi avant de se mettre au lit. Elle augmenta mon

enthousiasme par le sien ; elle me répéta que depuis l'affoiblissement d'esprit de ma tante, mon frère s'étant fait nommer mon tuteur, je ne dépendois plus que de lui, et qu'ainsi je serois maîtresse absolue de mon sort, puisque mon frère étoit incapable de contraindre mon inclination. Ces réflexions achevèrent de me perdre ; nous regardâmes ce projet d'union comme une chose si certaine, que, de ce moment, Mme de S*** ne m'appela plus que sa sœur !.... Durant toute la nuit je ne fermai pas l'œil un instant. Je fis des vers, *j'arrangeai le plan d'un roman*, dont le seul but étoit d'étonner et de séduire *l'objet* qui venoit d'acquérir un si funeste ascendant sur mon imagination et sur mon cœur !... Je ne rendrai point compte des folies que m'inspira la passion la plus violente jointe à la certitude que rien au monde ne pouvoit la traverser !..... Je me livrai à mes sentimens avec autant d'impétuosité que de confiance !.... Aveuglée par la plus fatale prévention, je pris l'étonnement que j'inspirois pour un tendre retour.... Je remarquois bien que l'on s'étoit promis de ne m'en point faire l'aveu.... cette observation augmenta mon estime...

on croyoit n'être aimé que d'une fille sans fortune et sans naissance, on n'étoit point en âge de disposer de sa main sans le consentement de ses parens, et l'on ne vouloit point séduire une jeune personne que l'on ne pourroit épouser. Ainsi la réserve que l'on me montroit, ne servit qu'à fortifier mes sentimens!.... Je m'étois donné l'âge de Camille (dix-sept ans, et je n'en avois que seize); je croyois que le prétendu Henri d'Elvas n'avoit que vingt-deux ans, sa figure n'en annonçoit pas davantage!..... Enfin, séduite par les apparences, par les conseils que je recevois, et surtout par mon cœur, voulant absolument, sous le nom de Camille, triompher de la résistance vertueuse que l'on m'opposoit, j'osai déclarer sans détour un penchant que je croyois légitime!....Ce moment de foiblesse et d'erreur n'a laissé dans ma mémoire qu'un souvenir affreux!..... Le fatal objet de ma passion insensée fut entraîné par une impression passagère, je pris l'égarement de sa raison pour le délire de l'amour, et je cédai!..... Rappelée à moi-même par la honte et par les remords, j'appris au même instant l'horrible vérité!.... je me vis déshonorée sans

être aimée, et je perdis à la fois ma propre estime et toute espérance de bonheur et de tranquillité!.... Le plus violent désespoir me conduisit en peu de jours aux portes du tombeau. Mme de S*** vint me veiller deux nuits à l'insu de ma tante. J'étois toujours touchée de son amitié, mais je ne la voyois plus qu'avec une sorte de peine, je n'éprouvois pas la moindre tentation de lui confier mon malheur; mon cœur flétri étoit fermé à la confiance!..... Lorsque je fus en état de me lever et de sortir, je feignis d'être toujours malade, afin de me dispenser d'aller chez Mme de S***. Cependant il fallut me décider à y retourner!....... Elle me parla de Henri d'Elvas; je répondis de manière à lui persuader seulement que j'étois refroidie sur ce sujet..... et sous différens prétextes je cessai presque entièrement d'aller la voir.

Je tombai dans une mélancolie et dans un abattement qui me rendirent stupide; en perdant tout ce qui pouvoit occuper mon cœur et mon imagination, il me sembloit que j'avois perdu toutes les facultés de mon âme et de mon esprit. J'étois dans un état habituel de saisissement et de stu-

peur, mais je ne refléchissois point; je n'étois plus moi-même, je n'existois plus, je ne souffrois que machinalement.

J'eusse été beaucoup moins à plaindre, si mon malheur eût été produit par une séduction adroite et perfide, alors je me serois trouvée moins inexcusable, et j'aurois pu haïr!... mon âme auroit conservé de l'énergie, et le mépris eût guéri la plaie la plus douloureuse de mon cœur!... Mais je ne pouvois accuser que moi-même, je ne pouvois me plaindre sans renouveler toute l'horreur des regrets superflus les plus déchirans et du repentir le plus amer!.... Ainsi, n'osant envisager mon sort, ou jeter les yeux sur le passé souillé d'une faute irréparable, ne voyant plus d'avenir, ne pouvant ni conserver l'espérance, ni former des projets, ma vie n'étoit plus qu'une pénible végétation!....

Hélas! fermant les yeux au fond de l'abîme où j'étois descendue, affranchie du moins des tourmens causés par une triste prévoyance, devenue presque insensible par l'excès même de la douleur, une consternation affreuse me tenoit lieu de courage et de résignation!....

O par quelle horrible convulsion de

vois-je être tirée de cet accablement léthargique!....

Au bout de quelques jours je m'aperçus, à n'en pouvoir douter, que je portois, dans mon sein, le gage funeste de mon déshonneur!... Ce sentiment si doux, que, dans les nœuds légitimes, doit inspirer l'espoir délicieux de doubler son existence, ne fut pour moi qu'un sujet terrible de confusion et d'effroi! Cependant, au milieu des vains regrets et des terreurs du désespoir, la voix puissante de la nature se fit entendre à mon cœur éperdu; elle m'ordonna de supporter la honte, et de vivre!....

Ne pouvant me résoudre à confier un tel secret, et sentant qu'il m'étoit impossible de me passer de conseils, de secours et de guide dans une semblable situation, un intérêt plus cher, mille fois, que celui de ma vie et de ma réputation, me fit prendre la résolution d'écrire à l'auteur de mes peines!... Je l'avouerai, je l'aimois encore, et l'état où j'étois, en me désespérant, avoit ranimé toute la violence de ce funeste penchant. Malgré l'honneur et les lois qui nous séparoient à jamais, un lien cher et sacré nous unissoit encore, et

les sentimens de la nature renouveloient, dans mon cœur déchiré, tous les tourmens d'une passion malheureuse!... Un valet de chambre, nommé Le Maire, me fut envoyé plusieurs fois. Il ne me connoissoit pas. Je le reçus dans la maison d'une femme dont j'étois sûre, mais à laquelle, cependant, j'avois caché mon véritable nom. Je trouvai que Le Maire avoit de l'intelligence et de l'esprit; une excessive curiosité, inspirée par l'amour et par la jalousie, me faisoit passionnément désirer d'être instruite de tout ce qui avoit rapport à Mme d'Erneville!...Je questionnai Le Maire, il me répondit avec le plus grand détail, et me fit l'éloge le plus mérité de sa vertueuse maîtresse; en me vantant ses talens charmans, sa sensibilité, il me dit qu'elle aimoit passionnément les enfans, qu'elle désiroit ardemment avoir une fille, et qu'elle répétoit souvent que si le ciel ne lui en donnoit pas, elle en adopteroit une. Il ajouta qu'elle étoit la mère de tous les orphelins de sa terre, et que son plus grand plaisir étoit de recueillir et de soigner ceux que l'on exposoit fréquemment aux portes de son château. Ces récits me firent naître l'idée du monde la plus bizarre. Ne pou-

vant me charger moi-même de mon malheureux enfant, il m'eût été bien doux de le savoir en de telles mains, et élevé sous les yeux de son père!...... mais je sentis que le mari d'une femme si digne d'être aimée ne pouvoit lui proposer de se charger du fruit infortuné d'un adultère!... et que, même en ne lui disant pas que cet enfant étoit le sien, on le devineroit facilement, et que ce soupçon pourroit causer une désunion funeste. J'imaginai donc, dès lors, de confier mon enfant à la seule *Pauline*, sans mettre son mari dans cette confidence. D'ailleurs, je *ne* pouvois donner mon enfant à son *père* sans prendre l'engagement de conserver à jamais la plus étroite liaison et les rapports les plus intimes avec celui que je devois oublier!... Cette réflexion acheva de me déterminer. Je ne formai d'abord qu'un plan très-vague sans trouver des moyens positifs; je pensai seulement, d'après tout ce qu'on me disoit de Pauline, qu'en lui offrant mon enfant d'une manière intéressante et romanesque, elle s'en chargeroit sûrement, et je m'arrêtai irrévocablement à cette idée.

Cependant, j'avois promis à M. d'Erne-

ville, dans les premiers momens d'embarras et d'effroi, de lui remettre l'enfant; décidée ensuite à n'en rien faire, il falloit le tromper à cet égard; je fus obligée d'avoir recours à Mme de S***, je lui révélai tout. Sa douleur fut inexprimable. Elle n'avoit, sans doute, que trop contribué à m'égarer par ses conseils, son étourderie et sa légèreté; mais après avoir été, pour moi, la confidente la plus dangereuse, elle devint l'amie la plus fidèle et la plus utile. Elle vouloit se charger de mon enfant : je lui fis observer que ce seroit risquer mon secret; d'ailleurs, je ne me souciois pas qu'il fût élevé par elle.... enfin, je persistai dans mon projet. Je la consultai encore sur une chose qui me causoit un pressant remords; j'aurois mieux aimé mourir que de déclarer mon véritable nom à monsieur d'Erneville, mais j'éprouvois un scrupule trop fondé de lui laisser croire à jamais que j'étois Camille Dercy. Après mon égarement, c'étoit calomnier cette jeune personne. Je voulois donc dissuader, à cet égard, M. d'Erneville sans lui découvrir qui j'etois. Mme de S*** s'opposa, avec la plus grande force, à cet aveu, et elle me détermina, en m'apprenant que Camille,

loin d'être une personne honnête, avoit eu déjà plusieurs intrigues qui annonçoient les mœurs les plus corrompues. Le chevalier d'Olbreuse, que je fus obligée de mettre aussi dans ma confidence, fut de l'avis de Mme de S***; et je cédai à l'opinion de deux personnes qui avoient sur moi tout l'ascendant que peuvent donner l'amitié et les services les plus importans.

Vers la fin de septembre, ma tante, toujours plus malade, tomba dans un véritable état de démence. A cette époque je revis Le Maire, qui, toujours questionné par moi, dit qu'une femme de chambre de Mme d'Erneville lui écrivoit souvent, et lui mandoit que sa maîtresse étoit bien tentée de faire un petit voyage à Paris. Je formai, là-dessus, un plan très-singulier, que je ne communiquai à mes amis qu'après les plus mûres réflexions, et après m'être parfaitement assurée de Le Maire, que je gagnai en lui faisant les promesses que je détaillerai par la suite. Il m'a servie avec autant d'intelligence que de discrétion; mais il n'a su qui j'étois que lorsque j'ai quitté Senlis.

Cependant, l'état de ma tante détermina ma famille à me remettre en d'autres mains.

Mon frère, déclaré mon tuteur, devint mon seul maître. J'en obtins facilement la permission d'aller passer quelques mois chez Mme de S***, qui acheta une maison à Fontenay-aux-Roses, où je fus m'établir avec elle. Mon frère, toujours à Paris ou à Versailles, n'y vint que deux fois. Sa femme n'y vint point du tout; je me plaignois d'un grand dérangement de santé qui autorisoit la négligence de mon habillement, mon frère n'eut pas le plus léger soupçon de la vérité..... Mme de S*** ne recevoit, d'ailleurs, que très-peu de monde, et je ne paroissois jamais lorsqu'il lui survenoit des visites. Elle avoit envoyé en province, dans une de ses terres, les domestiques qui m'avoient vue à Senlis, sous le nom de *Camille*, car je portois, à Fontenay, mon véritable nom.

Cependant l'époque fatale approchoit. Le Maire exécuta tout ce que je lui avois prescrit; il écrivit à Jacinthe que son maître resteroit encore long-temps à Paris; qu'il n'osoit faire venir sa femme, parce que la comtesse douairière d'Erneville ne le vouloit pas, enfin qu'il étoit malade et qu'il désiroit *Pauline*. Le Maire, après avoir, par mon ordre, cherché un appar-

tement convenable à mon dessein, loua celui de l'hôtel des Prouvaires, parce qu'il s'y trouvoit une armoire singulière, dont le fond s'ouvroit et donnoit sur un escalier dérobé, chose qu'avoit effectivement fait faire une dame suédoise qui a passé cinq mois dans cette auberge. Tout étant ainsi disposé, le chevalier d'Olbreuse fut chercher M. d'Erneville, auquel il dit que *Camille*, après avoir passé publiquement quelque temps chez Mme de S***, avoit eu l'air d'en partir et qu'elle y étoit restée cachée.... Le chevalier ajouta que Mme de S*** avoit plusieurs personnes de sa famille chez elle, mais que Camille, logée dans un pavillon séparé, ne pouvoit être ni aperçue, ni soupçonnée de qui que ce fût.

D'après ces précautions je n'avois rien à craindre, même quand M. d'Erneville auroit découvert que *Mlle de Rosmond* étoit chez Mme de S***; mais c'est, je crois, ce qu'il ne sut pas, car il n'avoit aucune communication avec les gens de Mme de S***, et dès qu'il fut à Fontenay, je cessai entièrement de sortir de ma chambre.

Voulant confier mon enfant à Pauline, il falloit en donner un autre à M. d'Erne-

ville. Lorsque des avant-coureurs certains m'annoncèrent que, sous peu de jours, je serois mère, le chevalier d'Olbreuse fut chercher à l'hôpital des Enfans-trouvés, à Paris, un enfant nouveau-né,... et quarante-huit heures après son arrivée à Fontenay, Léocadie vit le jour!... En la recevant dans mes bras, j'éprouvai un sentiment inexprimable de tendresse, de joie et de douleur. Il se fit dans mon cœur une inconcevable révolution, la honte y fut étouffée, l'amour en fut banni, la nature y remplaça tout et le remplit tout entier! O Dieu! m'écriai-je en versant un torrent de larmes, pourrai-je consentir à me séparer d'un objet si cher! pourrai-je exister sans mon enfant!...

Dès ce moment l'idée de la remettre en des mains étrangères me déchira l'âme, et toutes mes résolutions à cet égard furent ébranlées...

Je voulois que mon enfant reçût la bénédiction paternelle, et je pensois devoir à son père de lui procurer le bonheur de l'embrasser au moment de sa naissance. Il croyoit être père d'un garçon, mais on lui dicta une formule de bénédiction qui convenoit également à une fille..... Il étoit

dans un cabinet très-obscur ; je lui envoyai véritablement son enfant, Léocadie fut dans ses bras, on me la rapporta baignée de ses larmes!...

Cependant tout avoit réussi au gré de mes désirs ; rien ne manquoit à mes préparatifs, et la marquise d'Erneville étoit à Paris depuis plusieurs jours, et dans le logement que j'avois fait arrêter. Mme d'Olbreuse me pressa d'envoyer mon enfant, qu'elle devoit elle-même porter à Paris ; quel fut son étonnement, quand je lui déclarai que j'avois changé de dessein, et que je voulois garder mon enfant! elle me répéta vainement que je me perdrois; *je lui* répondis que j'étois décidée à ne me jamais marier, et qu'après la faute dont j'étois coupable, je n'hésiterois point à sacrifier ma réputation au bonheur d'élever mon enfant. Alors le chevalier et Mme de S*** me représentèrent que ma famille ne souffriroit jamais que je me déshonorasse ainsi ; que si je faisois un tel éclat, ou seulement si, sans déclarer mon malheur, je m'obstinois à vouloir garder mon enfant, on me l'ôteroit de force pour le mettre dans un hôpital, où, confondu pour toujours parmi tant d'autres infortunés, je ne pour-

rois jamais ni le réclamer, ni le reconnoître. Cette idée me fit frémir. Mme de S***, quelques mois auparavant, m'avoit proposé, de premier mouvement, de se charger de mon enfant, mais enthousiasmée alors du plan romanesque que j'avois formé, je refusai cette offre. Je la lui rappelai, car l'espérance de voir souvent mon enfant me fit enfin préférer ce dernier parti. Il n'étoit plus temps; le chevalier d'Olbreuse n'y voulut absolument point consentir, et Mme de S*** se conformoit en tout à ses volontés!...

Il fallut donc revenir à mon premier plan. On eut beau me vanter le caractère, les talens, la sensibilité de Pauline, on eut beau m'assurer que l'on trouveroit les moyens de me donner souvent des nouvelles de mon enfant, je ne me déterminai à cet affreux sacrifice qu'avec désespoir!... Ce fut par le conseil du chevalier, que, dans le billet placé dans le berceau, je ne mis pas la véritable date de la naissance de Léocadie qui naquit le 18 février; la date du billet lui donnoit quelques jours de moins.

J'avois pris sans peine la résolution de faire élever mon enfant, sans lui donner

de nourrice. J'étois très-familiarisée avec cette idée, car j'avois été nourrie de cette manière, ainsi que mon frère, et nous jouissions tous deux d'une excellente santé. Mais je ne puis dépeindre l'état où me laissa Mme de S***, lorsque après avoir arraché ma fille de mes bras, elle s'enfuit avec ce cher dépôt pour se rendre à Paris. C'étoit le soir après souper!..... J'étois dans mon lit, on ne m'avoit point encore permis de me lever. Je n'avois dans ma chambre que la garde..... Je fis fermer mes rideaux, afin de pleurer sans contrainte. Au bout de deux ou trois heures, il me prit un désir irrésistible d'aller visiter la petite chambre dans laquelle Léocadie avoit passé quelques nuits, et d'y pleurer sur son berceau que j'avois voulu conserver; j'en avois fait acheter un autre pour le transporter à Paris!... J'entr'ouvris mon rideau, je vis que ma garde dormoit profondément, je me levai tout doucement, je pris ma lampe de nuit, je sortis de ma chambre, je traversai un corridor, et j'entrai dans le petit cabinet qu'avoit habité ma fille! La sage-femme qui m'avoit soignée y couchoit; elle étoit endormie,... j'avance sans faire de bruit, j'aperçois le

berceau, mon cœur s'émeut et se déchire! Je m'en approche, je me mets à genoux, je lève le rideau, et je tressaille en voyant un enfant charmant qui dormoit du plus doux sommeil!... C'étoit Stéphen qu'on avoit placé dans ce berceau!... O quelle impression me fit la vue d'un enfant de l'âge de Léocadie!... Enfant malheureux! m'écriai-je, ta mère, coupable comme moi, fut contrainte aussi de t'abandonner! elle te pleure, sans doute, ou, plus heureuse que moi, peut-être a-t-elle perdu la vie en te la donnant!.... et moi j'existe pour souffrir sans espérance et sans consolation!... Toutes les affections qui font le bonheur de la vie n'ont été pour moi que des piéges affreux, des illusions dangereuses, et des sujets éternels de honte et de douleur; les conseils de l'amitié m'égarèrent, l'amour fait mon opprobre... et la tendresse maternelle n'est pour moi qu'un tourment!.... Ma fille me consoleroit de tout! Sa présence pourroit seule calmer ce cœur agité, et sécher les pleurs amers que le repentir me fait répandre!... et je l'ai perdue!..... On a la barbarie de me l'enlever! je ne la reverrai peut-être jamais!... Mes sanglots me coupèrent la

parole... La femme qui couchoit dans le cabinet s'éveilla; je lui ordonnai de prendre Stéphen dans son lit, il me sembloit qu'un enfant étranger profanoit ce berceau devenu sacré pour moi!... Je le fis porter dans ma chambre et poser sous les rideaux de mon lit; je le gardai ainsi tout le temps que je passai à Fontenay, et par la suite je le fis transporter à la M***, où il est encore.

Mme de S*** revint de Paris à cinq heures du matin. Elle me conta que, par le moyen de Le Maire et guidée par lui, *elle* avoit fait elle-même l'exposition, et *que* cachée derrière l'armoire pendant *plus de* deux heures, elle avoit entendu tout ce qui s'étoit passé dans la chambre de la marquise d'Erneville. Enfin elle me dit que ma Léocadie étoit acceptée avec transport et ravissement!... Pendant ce récit, je fondois en larmes; le chevalier d'Olbreuse me calma un peu en me conseillant d'envoyer Raimond en Bourgogne, afin d'avoir des nouvelles de mon enfant. Raimond étoit un jeune homme qu'une action bienfaisante de M. d'Erneville nous avoit fait connoître. Raimond, par ses vertus et la plus rare honnêteté, avoit gagné toute ma

confiance; je l'avois marié à une jeune fille qu'il aimoit; je pris cette dernière à mon service, ainsi que son mari, et je les mis tous deux dans ma confidence. Mais, comme Raimond étoit connu de M. d'Erneville, je l'avois envoyé dans une terre de Mme de S***, ne voulant pas le garder près de moi tant que M. d'Erneville habiteroit Fontenay. Le chevalier d'Olbreuse se chargea de lui faire dire d'aller en Bourgogne afin d'y prendre les informations les plus détaillées sur tout ce qui m'intéressoit si vivement. Il se déguisa, fit ce voyage, et revint m'apporter des nouvelles aussi heureuses que je pouvois le désirer. Léocadie, arrivée en parfaite santé dans le château d'Erneville, étoit adorée de sa mère adoptive!... Je restai encore six semaines à Fontenay après le départ de M. d'Erneville. Le Maire caché à Paris dans la maison de Mme de S***, fut alors placé par le chevalier d'Olbreuse chez le marquis de *** qui partoit pour l'ambassade de Naples. Comme mes amis me prêtoient tout l'argent dont j'avois besoin, j'achetai la discrétion et le silence de Le Maire par une pension viagère de

cinquante louis, et il partit pour l'Italie, où il s'est établi et fixé.

Je quittai Mme de S*** au mois d'avril; ma belle-sœur vint me chercher et m'emmena chez elle. On avoit ramené ma tante à Paris. Je fus la voir; elle n'avoit plus sa tête, cependant elle me reconnut; je vis qu'elle étoit absolument livrée aux personnes mercenaires qui l'entouroient; je pris la résolution de rester avec elle, et de me consacrer à la soigner et à la servir. Mon frère et sa femme combattirent vainement ce dessein. Je m'établis chez ma tante, je couchai dans sa chambre et je ne la quittai plus. Je vécus là dans une solitude absolue; ce genre de vie convenoit parfaitement à ma situation, je remplissois un devoir; j'avois besoin de me raccommoder avec moi-même!..... Je renonçai aux lectures frivoles, j'occupai mon esprit, je cultivai mes talens, le temps s'écouloit pour moi sans ennui, mais non sans inquiétude et sans chagrin!.... Ma fille, toujours présente à ma pensée, étoit pour moi un sujet inépuisable d'agitation, de crainte et de douleur. Je renvoyai Raimond en Bourgo-

gne sur la fin de l'été, et je le chargeai de gagner Jacinthe, femme de chambre de Mme d'Erneville. Raimond s'acquitta de cette commission avec son zèle et son intelligence ordinaires. Jacinthe n'a jamais su qui j'étois, mais elle accepta la pension qu'on lui offroit, et promit de donner exactement toutes les semaines des nouvelles détaillées de Léocadie. Raimond lui laissa une adresse ; il recevoit ses lettres et me les apportoit. Cette correspondance bien établie et parfaitement régulière, me procura la seule consolation véritable que j'eusse encore reçue.

Je m'occupai quatre ou cinq mois d'avance des étrennes que je voulois envoyer à Léocadie. Le mois d'ensuite m'offrit encore une époque bien touchante !... Le 18 février, le jour de la naissance de Léocadie, je me prosternai en me réveillant... Inondée de pleurs, j'invoquai Dieu pour ma fille, avec la ferveur la plus vive... Ah ! sans doute, il n'en est point que l'on puisse comparer à celle d'une mère qui prie pour son enfant !... Je promis de célébrer à jamais ce jour par une bonne action, et je fus délivrer six pauvres ouvriers retenus en prison, pour n'avoir pu

payer les mois de nourrice de leurs enfans.

Ce fut à peu près dans ce temps que je fis connoissance avec le vertueux évêque d'Autun; il étoit parent de ma tante, et venoit la voir quelquefois; il m'inspira la vénération la mieux fondée et le plus tendre attachement. J'avois toujours eu des sentimens de piété, mais c'est lui qui m'a fait connoître toute la sublimité de la religion, qui seule peut donner une telle perfection de principes, de caractère et de conduite.

J'étois depuis dix-huit mois chez ma tante lorsque je la perdis; elle rendit le dernier soupir dans mes bras... Par un testament, fait quatre ans avant sa mort, je me trouvai héritière universelle de tous ses biens. J'allai demeurer chez mon frère, et l'évêque d'Autun, alors l'abbé de***, voulut bien céder à nos instances et se charger de l'éducation de Jules, mon neveu. Peu de temps après j'appris que Camille Dercy étoit entrée à l'opéra, ce qui, de plus d'une manière, me causa un sensible chagrin. Elle faisoit tant de bruit par les agrémens de sa figure, que j'imaginois bien que cet événement pourroit tôt ou tard être su de M. d'Erneville. Il

m'étoit affreux de penser qu'il pût croire que la malheureuse *Camille* fût devenue une courtisane ; rester avilié à ce point dans son opinion, étoit un douloureux opprobre !... D'ailleurs, quoique M. d'Olbreuse m'eût assurée que son intention étoit de ne plus faire de voyages à Paris, des affaires pouvoient le forcer d'y revenir, et alors en allant aux spectacles et en voyant la véritable Camille, il auroit découvert la plus grande partie du mystère qu'on vouloit lui cacher. Le temps, sans dissiper ma mélancolie, avoit calmé ma douleur ; tranquille sur le sort de mon enfant, recevant régulièrement de ses nouvelles, je me rattachois à la vie, et par conséquent à ma réputation ; je mettois la plus grande importance à un secret d'où dépendoit mon honneur et ma tranquillité, et qui m'avoit coûté tant de soins et fait imaginer des intrigues si compliquées. Enfin, j'avois solennellement donné ma parole à mes amis, non-seulement de ne le confier à personne sans leur consentement, mais d'employer constamment toutes les ressources de mon imagination à le cacher, et à prévenir tout ce qui pourroit le trahir ou le faire soupçonner, et

surtout à M. d'Erneville. Mme d'Olbreuse qui se reprochoit vivement la légèreté de conduite et les conseils qui avoient contribué à me perdre, étoit bien intéressée personnellement à s'assurer de ma parfaite discrétion à cet égard. Elle et son mari ne virent Camille au théâtre qu'avec un véritable effroi, mais le hasard m'offrit bientôt un moyen de nous affranchir de cette inquiétude.

Je ne voyois chez ma belle-sœur que nos parens et quelques amis d'un âge mur; quand il survenoit d'autres visites, je me retirois, et lorsque la duchesse donnoit de grands soupers, je restois dans ma chambre. D'ailleurs, je n'allois ni aux spectacles, ni au bal, ni dans le grand monde. Tout ce qu'on me disoit pour me dégoûter de ce genre de vie, produisoit un effet absolument contraire; on me répétoit que personne à mon âge n'avoit cette passion pour la retraite et pour des études sérieuses, que j'étois l'objet de l'étonnement universel, qu'enfin mon caractère paroissoit inexplicable. Ces discours, je l'avoue, me flattoient en secret; j'avois assez entrevu le monde pour connoître qu'il ne faut, ni mérite réel, ni talens distingués

pour obtenir ses suffrages, et qu'il est beaucoup plus flatteur de l'étonner que de lui plaire.

Mon frère un jour me demanda, avec instance, de ne point sortir du salon, quand le comte de Poligni, que je croyois son ami intime, viendroit voir la duchesse. Comme je me refusois à cette prière, mon frère m'interrompant : N'imaginez pas, me dit-il, que j'aie quelque envie de vous proposer d'épouser Poligni. Si vous en étiez tentée, je mettrois tout en usage pour vous détourner d'un tel dessein! Alors mon frère, à ma grande surprise, me fit un portrait affreux du caractère de l'homme du monde avec lequel il étoit le plus lié; mais il finit par me renouveler la prière de ne le point éviter, et même d'être obligeante avec lui. J'imaginai que quelque motif d'ambition décidoit mon frère à montrer au comte des égards particuliers, et certaine qu'on ne me parleroit point de mariage, je consentis à ce qu'on désiroit. De cette manière, je vis plusieurs fois le comte, et peu de temps après j'appris que mon frère étoit brouillé avec lui. Je questionnai mon frère, qui me conta en secret, mais sans entrer dar

aucun détail, que Poligni, confident de son amour pour Camille, l'avoit trahi et supplanté; qu'après avoir séduit et enlevé cette jeune personne, il l'avoit fait entrer à l'opéra. Mais je suis vengé, continua mon frère, je supplante à mon tour Poligni, et Camille est à jamais perdue pour lui. Voulant tirer parti de cette confidence, je conjurai mon frère d'exiger de sa nouvelle maîtresse qu'elle quittât le théâtre; j'ajoutai que si elle restoit à l'opéra, la duchesse apprendroit bientôt cette criminelle intrigue. Mon frère, décidé à ne point abjurer ses égaremens, respectoit cependant le repos de sa vertueuse femme, il céda à mes vives instances; et huit jours après Camille quitta le théâtre.

J'avois une cousine pensionnaire à l'abbaye de Royaumont, à quelques lieues de Paris; je voulois aller passer quelques jours avec elle, et j'y fus sur la fin du mois d'août. Je ne connoissois point ce couvent, il est très-antique et d'une belle architecture; je fus, surtout, extrêmement frappée du cloître qui, comme tous ceux des monastères, forme une vaste galerie couverte et tournante, et en arcades, au milieu de laquelle se trouve un grand par-

terre rempli de fleurs. Celui-ci avoit de plus l'ornement d'une superbe fontaine de marbre blanc placée sur le gazon du parterre. L'eau pure et limpide de la fontaine se précipitoit avec bruit dans un large bassin de marbre, et de là retomboit sur le gazon, où, se divisant dans de petits canaux creusés pour cet effet, elle produisoit plusieurs ruisseaux qui, après avoir traversé le parterre, entroient dans le cloître, et serpentoient autour des pierres sépulcrales dont ce lieu est rempli.

Je soupai chez l'abbesse; je me retirai dans ma chambre à l'heure où tout le monde se couche dans les couvens, et je me mis à écrire. A minuit j'ouvris ma fenêtre, et je trouvai le temps si doux et si calme, que j'eus envie d'aller me promener. Le plus profond silence régnoit dans toute la maison, toutes les lampes étoient éteintes; je traversai un long corridor très-obscur, au bout duquel je m'arrêtai, ne sachant plus où j'étois, et là j'entendis le murmure de la fontaine; je connus que j'étois près du cloître, c'étoit où je voulois aller, et guidée par ce bruit j'y arrivai en effet. Il faisoit très-chaud; mais le ciel, couvert de nuages, étoit excessive-

ment sombre, le parterre ne répandoit pas la moindre clarté dans le cloître; l'obscurité, le silence, le murmure de l'eau, et l'idée que je marchois sur des tombes, me causèrent quelque émotion. J'allois entrer dans le parterre, lorsque j'entendis distinctement des gémissemens qui sembloient venir du côté de la fontaine; je frissonnai, et m'appuyant contre un des pilastres des arcades, je restai immobile... Les gémissemens continuèrent.... dans ce moment le ciel s'éclaircit un peu, et j'aperçus une figure à genoux auprès de la fontaine, et appuyée sur un banc de gazon.... une voix entrecoupée, aussi douce que jeune, se fit entendre. O mon Dieu! s'écria-t-elle, dois-je me plaindre d'être ainsi rejetée!... ce voile sacré qu'on me refuse, je suis indigne de le porter!... Mais quel sera mon asile! abandonnée de la nature entière, seule dans l'Univers, que deviendrai-je, hélas!... Je n'en écoutai pas davantage: pénétrée jusqu'au fond de l'âme, je m'élance dans le parterre, la jeune inconnue se lève avec effroi: Rassurez-vous, lui dis-je, c'est une amie qui vient à votre secours.... A ces mots l'inconnue se jeta dans mes bras en san-

glotant. Je la pressai contre mon sein, et nous nous assîmes sur le banc de gazon. L'obscurité ne me permettoit pas de distinguer ses traits, mais son malheur, sa sensibilité et la douceur touchante de sa voix avoient fait sur mon cœur la plus profonde impression. Qui êtes-vous? lui demandai-je. Une malheureuse orpheline, répondit-elle, sans fortune, sans protecteurs, et je n'ai que seize ans! Je vins ici avec le projet de me faire religieuse, mais ne pouvant donner de dot, on me refuse, et l'on ne veut pas même me garder. Eh bien, je vous emmenerai, je me charge de vous, vous serez ma compagne.... Pour toute réponse, l'infortunée se jeta à mes genoux, et serrant mes mains dans les siennes, en les arrosant de larmes : Non, dit-elle, non, je ne veux point abuser d'une pitié si généreuse!... je dois vous avouer que je suis indigne de vos bontés.... ce malheur affreux qui vous touche, il est mon ouvrage!... c'est une foiblesse coupable qui le causa!... — Vous avez aimé?... — Et je fus trompée, je suis abandonnée; il ne me reste qu'un amour sans espoir, la honte et le repen-tir.... On peut juger de l'effe[illegible]

duisirent, sur moi, ces dernières paroles, qui me retraçoient mon malheur et ma faute d'une manière si frappante!.... O jeune et chère infortunée! m'écriai-je en la pressant dans mes bras, je deviens votre sœur, nous ne nous quitterons plus: venez!.... Mes pleurs me coupèrent la parole.... je me levai et j'entraînai l'inconnue, qui ne pouvoit exprimer son étonnement et sa reconnoissance que par ses sanglots et les plus tendres caresses.... Je retournai dans ma chambre, où j'avois laissé de la lumière. Combien s'accrut l'intérêt si vif que m'inspiroit l'*inconnue*, lorsque je vis sa charmante figure!... sa physionomie pleine de candeur et de sensibilité, son extrême jeunesse, la grâce de ses manières, la délicatesse de ses traits et de sa taille, tout en elle étoit fait pour intéresser et pour toucher les cœurs les moins sensibles! En la regardant il m'étoit impossible de concevoir la barbarie de celui qui avoit pu l'abandonner et l'oublier!... L'inconnue me conta son histoire avec l'ingénuité qui la caractérise. Quelle fut mon indignation en apprenant que son séducteur étoit le comte de Poligni!... Enfin cette malheureuse jeune

personne étoit cette même Agnès, qui depuis a refusé d'épouser Poligni, afin de ne me point quitter, et qui, aujourd'hui, voulant partager ma destinée, sacrifie sa liberté, et renonce sans retour au monde pour ne se séparer jamais de son amie !...

Deux jours après je retournai à Paris, j'emmenai ma chère Agnès, en remerciant le ciel qui daignoit m'accorder le plus précieux de ses bienfaits, et sans doute le plus rare, une amie véritable. J'aurois bien désiré lui confier mon secret, mais fidèle à ma parole, je ne le voulois pas sans l'aveu de Mme d'Olbreuse, qui refusa positivement le consentement que je sollicitois, disant que je ne devois faire une telle confidence qu'après avoir éprouvé, pendant plusieurs années, l'attachement d'Agnès. En amitié, les cœurs qui s'entendent promptement, ne peuvent se tromper. La plus sûre épreuve, c'est de se répondre parfaitement avant de se bien connoître : on n'aimera jamais vivement et constamment l'objet qu'on a besoin d'étudier.

Sur la fin de l'hiver de cette année, je reçus une nouvelle qui m'affligea vivement, j'appris que Jacinthe étoit renvoyée

du château d'Erneville. J'ignorai pour quel sujet; j'ai su, long-temps après, que ce fut à la suite d'une scène de jalousie causée par un cachet que j'avois envoyé à Léocadie. Ce cachet me fut donné par mon frère, qui le tenoit de Mme du Resnel. Les deux *R*, gravés sur la pierre, formoient aussi, par hasard, mon chiffre. Mon frère me fit promettre de garder toujours ce cachet, ou de ne le donner qu'à l'objet que j'aimerois *passionnément*. Il supposoit qu'on ne pouvoit aimer ainsi qu'un amant. Je fis faire en secret un cachet absolument semblable, que je *mis à* ma montre, et j'envoyai l'autre à *Léocadie*; par cet artifice j'abusai mon frère sans manquer à ma parole.

Mes amis craignant, avec raison, la vivacité de mon imagination et l'impétuosité naturelle de mon caractère, me cachoient avec soin tout ce qui pouvoit m'inquiéter ou m'agiter. Ils avoient eu la précaution de faire prévenir Jacinthe à cet égard par Raimond, auquel on avoit fait sentir combien ce mystère importoit à ma tranquillité, de sorte que je n'ai appris que très-tard, et au bout de plusieurs années, toutes les peines que l'adoption de Léoca-

die causoit à sa généreuse bienfaitrice, mais je n'en avois pas alors le moindre soupçon. Je ne m'affligeai de la disgrâce de Jacinthe que parce qu'elle n'étoit plus auprès de ma fille. Elle s'établit auprès d'Erneville, et continua régulièrement à me donner des nouvelles de Léocadie, qui, quoique beaucoup plus vagues, me tranquillisoient du moins toujours sur la santé de cet objet si cher.

Mon frère ayant hérité de la terre où m'avoit élevée ma grande mère, voulut y aller passer une partie de l'été 17**. Je fus de ce voyage, que l'idée de revoir Elbanie, ma première amie, me rendit extrêmement agréable; je me retrouvai, avec attendrissement, dans les lieux où s'étoient écoulés les paisibles jours de mon enfance.

Les objets qui retracent vivement la jeunesse, n'inspirent que des sensations douloureuses; ils rappellent des égaremens, des passions qui ont agité, des illusions perdues, des plaisirs évanouis sans retour.... Les souvenirs qui retracent l'enfance, sont délicieux! c'étoit le temps de la paix, de la joie naïve et pure, de l'in-

nocence; d'ailleurs on regrette la jeunesse, on ne peut regretter l'enfance.

Mon premier soin, en arrivant, fut de demander des nouvelles d'Elbanie; quelle fut ma douleur en apprenant qu'elle n'existoit plus! Elle étoit morte de la petite vérole trois semaines avant notre arrivée, ne laissant qu'une fille unique, âgée de sept ans. On me dit que M. de ***, son mari, étoit inconsolable; je voulus l'aller voir, et pleurer avec lui. J'arrivai chez lui à six heures du soir, le jour même où sa fille lui fut ramenée d'une ville voisine dans laquelle on l'avoit envoyée pendant la maladie contagieuse de sa mère. Cette enfant revoyoit son père pour la première fois depuis la mort de sa mère.... M. de *** l'avoit conduite aussitôt dans le cimetière où reposoient les cendres d'Elbanie, et lui montrant le tombeau : Si par la suite, lui dit-il, tu pouvois éprouver la tentation de t'égarer, reviens ici, réfléchir sur la tombe d'Elbanie; en te retraçant le souvenir de sa vie entière, tu te raffermiras dans l'amour de tes devoirs et de la vertu!

Lorsqu'on me conta ce trait, un douloureux retour sur moi-même oppressa mon cœur et fit couler mes larmes.... Je cou-

chai chez M. de *** ; le lendemain matin, je me levai avec le jour, je fus me promener, et ma rêverie me conduisant du côté du cimetière, j'y entrai. L'aspect de la tombe d'Elbanie me fit tressaillir! Ce monument champêtre étoit aussi simple que la vie et les mœurs de celle dont il consacroit la mémoire; la pierre sépulérale, placée sur une éminence de gazon, paroissoit posée dans un panier de fleurs, étant entourée et en partie recouverte d'anémones, de réséda, de lis et de jacinthes, contenus dans une large bordure faite en osier et imitant les contours d'une corbeille, dont l'anse proportionnée à sa grandeur, s'élevoit en arcade au-dessus de la tombe; des fleurs grimpantes, telles que la brioine et le liseron, s'entortillant autour de cette anse, formoient un ceintre élégant de guirlandes et de festons. Un olivier, symbole de la paix, planté sur le gazon même, ombrageoit la corbeille: plus bas, autour du tombeau, de superbes orangers, réunis les uns aux autres par des liens de pampre, composoient un cercle éblouissant qui n'étoit interrompu que par un banc de verdure placé entre un myrte et un cyprès!...

Je m'assis en pleurant sur le siége de gazon, et fixant les yeux sur la tombe, les plus tristes réflexions vinrent en foule s'offrir à mon esprit. Hélas! me disois-je, loin de plaindre celle qui n'a vécu que pour la vertu, ne dois-je pas envier une destinée si pure et si fortunée?... Elle n'a connu de la vie que ses biens réels et ses vrais plaisirs, ceux qui sont offerts par la nature et que produit le sentiment! Confinée, pour son bonheur, dans cette paisible solitude, son imagination fut toujours sage et réglée comme sa vie!.... son existence ne fut point un vain songe! de *coupables* illusions n'en ont point troublé le *calme*, et n'en souillèrent jamais la pureté!... Enfin, elle n'a parcouru de la carrière humaine que l'espace le plus brillant; elle n'a vu s'écouler que cette saison si riante, si délicieuse, lorsqu'elle se passe sans orages!... elle laisse après elle le souvenir le plus intéressant, et l'on peut la proposer pour modèle à sa fille!... La piété filiale viendra chaque jour visiter ce tombeau, elle en cultivera les fleurs, elle y répandra les larmes de la reconnoissance et de la sensibilité; elle s'y rappellera tous les souvenirs qui peuvent inspirer le saint en-

thousiasme de la vertu!.... Elbanie n'a point cessé d'exister pour sa fille; du fond de la tombe, elle lui parlera toujours, elle lui servira d'exemple et de guide!.... Et moi, malheureuse, ignorée de ma fille, privée de ses premières caresses, je ne suis rien pour elle, quand elle est tout pour moi! Si je meurs, Léocadie ne viendra jamais pleurer sur ma tombe!... nul signe extérieur n'annoncera qu'elle a perdu celle qui lui donna le jour! en porter le deuil seroit un opprobre pour elle!... et si l'on découvroit le nom de sa coupable mère, on ne lui parleroit d'elle que pour lui dire: *Si vous deveniez foible comme elle, vous seriez méprisable et déshonorée!...* Voilà donc le seul souvenir que je puisse laisser à l'objet d'une si tendre affection!.... O pensées désespérantes! je ne pourrai me faire connoître à ma fille sans effrayer son innocence, sans la faire rougir, et sans m'avilir à ses yeux! J'aurai besoin de son indulgence, et cependant je dois désirer que son âme soit assez pure pour ne pas concevoir mon égarement et pour le trouver inexcusable!.... Le crime de sa naissance m'a ravi tous les droits sacrés d'une mère; je ne puis prétendre à sa vénér-

tion, à sa confiance; je ne mérite même pas son estime, je ne suis plus digne ni de l'instruire, ni de la guider!.... Oui, la mort seroit mille fois préférable à cet horrible avenir!.... Mais il faut vivre pour expier; rien ne me coûtera pour sortir d'un tel abaissement!.... O mon enfant, je veux, par les plus éclatans sacrifices, m'assurer sur ton cœur ces droits si chers que la nature réclameroit en vain sans la vertu! J'ai dû renoncer à la gloire de t'élever, j'ai dû te choisir une institutrice irréprochable; mais je me rendrai digne du bonheur de devenir un jour ton amie!....

Ces réflexions m'affermirent irrévocablement dans la résolution de ne me jamais marier, et de mener toujours le genre de vie le plus sédentaire; elles m'inspirèrent aussi un ardent désir d'acquérir une réputation véritablement distinguée, afin que, par la suite, quand je me ferois connoître à ma fille, je n'eusse besoin que de lui dire mon nom, pour lui prouver que j'avois réparé ma faute.

Je dédaignois des suffrages frivoles, mais de ce moment j'attachai le plus grand prix à l'opinion publique; je trouvai qu'après mon égarement, il ne me suffisoit

pas d'obtenir l'estime universelle, qu'il falloit mériter l'admiration; je crus qu'il seroit impossible de me la refuser, si joignant à la jeunesse et aux agrémens qui séduisent le monde, des talens brillans, des connoissances solides et de grandes vertus, je suivois avec persévérance un plan de conduite dont le seul but fût de se livrer, sans réserve, à la bienfaisance, à la littérature et aux arts. J'imaginai que, n'ayant aucune des prétentions qu'inspire la coquetterie, et me consacrant à la retraite, je ne pourrois exciter l'envie, et que les femmes me rendroient justice sans effort; qu'enfin la calomnie ne pourroit, ni me poursuivre, ni m'atteindre, si elle osoit m'attaquer.

Je me trompois, mais avant d'être désabusée par une triste expérience, j'ai joui, pendant long-temps du plaisir de former des projets et de nourrir les espérances les plus agréables.

De retour à Paris, je me livrai à l'étude avec une ardeur passionnée, et je devins plus sauvage que jamais. Mme d'Olbreuse étoit en Flandre, et n'en devoit revenir que vers le milieu de l'hiver. Je n'avois aucune autre liaison intime, et, malgré

toutes les instances de ma belle-sœur, je n'en voulus point former de nouvelles. Cependant, je consentis à me faire présenter à la cour, afin d'avoir *un brevet de dame*. Ma présentation se fit la surveille du mariage de M. le duc de ***. J'allai à toutes les fêtes qui furent données à cette occasion, j'avouerai même que je désirai y paroître avec éclat, uniquement parce que j'étois décidée à ne plus retourner à la cour; il me sembloit qu'y réussir, c'étoit honorer mon goût pour la solitude. Je passai huit jours à Versailles, je retournai à Paris sur la fin de novembre; je *fus*, le lendemain, suivant ma coutume, me promener à l'Arsenal, promenade extrêmement solitaire que je préférois par cette raison. Le temps étoit aussi doux que dans les beaux jours de l'automne, je m'assis, avec Agnès, sur la terrasse. Au bout de quelques minutes nous aperçûmes un jeune homme d'une très-belle figure qui venoit de notre côté, il marchoit lentement, et lisoit avec beaucoup d'attention. Lorsqu'il fut près de nous il leva les yeux, nous regarda fixement, fit encore quelques pas, et revint s'asseoir sur un banc près du nôtre. Ce voisinage m'embarrassant, je me

levai ; l'inconnu nous suivit, alors je pris le parti de quitter la promenade. Je ne retournai plus à l'Arsenal, et je ne rencontrai plus ce jeune homme. Mme d'Olbreuse revint sur la fin du mois de janvier. Je fus la voir le jour même de son arrivée ; j'étois à peine entrée chez elle que la porte se rouvrit, et j'entendis annoncer le marquis *d'Elvas*. Ce nom *d'Elvas* me fit une telle impression, que je fus au moment de me trouver mal, je devins d'une pâleur extrême, et comme je n'ai jamais de rouge, mon émotion ne fut que trop visible ; à ce trouble succéda la surprise en reconnoissant, dans Henri d'Elvas, le jeune homme inconnu qui m'avoit suivie à l'Arsenal. Mme d'Olbreuse me le présenta ; il me fut impossible, pendant toute cette visite, de reprendre ma tranquillité, et ce qui prolongea mon embarras, c'est que je vis que le marquis d'Elvas en étoit extrêmement frappé !... Il pouvoit, sans fatuité, se méprendre sur la cause d'une émotion si vive, d'autant plus que le rencontrant encore quelques jours après, il remarqua que sa présence me causoit toujours un trouble et une distraction insurmontables. Outre le

souvenir douloureux que ce nom me rappeloit, je pensois, en voyant ce jeune homme aimable et distingué par des qualités attachantes, que, sans la méprise funeste qui m'avoit abusée, j'aurois pu l'aimer légitimement.... et que vraisemblablement, un lien sacré nous eût unis !....

Cette idée ne le rendoit que trop intéressant à mes yeux !... Je pris la résolution de ne plus aller chez Mme d'Olbreuse.... Le marquis d'Elvas, qui se croyoit aimé, m'écrivit les lettres les plus passionnées; je lui fis répondre, par mon frère, de manière à lui ôter toute espérance. Il prit mes refus pour de la bizarrerie, et ne se découragea point. Son frère et sa belle-sœur pensèrent aussi qu'il ne seroit pas impossible de vaincre ce qu'ils appeloient mon opiniâtreté. Leurs persécutions, à ce sujet, me parurent inconcevables, puisqu'ils savoient mon secret; il y eut beaucoup de refroidissement entre nous, et pour m'affranchir de leurs importunités, je partis pour la M**, pour la première fois depuis la mort de ma tante. J'avois quitté ce lieu avec des espérances romanesques, évanouies pour toujours!... l'avenir, alors,

m'offroit la perspective la plus agréable et la plus brillante, il étoit à moi tout entier, j'avois encore l'innocence !...

Le jour commençoit à tomber quand j'arrivai ; je ne fus point dans le parc, mais je voulus visiter l'appartement que j'avois occupé, j'y trouvai sur les vitres, le chiffre de *Henri d'Elvas* que j'y avois tracé !... je brisai la vitre et mes larmes coulèrent.... J'éprouvai, tout le reste de la soirée, une tristesse invincible, et je passai la nuit entière sans fermer l'œil un instant.

Le lendemain j'eus un accès de fièvre, et je ne quittai point mon lit. Je me levai le jour suivant, j'étois fort abattue ; je descendis seule dans le parc ; il étoit dix heures du matin. Je venois de me rappeler que daus une partie du parc, que l'on appeloit jadis *mon jardin*, j'avois eu l'imprudence d'écrire sur une plante, la veille de notre départ, le nom, tout entier, de *Henri d'Elvas*. Mon intention étoit d'aller l'effacer ; mais, après avoir traversé deux allées, une extrême lassitude me força de m'asseoir. Comme toutes les personnes qui ont l'imagination très-vive, j'ai toujours eu l'habitude de parler tout haut étant seule, surtout lorsque mon cœur et ma tête sont

fortement occupés. Je tombai dans la plus profonde rêverie, j'exprimai des regrets vagues, et je prononçai, plus d'une fois, en pleurant, le nom fatal de Henri d'Elvas!... Tout à coup j'entends une exclamation, je tressaille, et je vois le marquis d'Elvas à mes pieds!... Parcourant le parc depuis deux heures, il avoit lu son nom tracé sur le platane, et il venoit de m'écouter et de s'entendre nommer!... Il ne m'inspiroit que de l'intérêt, mais il croyoit avoir la certitude que je partageois sa passion. Il m'étoit impossible de le désabuser sans trahir mon secret. Cette situation *bizarre* produisit la scène la plus *embarrassante* pour moi. Ne pouvant ni nier, ni confirmer ce qu'il venoit d'entendre, je le regardois d'un air stupide, et je n'osois rompre le silence. Pour lui, transporté de joie, il m'exprimoit, dans les termes les plus passionnés, sa reconnoissance et son bonheur... Enfin, j'aperçus heureusement Agnès au bout de l'allée, je me levai en conjurant le marquis de s'éloigner, et je fus rejoindre Agnès. On pense bien que je ne fus pas quitte des importunités d'un amant qui se croyoit certain d'être passionnément aimé; au désespoir de n'être

pas reçu, il m'écrivit cinq ou six billets dans l'espace de deux jours; je lui répondis qu'il s'abusoit sur mes sentimens, que je ne partagerois jamais les siens, et que rien au monde n'ébranleroit la résolution que j'avois prise de ne me point marier. Alors le marquis imagina que j'étois forcée par mon frère à tenir un tel langage; il retourna précipitamment à Paris, vit mon frère, lui rendit compte de tout ce qui s'étoit passé entre nous, obtint son consentement qu'il reçut par écrit. Persuadé qu'il avoit triomphé des seuls obstacles qui s'opposoient à ses désirs, il revint à la M**, et me récrivit en m'envoyant la lettre de mon frère, qui contenoit le consentement le plus formel. Quelle fut sa surprise en recevant de moi la même réponse! il voulut absolument l'entendre répéter de ma bouche; j'y consentis. Préparée à cette entrevue, et très-fatiguée de toutes ses importunités, je fus excessivement calme et froide; je lui appris que le nom tracé sur le platane avoit été écrit quelques années auparavant, chose qu'il auroit pu remarquer à la grandeur des lettres, s'il y eût fait attention; je soutins que c'étoit un badinage de Mme d'Olbreuse; je

fus plus embarrassée de donner un tour simple au trouble que sa présence m'avoit si visiblement inspiré, et enfin, aux discours qui m'étoient échappés en prononçant son nom, lorsqu'il m'avoit écoutée. Je pris le parti de nier, et d'attribuer au hasard ou à la distraction ce que je ne pouvois expliquer. Il fut étonné, confondu, je parvins à lui ôter toute espérance. Mais le ressentiment succéda dans son cœur à l'amour. Persuadé que je l'avois joué, et que ma conduite avec lui étoit aussi *légère* et artificieuse que bizarre, il devint mon ennemi irréconciliable.

Je passai plus de huit mois de *suite à la* M**. J'y commençai mon jardin allégorique, et je changeai les distributions de l'intérieur du château. Ce fut l'hiver d'ensuite que j'appris les calomnies atroces que l'on débitoit contre moi!... Ma douleur fut égale à mon étonnement. Mes amis s'étoient refroidis pour moi, parce qu'ils désapprouvoient mon genre de vie, et que ma passion pour l'étude ne me permettoit pas de me livrer toute entière à leur société. Ils me défendirent foiblement. Les femmes qui trouvoient dans mes goûts et dans mes occupations une cen-

sure de leur frivolité, me haïssoient et me déchiroient sans ménagement ; je ne donnois ni soupers, ni bals, ni fêtes ; je n'avois point de partisans. Les calomnies se répandirent, s'accréditèrent, et les impostures les plus dénuées de fondement et même de vraisemblance, eurent tous les succès que l'envie et la méchanceté pouvoient désirer.

O que les premières atteintes de la calomnie sont cruelles et déchirantes pour une âme sensible ! Lorsqu'on a pu se flatter d'avoir acquis de justes droits à la bienveillance universelle, qu'il est affreux d'apprendre que l'on n'a pu recueillir que la haine !... Mes amis me conseillèrent d'aller davantage dans le monde ; ils m'assurèrent que la meilleure manière de me justifier seroit de me faire connoître. J'avois trop de fierté pour suivre un tel conseil ; l'injustice ne pouvoit que m'indigner et me révolter, et me faisant passer subitement d'une extrémité à l'autre, elle m'inspira le plus profond mépris pour l'opinion publique.

Cependant, un retour équitable sur moi-même me fit faire d'utiles réflexions sur les calomnies dont j'étois l'objet, je les

regardai comme un juste décret de la Providence, qui me punissoit ainsi par des mensonges, d'une grande faute totalement ignorée. Mais forcée de renoncer à la douce espérance d'honorer, par ma conduite et par mes actions, le nom de la mère infortunée de Léocadie, je sentis que le seul moyen de gagner un jour son estime, seroit de lui faire les sacrifices les plus éclatans et les plus extraordinaires, et je me promis de lui donner toute ma fortune aussitôt qu'elle auroit atteint l'âge où l'on pourroit songer à la marier. Tout ce que j'apprenois de cette enfant augmentoit tellement ma tendresse pour elle, que ce sentiment, devenu ma seule passion, me consoloit et me dédommageoit de tout. Jacinthe étoit rentrée au service de la marquise d'Erneville, elle m'écrivoit régulièrement des lettres remplies des détails les plus minutieux sur les occupations, les jeux et les plaisirs de Léocadie. Elle m'envoya de ses cheveux; je demandai une demi-page de son écriture, et quelque chose dessiné par elle. Léocadie avoit alors six ans et demi. Je reçus avec ravissement deux morceaux de papier, dont l'un ne contenoit que de grandes lettres de l'al-

phabet, et l'autre des *yeux* de face et de profil dessinés au crayon rouge. Jacinthe joignit à cet envoi un petit bas de laine tricoté par Léocadie pour les pauvres, et qu'elle avoit volé pour m'en faire présent. Ne pouvant avoir le portrait de Léocadie, j'avois imaginé une chose qui satisfaisoit du moins mon imagination Je fis faire plusieurs cadres de tableaux, je les plaçai dans les chambres que j'occupois à Paris et à la M**. Je couvris chacun de ces cadres d'une gaze, et je supposai que ces voiles cachoient le portrait de ma fille. Mme d'Olbreuse m'avoit dit qu'elle savoit que Léocadie ressembloit extrêmement à mon frère; ainsi je pouvois me représenter ce visage chéri; mon imagination se frappa tellement de cette idée, que la vue de ces cadres me causoit un véritable plaisir; je les considérois avec attendrissement, je voyois Léocadie à travers la gaze, et souvent cette contemplation a fait couler mes larmes.

En 17**, un très-grand danger que je courus sur mer à Dieppe avec Agnès, me fit faire connoissance avec le vicomte de St. Méran. Je lui dus la vie, et j'acquis en lui l'ami le plus fidèle et le plus géné

reux. Combien cette liaison me devint précieuse en apprenant que le vicomte avoit fait plusieurs voyages en Bourgogne, et qu'il étoit intimement lié avec Mme d'Erneville! Il me parla avec enthousiasme de Léocadie, qui avoit alors huit ans; mais en répondant à toutes mes questions, il m'instruisit de ce que j'avois ignoré jusqu'à cette époque, c'est que l'adoption de Léocadie avoit troublé le bonheur intérieur de la marquise, et qu'elle étoit universellement calomniée à ce sujet. Quelle fut ma douloureuse surprise en apprenant que M. d'Erneville ne voyoit Léocadie qu'avec des yeux jaloux!... et *qu'il* se croyoit indulgent et généreux en souffrant qu'elle fût élevée par sa femme!... Je me flattai de trouver des moyens certains de dissiper sa défiance à cet égard, et cette idée me tranquillisa.

Le vicomte prit un sentiment pour moi qui m'affligea vivement, puisque je ne pouvois y répondre; il est si vertueux, il m'inspiroit une estime si parfaite et une amitié si tendre, que je résolus de lui confier mon secret; et j'en obtins la permission de madame d'Olbreuse.

L'année suivante Mme d'Olbreuse, à ma

pressante sollicitation, fit le voyage de Bourgogne. Elle m'assura, en revenant, qu'elle avoit détruit toutes les préventions contre la marquise ; que M. d'Erneville rendoit à sa vertueuse femme une entière justice ; qu'enfin Pauline étoit parfaitement heureuse. St. Méran me tint le même langage, le vicomte et Mme d'Olbreuse me parlèrent de Léocadie avec enthousiasme, et me rapportèrent son portrait. Avec quelle avidité je regardai, j'examinai cette peinture si chère à mon cœur ! ce visage si doux qui sembloit me sourire !... Mme d'Olbreuse m'apprit que Léocadie se croyoit fille de la marquise, mais qu'on lui révéleroit solennellement le secret de sa naissance, et tout ce que j'avois fait pour elle, le jour où elle feroit sa première communion. J'approuvai tout ce plan, qui me fut détaillé, et je me promis de m'y conformer. Mais j'éprouvai un désir irrésistible de voir enfin cette enfant adorée, et j'en concertai les moyens avec St. Méran et mon Agnès, que je mis à cette époque dans ma confidence.

Il fut décidé que je partirois sur la fin du mois de juillet; que je n'emmenerois qu'Agnès et mon fidèle Raimond, et que

je logerois *au port du Fourneau*, dans une petite maison appartenante à Jacinthe, qui en avoit hérité après la mort d'une vieille tante. Raimond fut me préparer ce logement, et prévenir Jacinthe sans lui dire mon nom. Raimond, parfaitement déguisé, et se donnant pour un homme de Nevers qui vouloit établir un cabaret au port du Fourneau, dit publiquement qu'il vouloit acheter la maison, et, sous ce prétexte, il l'habita huit ou dix jours. Il y fit une espèce de porte qu'il étoit impossible d'apercevoir à l'extérieur ; il mit, dans l'une des chambres, deux lits cachés dans des armoires. Tandis qu'il faisoit tous ces preparatifs, Camille Dercy mourut d'une fluxion de poitrine ; cet événement me débarrassoit d'une grande inquiétude. J'engageai le comte d'Olbreuse à le mander promptement au marquis d'Erneville. Un mois après je partis pour la Bourgogne ; Léocadie avoit alors dix ans et demi. Je fus d'abord à Luzi ; afin de n'y produire aucun effet, j'y arrivai le soir dans une voiture publique. Le lendemain je sortis de la ville avec Agnès et Raimond pour aller au port du Fourneau ; nous étions déguisés en paysans ; il falloit faire trois

lieues, nous partîmes à neuf heures du soir, et nous arrivâmes au port du Fourneau à minuit précis. La maison de Jacinthe est très-isolée; mais quand elle auroit été dans un village, nous n'aurions pu être aperçus, tout le monde à la campagne étant profondément endormi à une telle heure. La maison étoit remplie de provisions de toute espèce, des vivres, du vin, des fruits secs, de la bougie, etc. Jacinthe et St. Méran, qui étoient à Erneville, n'avoient rien oublié de tout ce qui pouvoit être nécessaire et agréable. Avec quel trouble je me trouvai si près du château d'Erneville!.... Avec quelles délices je pensai que j'allois voir ma chère Léocadie! Je me reposai une demi-heure; ensuite, guidée de loin par Raimond, j'entrai dans le souterrain; j'y rencontrai St. Méran, qui m'y attendoit auprès du rocher. Raimond retourna se cacher dans la maison. J'étois si émue et si fatiguée, que je fus obligée de m'arrêter, et de m'asseoir au pied du rocher. St. Méran se mit à genoux devant moi; il étoit fort troublé et gardoit un profond silence; il prit une de mes mains, et je sentis couler ses pleurs.... Je voulus me lever, il m'arrêta. Que craignez-

vous, me dit-il? ah! ne me ravissez pas si tôt quelques instans d'une illusion délicieuse.... A peine suis-je entré dans ce souterrain, qu'au jour indiqué, à l'heure prescrite, je vous vois arriver de Paris.... Ne sembleroit-il pas que l'amour seul pût donner un tel rendez-vous, que l'amour seul fût capable de n'y point manquer!... Au milieu de la nuit, dans ce lieu sombre et solitaire, Uranie vient me chercher, je suis à ses pieds, nous sommes libres l'un et l'autre, et je l'adore.... Ah! St. Méran, m'écriai-je, vous qui connoissez mon secret et mon sort, pouvez-vous me tenir un tel langage!... Le titre sacré d'épouse n'est plus fait pour moi, mais du moins je remplirai tous les devoirs d'une mère... Oui, sans doute, interrompit-il, sacrifiez à Léocadie, et l'ambition, et le monde, et vôtre fortune, mais pourquoi lui sacrifier l'amitié?... Laissez-moi partager votre solitude, laissez-moi vous consacrer ma vie!... Non, non, repris-je, trop généreux St. Méran, je ne mérite pas un tel dévouement! Les illusions de l'amour ne renaîtront jamais pour moi; cette flamme ardente, ce feu destructeur dans un cœur tel que le mien, n'a pu s'éteindre qu'en

s'épuisant !... je vous le répète, je ne suis plus *que mère !*... ce n'est que par la tendresse maternelle que je puis expier ma foiblesse et conserver encore l'espérance du bonheur ! A ces mots je me levai ; St. Méran, en soupirant, me donna le bras, et nous sortîmes du souterrain. J'éprouvai une sensation douloureuse en entrant dans le château de *M. d'Erneville*, en songeant qu'il l'habitoit ; mais le souvenir de Léocadie effaça bientôt cette impression ; regrets, remords, tout fut oublié en pensant que j'allois voir enfin cet objet si passionnément aimé ! Nous traversâmes, dans une obscurité profonde, plusieurs antichambres ; il fallut monter un petit escalier dérobé, ensuite nous nous trouvâmes dans un grand corridor ; St. Méran me dit tout bas : La troisième porte de ce côté est celle de sa chambre ! Je doublai le pas, et j'aperçus cette porte, parce qu'elle étoit entr'ouverte, et qu'il y avoit de la lumière dans la chambre. Jacinthe, prévenue, m'attendoit... Le vicomte me quitta en me recommandant de ne pas m'oublier ; j'ouvre doucement la porte, et j'entre dans la chambre où ma fille, couchée depuis trois heures, dormoit profondément !.... Ses

rideaux étoient relevés.... J'approche en tremblant et obligée de m'appuyer sur le bras de Jacinthe; enfin je touche le lit, et je vois Léocadie!...

Le ravissement inexprimable que sa vue m'inspira, fut mêlé d'un sentiment bien amer! je ne pouvois ni lui parler, ni l'*embrasser*!.... J'étois près d'elle, je répandois un torrent de pleurs, mon cœur palpitoit avec violence, je respirois à peine, et Léocadie, presque dans mes bras, ne partageoit aucun des mouvemens que j'éprouvois. Son aimable visage n'exprimoit que le calme et la tranquillité.... ses *yeux* étoient fermés... et je pensai avec *douleur* que je serois forcée de la quitter sans avoir obtenu d'elle une caresse ou seulement un regard!... Mais le charme que je trouvois à la contempler, dissipa promptement ces tristes idées; la voir et l'aimer suffisoit à mon bonheur! J'admirois avec délices l'innocence et la sérénité qui se peignoient sur sa physionomie, il me sembloit que je me purifiois en la regardant!..... Enfin, je sentois que ces émotions sublimes expioient le délire coupable de l'amour, et qu'une tendresse si vive et si touchante anoblissoit ma foiblesse et me rendoit à la vertu.

Jacinthe fut obligée de m'avertir que le jour alloit paroître. Je donnai à ma fille les plus tendres bénédictions, et je m'arrachai de cette chambre où j'avois passé les plus doux momens de ma vie.

St. Méran, que je retrouvai au bas de l'escalier, me gronda d'être restée si long-temps. Il faisoit jour. En entrant dans l'allée de tilleuls, j'aperçus une vieille servante qui venoit à nous. Connoissant la simplicité des gens de la campagne, je dis au vicomte de s'éloigner, et j'imaginai de faire peur à cette fille. Je m'enveloppai la tête dans ma robe, et je me mis à courir de toute ma force. La servante effrayée retourna promptement en arrière, je m'élançai dans le souterrain, je regagnai ma maison, dans laquelle j'entrai par la porte secrète, ce qui me donna l'air de percer le mur, circonstance qui fut remarquée par un marinier qui passoit dans ce moment. Le lendemain on ne parla que de l'apparition du fantôme du souterrain; je résolus d'entretenir cette idée, et j'y parvins facilement en m'habillant de blanc, et par mon étonnante agilité à la course. Ce ne fut qu'à ma seconde visite nocturne que, regardant les objets qui entouroient Léo-

cadie, j'aperçus au-dessus de son lit un charmant portrait en pastel, représentant une jeune personne d'une figure ravissante........ Jacinthe me dit tout bas que c'étoit le portrait le plus ressemblant de *la marquise*. Je l'avois deviné!...... Je considérai cette figure céleste avec autant de trouble que de curiosité. Je ne pouvois soutenir son regard, qui sembloit fixé sur moi; la douceur angélique et le sentiment qui s'y peignoient, ranimoient au fond de mon âme de douloureux remords. Je me disois que si Pauline me connoissoit, elle ne me regarderoit pas ainsi!..... Enfin, je ne pouvois voir sans *envie le* portrait de Pauline placé dans l'alcove de Léocadie; tandis que moi, dont on usurpoit tous les droits, je n'étois rien pour ma fille! tandis que Léocadie m'auroit rencontrée sans me reconnoître!...... Cependant, je retournai toutes les nuits dans le château, je ne me lassois point de contempler Léocadie endormie, je la dessinai deux fois...... Un soir elle se réveilla, je me cachai derrière son rideau sans qu'elle m'eût aperçue; j'eus le bonheur d'entendre sa voix, elle appela Jacinthe, en lui disant qu'elle avoit soif. Elle but un verre

d'eau et puis elle se plaignit d'un grand mal de tête, et elle ajouta : *N'en dites rien à maman, elle s'inquiéteroit....*

O combien mon cœur fut oppressé, quand je l'entendis, pour la première fois, donner à une autre le titre si doux qui m'appartenoit !...... Elle se rendormit, et je m'échappai de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Je rencontrai Mlle du Rocher, une lumière à la main. Ne pouvant l'éviter, j'éteignis sa lumière en courant et en marchant près d'elle. L'inquiétude du mal de tête de Léocadie m'empêcha de dormir tout le reste de la nuit. Elle étoit mieux le lendemain, mais deux jours après elle tomba malade. Ce que je souffris alors, est inexprimable, car je ne pouvois aller la voir, puisque la marquise la veilloit. Cependant j'errois toujours toutes les nuits dans le souterrain. St. Méran, de demi-heure en demi-heure, me donnoit des nouvelles; enfin dans la nuit du 6 août il vint me dire que Léocadie étoit infiniment mieux, que Pauline se coucheroit. Alors je voulus absolument aller voir ma fille, quoiqu'il fût plus d'une heure après minuit. Elle dormoit quand j'entrai, je la trouvai maigrie et excessivement rouge

ce qui me fit supposer qu'elle avoit encore beaucoup de fièvre !... Je me mis à genoux auprès de son lit, et joignant les mains en versant un déluge de larmes : O mon Dieu ! dis-je d'une voix basse et entrecoupée, conservez-la-moi, ne dussé-je jamais jouir du bonheur d'en être aimée ! Qu'elle vive, qu'elle reste irréprochable et pure, qu'elle soit heureuse, et vous aurez tout fait pour moi !... En prononçant ces paroles, emportée par un mouvement plus fort que ma raison, je me penchai vers ma fille, et j'appuyai mes lèvres sur sa joue brûlante. A l'instant même *elle se réveille* en me tendant les bras *et en s'écriant* : *C'est maman !*.... Hélas !.... elle ne pensoit qu'à Pauline !.... Ses yeux rencontrèrent les miens, ce doux regard s'imprima pour jamais dans le fond de mon cœur !.... Jacinthe accourt, elle me cache, et je m'échappe en gémissant..... En sortant de la chambre, je m'aperçus que le jour commençoit à poindre. Je me couvris d'un grand voile blanc, que je portois toujours dans ces courses nocturnes. Mais quel fut mon effroi, lorsqu'à la moitié du corridor j'entendis la redoutable voix de M. d'Erneville, qui en se

nommant, me crioit de m'arrêter!....
Je précipitai ma course, et trouvant Saint Méran dans l'allée de tilleuls, je lui dis par qui j'étois poursuivie..... Il arrêta quelques instans M. d'Erneville, mais il ne put l'empêcher de se jeter impétueusement dans le souterrain. Je l'entendis bientôt derrière moi; l'excès de mon émotion me rendoit si tremblante, que la rapidité de ma course m'ôtoit absolument la respiration.... Arrivée au rocher, je sentis que mes forces m'abandonnoient!..... Il faisoit grand jour, M. d'Erneville n'étoit plus qu'à deux pas de moi!... Dans cette extrémité, me rappelant tout à coup qu'il croyoit avoir la parfaite certitude de la mort de Camille, il me vint une pensée bizarre qui me tira de ce pressant danger...... Comptant sur le pouvoir de l'imagination et des remords, je montai sur le rocher en criant : *Arrête!*... Au son de ma voix, le marquis devint immobile; alors je levai mon voile et je découvris mon visage, qu'une pâleur extrême devoit sans doute rendre plus frappant; car la fatigue et l'inconcevable émotion que j'éprouvois, devoient se peindre sur ma physionomie d'une manière effrayante.

Le marquis frémit, chancela... St. Méran accourant, se trouva près de lui dans ce moment, et le marquis tomba évanoui dans ses bras..... Je descendis du rocher, et jetant les yeux sur le fatal auteur de tous mes maux que je revoyois pour la première fois depuis dix ans, je ne pus retenir mes larmes. Tu m'as ravi l'honneur et le repos, dis-je en le regardant, tu as changé en des jours de honte et de douleur des jours sereins, brillans et fortunés, mais je te pardonne!.... O toi, père de Léocadie, je ne puis te haïr! Puisses-tu retrouver le bonheur, et puisse Léocadie contribuer un jour à te le *rendre*!... A ces mots je m'éloignai rapidement, et je me hâtai de regagner ma maison. J'appris avec attendrissement le lendemain que le marquis étoit malade... Je restai encore six jours à Erneville. Dans cet espace de temps je n'osai retourner au château que la veille de mon départ. Je revis encore une fois Léocadie endormie, sans fièvre et en parfaite convalescence. Baignée de larmes, je lui fis des adieux d'autant plus douloureux qu'elle ne les entendoit pas!... Vingt fois j'eus la tentation de l'éveiller, de la prendre dans mes bras,

et de lui tout déclarer; St. Méran, qui étoit entré avec moi dans sa chambre, me représenta que je pourrois lui causer un saisissement funeste; que cet éclat feroit une scène publique dans le château, et que je perdrois tout à me faire connoître ainsi de ma fille sans aucune préparation; qu'enfin le plan conçu par Pauline étoit le seul qui pût disposer Léocadie à prendre pour moi tout l'attachement qu'elle me devoit. Je cédai. Je n'étois pas familiarisée encore avec l'idée d'un aveu public; au contraire, cette pensée me faisoit frémir, en songeant que je ne pouvois me déshonorer ainsi à la face de l'univers sans m'avilir aux yeux de Léocadie. Le sacrifice que je fais aujourd'hui, pouvoit seul tout concilier; mais alors je n'étois capable ni de le faire, ni de le méditer.

Attachée au chevet du lit de Léocadie, je ne pouvois me résoudre à la quitter; St. Méran me pressoit en vain de m'en aller, lorsque Léocadie, toujours endormie, parla tout à coup en rêvant. J'écoute avec avidité, et je l'entends dire distinctement. *O ma mère!.... que je t'aime!....* Hélas! m'écriai-je douloureusement, ce n'est pas moi!.... Cette exclamation qui

m'échappa tout haut, fit craindre à St. Méran que ce bruit n'eût réveillé Léocadie, et sur-le-champ il éteignit la lampe de nuit, et nous nous trouvâmes dans une obscurité profonde.... En effet, Léocadie se réveilla avec un peu de frayeur. *Jacinthe*, dit-elle, m'avez-vous parlé? Oui, répondit Jacinthe, je me suis levée pour rallumer la lampe. J'ai eu peur, reprit Léocadie, il me sembloit que vous pleuriez;.... mais, poursuivit-elle, puisque vous êtes levée, faites-moi le plaisir de m'aider à me recoiffer, mon bandeau est trop serré et me fait mal. A ces mots *Jacinthe* s'approcha. Je la pris par *le bras*, et me mettant à sa place, je lui fis comprendre que je voulois recoiffer Léocadie. Asseyez-vous sur votre lit, dit Jacinthe... Alors Léocadie se soulève en disant : Donnez-moi la main!...... O quel fut mon attendrissement en saisissant cette petite main et en la serrant dans les miennes! Mon Dieu, comme vous tremblez! s'écria Léocadie. Jacinthe se mit à rire.... Je pris Léocadie dans mes bras, et je la recoiffai en la pressant contre mon sein ; ensuite Léocadie, jetant ses deux bras autour de mon cou, m'embrassa tendrement en

disant : *Bon soir, chère amie!*.......
J'oubliai que cette douce caresse ne m'étoit pas adressée, je la reçus avec transport!... O combien sont inexcusables les égaremens de l'amour, puisque la nature a mis dans nos cœurs une source si pure d'émotions délicieuses! Elle a voulu sanctifier le plus beau don du créateur, la sensibilité! et nous la profanons, cette jouissance céleste, quand nous la séparons de l'innocence et de la vertu!.... Le bonheur de l'amour le plus légitime ne peut laisser, avec le temps, que le souvenir amer d'un vain enchantement détruit sans retour, mais les affections sublimes auxquelles les sens n'ont point de part, sont immortelles comme l'âme qui seule les produit; elles ne peuvent ni vieillir, ni s'épuiser, nous les emportons dans la tombe, et sans doute elles nous survivent, elles sont au nombre de nos vertus!....

Pressée dans les bras de ma fille, je la retenois dans les miens, et je n'aurois pu m'arracher d'auprès d'elle sans finir par trahir mon secret, si St. Méran se glissant doucement derrière moi, ne m'eût saisie par le milieu du corps et ne m'eût entraînée à quelques pas du lit!....

Léocadie rappela Jacinthe en disant quelques mots que je n'entendis pas; Jacinthe prit ma place, et lui dit qu'elle ne savoit où elle avoit mis le briquet, mais qu'elle alloit voir dans le corridor si la lampe *brûloit* encore, afin d'y rallumer la sienne.... Alors Jacinthe ouvrit la porte, et le vicomte me tenant toujours, me porta hors de la chambre et jusqu'au bout du corridor. Là, je fus obligée de m'asseoir un moment, mes pleurs me suffoquoient.... Je ne rentrai point dans la maison de Jacinthe, St. Méran me conduisit à pied jusqu'à moitié chemin de Paray dans un cabaret, où je trouvai Agnès et Raimond et une voiture. Je partis sur-le-champ pour retourner à la M***. Malgré toutes mes précautions, on sut, dans le monde, que j'avois fait un voyage secret, ce qui fit répandre contre moi les plus indignes calomnies; je me consolai de ces nouvelles injustices en renonçant presque entièrement au monde. Je trouvai de douces consolations dans la tendresse de mon neveu, dans l'amitié de son digne instituteur et dans l'attachement si généreux d'Agnès et de St. Méran. Le soin de rendre mes vassaux heureux et le plaisir d'embellir mes

jardins, achevèrent de m'attacher à la M***. Depuis que j'avois renoncé au projet si vain et si insensé (surtout pour une femme) d'obtenir l'admiration publique, je trouvois dans la bienfaisance un charme délicieux qui me procuroit un bonheur mille fois préférable à toutes les jouissances de l'ambition et de la vanité, car on ne goûte cette félicité si pure, que lorsqu'on fait le bien par sentiment, et non par ostentation. Je me confirmai dans la résolution d'unir un jour ensemble les deux objets de ma plus vive affection, Léocadie et Jules. Mon projet dès lors étoit, comme je l'ai dit, de me dépouiller entièrement de ma fortune pour eux, et de ne me réserver uniquement qu'une petite chaumière dans la terre de la M***, à un quart de lieue du château, et que je fis arranger dans ce dessein. Je commençois à retrouver la tranquillité et la paix intérieure, les premiers des biens, parce qu'ils sont non-seulement inséparables de la vertu, mais qu'ils en dérivent, lorsque le vertueux abbé de *** fut nommé à l'évêché d'Autun. Quelques mois après, j'appris par hasard que les calomnies contre la marquise d'Erneville subsistoient

toujours; j'écrivis à ce sujet à l'évêque d'Autun, et par la suite je sus, à n'en pouvoir douter, par ses lettres, que le marquis d'Erneville conservoit d'injustes soupçons contre son angélique épouse, et qu'enfin Pauline n'étoit plus heureuse. Saint Méran, vivement questionné par moi, m'avoua que dans la crainte de m'affliger, il m'avoit caché ces tristes détails. Je me flattai que mes lettres à Léocadie justifieroient complétement la marquise. Je m'étois exercée depuis si long-temps à contrefaire mon écriture, que je ne craignois point que le marquis, surtout au *bout de* treize ans, pût reconnoître la *main de la* mère de Léocadie.... Ainsi rien ne troubla le bonheur inexprimable que je goûtai, en écrivant à ma fille, en pensant qu'enfin j'allois me placer dans son souvenir, et que j'occuperois son imagination et son cœur !....

N'écrivant cette histoire que pour Pauline et pour Léocadie, je ne rendrai point compte des événemens qui leur sont connus, quoiqu'ils soient les plus intéressans de ma vie, tels que ma première entrevue avec ma fille, notre correspondance secrète et son voyage à Paris. Je dirai seu-

lement que ma tendresse augmentant toujours avec le temps et les années, devint mon unique passion et ma seule existence. Ne vivant plus qu'en Léocadie, je me détachai si parfaitement de moi-même, que je n'eus plus la possibilité de lui faire un véritable sacrifice; dès qu'il étoit question de son intérêt, de son bonheur ou seulement de son plaisir, j'agissois naturellement; il sembloit qu'une invincible fatalité m'entraînât; en faisant tout pour elle, en me sacrifiant, je me conduisois sans principes et sans aucun mérite, je cédois au seul penchant; et pour retrouver l'égoïsme, il eût fallu me combattre et résister à tous les sentimens de mon cœur.

Cependant St. Méran m'avoit donné sa parole de ne plus me tromper sur la situation de Mme d'Erneville; et toujours questionné par moi, il ne put me dissimuler que mes lettres ne produisoient nullement sur l'esprit de M. d'Erneville l'effet que j'en avois attendu. Depuis mon dernier voyage en Bourgogne, j'avois pris la résolution de me découvrir enfin à M. et Mme d'Erneville à l'époque de l'établissement de Léocadie, et de me consacrer entièrement à la retraite dans un coin obs-

qu'une partie de l'été, et durant ce temps elle ne pourra recevoir à la M*** celui que je ne dois et que je ne veux jamais rencontrer; par conséquent la marquise d'Erneville qui ne se sépare jamais de son mari, n'osera venir chez sa fille d'adoption, et si elle y venoit seule, quel seroit mon rôle à côté de Pauline!.... Quelle cruelle comparaison pour moi Léocadie pourroit faire de *ses deux mères*, l'une s'honorant d'un titre si doux qu'elle ne doit qu'à la bienfaisance et à la vertu; l'autre ne pouvant sans rougir se livrer en présence d'un seul témoin aux douceurs de la tendresse maternelle; l'une justifiée, irréprochable, triomphante; l'autre forcée de se cacher et succombant sous le poids de la honte!... Enfin je ne serai dans ma solitude qu'un objet gênant pour ma fille, je la priverai sans cesse du bonheur de vivre avec son père et avec sa bienfaitrice. En même temps j'en serai continuellement séparée; elle doit paroître à la cour et dans le monde, elle doit aller à Erneville. Quel avenir pour moi! puis-je espérer d'y trouver une ombre de bonheur!... Erneville et la M*** seront toujours en rivalité!.... et par un juste décret de la

Providence je ne puis être désormais que la rivale malheureuse de Pauline !.... Non, il faut faire un sacrifice entier; il ne suffit pas *de réparer*, il faut encore que rien ne manque à l'expiation !.... afin de m'égaler à Pauline il faut renoncer à tout !.... à Léocadie !.... O ne vaut-il pas mieux en être admirée et regrettée, que de s'avilir sous ses yeux !

De cet instant je ne vis plus pour moi sur la terre qu'un seul asile honorable et paisible.... et mon parti fut irrévocablement pris.... J'arrangeai toutes mes affaires en conséquence de ce dessein, je m'occupai du sort de ma chère Agnès, et je lui assurai une heureuse indépendance. Ensuite je me décidai à lui confier ce nouveau secret qu'elle ignoroit absolument. Mon cœur se déchiroit d'avance en pensant que j'allois l'affliger mortellement; cependant je me déterminai à lui faire cette pénible confidence le lendemain du départ de Léocadie. Nous étions encore à St.-Mandé chez la comtesse d'Olbreuse; le soir après souper j'emmenai Agnès dans ma chambre, et là je lui ouvris mon âme toute entière. Elle m'écouta avec attendrissement et sans m'interrompre, et av

le plus grand calme. Je m'étois attendue à la scène la plus douloureuse, et j'avoue que sa tranquillité me blessa autant qu'elle me surprit. Quand j'eus cessé de parler, Agnès prenant la parole : As-tu bien fait toutes tes réflexions? me dit-elle. Oui, repris-je, et je consommerai ce sacrifice avec sérénité ; je pourrai voir encore quelquefois ma fille ; la dissipation du monde consolera promptement mon frère ; Jules est trop jeune pour conserver long-temps une profonde douleur ; la raison, je le vois, ma chère Agnès, a sur vous un empire absolu ; je ne plains que le pauvre St. Méran, il me regrettera toujours.... En parlant ainsi avec un ton d'amertume, mes yeux se remplissoient de larmes. Agnès me regardoit fixement d'un air étonné. Pour la première fois de ta vie, me dit-elle, manquerois-tu de justice? Non, m'écriai-je, Agnès, j'attendois de vous plus de sensibilité dans une telle occasion, lorsqu'il s'agit d'une séparation éternelle. — Moi ! me séparer de toi !.... interrompit Agnès : peux-tu disposer ainsi de ta liberté sans engager la mienne ? crois-tu que l'amitié puisse moins sur moi que le désespoir ? n'ai-je pas voulu jadis me

faire religieuse ? et quel lien pourroit m'attacher au monde quand tu l'auras quitté sans retour ? En y renonçant avec toi je craindrai tes regrets ; mais moi, seule près de toi, entièrement à toi, loin de pouvoir me repentir, je serai mille fois plus heureuse.... A ces mots je tombai aux pieds d'Agnès.... Essayer de combattre une résolution si généreuse, c'eût été méconnoître Agnès et l'outrager encore.... Je ne songeai qu'à lui peindre ma reconnoissance. O mon Agnès! m'écriai-je, combien tu viens d'embellir cet avenir qui me paroissoit si sombre et si monotone! Je ne renoncerai qu'à de faux biens, j'emporterai le seul trésor désirable, *une amie !*... je serai oubliée du monde ; mais je vivrai avec toi!... et si quelques regrets passagers viennent troubler mon repos, je pourrai les déposer dans le sein de l'amitié! Une main chérie essuiera mes larmes, je ne serai jamais seule, et tes conseils et ton exemple soutiendront toujours mon courage!....

En effet, le dévouement sublime de mon incomparable amie me parut changer entièrement mon sort ; je devois à un

tel attachement de recouvrer l'espérance du bonheur.

Avant d'avoir pris l'inébranlable résolution de m'ensevelir dans un cloître, et de me lier par des vœux irrévocables, je n'avois envisagé qu'avec terreur l'esclavage et l'austérité d'un tel genre de vie; mais depuis l'instant où je fus déterminée, même avant d'avoir parlé à Agnès, je ne vis plus que les avantages de mon sacrifice, et ma conversation avec Agnès acheva d'en ôter à mes yeux tout ce qui pouvoit encore me paroître pénible.

La crainte accompagne toujours *l'incertitude*. Dans cet état, l'imagination s'arrête sur toutes les idées effrayantes, et elle exagère les inconvéniens et les dangers; mais lorsqu'on ne balance plus, elle se fixe naturellement au contraire sur tous les objets qui peuvent offrir des consolations et des dédommagemens. C'est pourquoi les gens d'un caractère irrésolu montrent en général peu de courage; ils sont habituellement dans la situation où toutes les répugnances et toutes les craintes sont exaltées; on ne repousse point l'effroi qu'inspire un malheur que l'on peut éviter

encore; mais lorsque le malheur est inévitable, on veut fermer les yeux pour ne le point voir, ou pour ne le voir qu'à demi. La résignation la plus vertueuse n'est jamais entièrement dépouillée de quelques illusions consolantes. Voilà comment je parvins insensiblement à prendre une résolution dont je ne me repentirai certainement jamais, car elle ne fut inspirée ni par le désespoir, ni par un enthousiasme passager. Elle est le fruit d'une longue délibération, c'est un choix raisonné; j'ai tout pesé, tout calculé, et je ne vois pour moi de repos qu'à ce prix. Je ne puis me cacher honorablement que sous le voile sacré que je vais prendre; je ne puis expier le scandale de la faute dont j'ai fait l'aveu public, qu'en donnant l'exemple d'une austère pénitence; je dois montrer à ma fille et au monde, comment une âme née pour la vertu sait réparer ses égaremens; ce n'est que par un tel repentir que je puis me placer à côté de Pauline dans le cœur de Léocadie : il ne m'est possible de voir sans douleur à ma fille une seconde *mère*, qu'en cédant volontairement tous mes droits sur elle. J'en-

vierois ce qu'on m'enleveroit; mais je ne serai point jalouse de ce que j'aurai sacrifié. Enfin, la religion, la félicité de ma fille, l'amitié d'Agnès, une conscience tranquille assureront le bonheur de ma vie!...

Mon histoire pour Pauline et pour Léocadie doit se terminer ici. Il me suffira de leur dire, qu'instruite de toutes leurs démarches par St. Méran, Jacinthe et mon neveu, j'appris en frémissant le projet de mariage entre ma fille et Maurice; je ne me contentai pas d'écrire à Léocadie et à son père, j'envoyai à Jacinthe une lettre cachetée, adressée au marquis, dans laquelle je déclarois tout, avec ordre de remettre cet écrit dans le cas où l'on se décideroit à terminer sans délai....

Voilà le récit sincère de mes erreurs, de mes remords et de mes sentimens. Pauline a recouvré la gloire et le bonheur, le sort de ma fille est assuré; je laisse à ceux qui m'ont aimée le droit heureux de m'estimer et d'honorer avec justice ma mémoire; après avoir caché long-temps une grande faute, je justifie en la décou-

vrant tous les sentimens que j'usurpai ; et mes amis ne peuvent ni rougir de l'attachement dont je fus l'objet, ni me plaindre en me regrettant, s'ils connoissent bien ma sensibilité, l'élévation de mon âme et la fierté de mon caractère !

Fin de l'histoire de la comtesse de Rosmond.

LETTRE LXVII.

De la marquise à la baronne de Vordac.

De Dijon, le 15 juillet.

O chère amie, quelle affreuse impression ont produite sur Albert, et l'histoire de la comtesse de Rosmond, et la résolution qu'elle a prise de se faire religieuse! Ses remords vont jusqu'au désespoir; avec quelle amertume il pleure sur la touchante victime d'un égarement si ancien et déjà si bien expié!... Terrible influence d'une seule faute sur la vie entière!...

La comtesse prend le voile le 25 de ce mois!... Il est impossible qu'Albert puisse rester à Dijon dans une telle circonstance; nous allons faire un voyage, nous partons après-demain pour la Suisse.

La comtesse, qui s'étoit réservé soixante mille francs, en donne trente mille aux Ursulines pour sa dot et pour celle de sa généreuse amie, et c'est une dot très-considérable pour un couvent de provin-

ce. Elle donne l'autre moitié de la somme au jeune Stéphen, car elle pense qu'elle doit assurer le sort de l'enfant qu'elle fit tirer d'un hôpital.... Elle avoit gardé quelques bijoux précieux qu'elle a envoyés à Paris à ses amis. Elle donne au vicomte de St. Méran sa bibliothèque. Dans toutes ces distributions, les pauvres et ses domestiques ne sont pas oubliés. Le fidèle Raimond et sa femme ont une pension, et vivront heureux et indépendans. Ils veulent, par attachement pour leur bienfaitrice, se fixer à Dijon. Enfin la comtesse mourant au monde, exécute elle-même tous les articles d'un testament dicté par la plus exacte justice et par la bienfaisance la plus éclairée. Elle renonce à des biens dont la vanité fait tout le prix, et qu'un caprice de la fortune peut enlever, et elle recueille les bénédictions du pauvre, la reconnoissance et les regrets de l'amitié et l'admiration publique. Ah! pour une âme telle que la sienne, c'est s'enrichir au lieu de se dépouiller!

Non, je ne pense pas que pour une personne d'un caractère si fier et naturellement ambitieux, s'ensevelir ainsi vivante, soit un malheur plus cruel que la mort!....

Les louanges tracées sur la pierre des sépulcres, ne réchauffent point de froides cendres; elles s'impriment en vain sur le marbre, elles n'y sauroient retentir; il n'est point d'échos dans le fond de la tombe!... Mais c'est dans un cloître (lorsqu'on a pris l'engagement irrévocable de n'en jamais sortir), que l'on peut jouir de toute sa renommée; cette voix éclatante que l'envie alors n'étouffe plus, perce les murs du monastère le plus reculé; et l'oreille attentive de l'amour propre sauroit la discerner, ou du moins croiroit l'entendre au milieu même d'un désert.

Hélas! il vaudroit mieux sans *doute, quand on quitte tout*, être désabusé *de tout*. C'est, je vous l'avoue, ce que je ne vois pas en Mme de Rosmond. Elle n'a jamais pu se consoler d'une faute qui la rangeoit dans la classe des femmes ordinaires, et il faut convenir qu'elle n'étoit pas née pour se trouver dans une telle classe. Elle dit qu'elle n'existe et qu'elle n'agit que pour sa fille; oui, dans toutes les choses qui n'intéressent point sa gloire personnelle. Elle a tout sacrifié à Léocadie, à l'exception de l'amour propre; ce n'est certainement pas une véritable vocation qui lui fait prendre

le voile; c'est, comme elle le dit, *un calcul, un choix raisonné*, et pour de semblables motifs peut-elle se résoudre à causer à sa fille et à son neveu le plus mortel chagrin? Peut-elle abuser de l'enthousiasme de son amie en acceptant cet effrayant sacrifice? Peut-elle se décider à désespérer ce malheureux St. Méran, l'ami le plus fidèle et le plus généreux? Peut-elle sans une extrême douleur livrer à d'éternels remords le père de sa fille, celui qu'elle aima jadis si passionnément! Ah! j'en conviens avec vous, chère amie, j'ai peine à lui pardonnér les larmes amères qu'elle fait répandre à mon Albert, et l'affliction profonde dans laquelle ce funeste dessein plongera Léocadie!.... Puisque ce n'est pas la vocation qui l'appelle à cet état respectable, que ne se contentoit-elle de se dépouiller de sa fortune, de s'enfermer pour jamais dans ce même couvent, sans se lier par des vœux? Mais ce parti n'avoit nul éclat, il ne désarmoit point l'envie, il n'anéantissoit pas la calomnie, il n'inspiroit point d'étonnement, il ne subjuguoit pas l'admiration; mais combien il eût été plus touchant à mes yeux!...

Au reste, je ne suis point injuste pc

cette femme intéressante autant qu'extraordinaire, elle est profondément sensible, jamais dans aucune âme la fierté n'eut autant de grandeur; mais l'orgueil, quelque bien dirigé qu'il puisse être, laisse toujours un funeste égoïsme. La comtesse de Rosmond, après avoir fait à l'amour maternel tant de sacrifices généreux et sublimes, finit par immoler à sa gloire tout ce qu'elle aime! Quoi qu'elle en dise, il faut la plaindre d'attacher tant de prix à une vaine fumée; est-il possible qu'avec autant d'âme et d'esprit elle ne sente pas qu'il n'est sur la terre que deux biens réels et désirables, la vertu et l'amitié?

Adieu, mon amie, notre absence durera deux mois; puissé-je ramener Albert, sinon consolé, du moins plus calme et plus tranquille! O combien il est puni! et combien son affliction me fait souffrir! Dans tous les temps j'aurois pu, sans un chagrin véritable, voir en lui les égaremens qui produisent quelque ombre de bonheur; il ne me paroît infidèle que lorsqu'il s'afflige profondément pour une autre; je ne puis supporter sa tristesse, je suis jalouse des larmes qu'il répand; ne devroient-elles pas se tarir, quand c'est ma main qui les essuie? et puis-

je renoncer sans la plus vive douleur au droit si cher de le consoler?...

Adieu; je vous envoie mon itinéraire, et je vous écrirai de tous les lieux où nous séjournerons.

LETTRE LXVIII.

De la baronne de Vordac à la comtesse d'Erneville.

Le 16 juillet.

Assurément, Madame, je puis admirer et même aimer *la rivale de Pauline;* je conviens qu'elle pourroit être avec éclat la seule héroïne d'un beau roman : mais ce n'est pas la mienne ni la vôtre!... Ah! jouissons de la supériorité de Pauline sur un caractère si grand, et même si attachant à tant d'égards! On trouve dans Mme de Rosmond tout ce que l'ambition la plus noble, tout ce que l'imagination et la sensibilité, qui n'ont pas toujours été réglées par la religion, peuvent offrir de plus brillant et de plus intéressant; enfin *une perfection purement humaine*, c'est-à-dire, plus éblouis-

sante que solide; mais la perfection de Pauline est celle des anges dont elle a la pureté. L'innocence et la piété la rendent céleste et sublime!

Quand Mme de Rosmond prétend *s'égaler* à Pauline, je cesse de l'admirer, et je m'indigne d'un tel aveuglement. La qualité la plus précieuse qu'elle pût avoir, seroit de reconnoître que les efforts et les expiations les plus héroïques du repentir ne sauroient élever au rang auguste qui n'appartient qu'à la vertu modeste, indulgente, persévérante et sans tache.

Déplorable effet de l'orgueil qui peut abuser ainsi une âme si forte, si sensible, *et un* esprit si supérieur!... Eh! bon Dieu! à quel vain fantôme sacrifie-t-elle tout un avenir si long encore? *à l'opinion publique!*... Dans les premiers momens, les uns admireront ce sacrifice, les autres, s'en moquant, l'appelleront une folie, et deux jours après on n'en parlera plus, on n'y pensera plus, et la seule amitié en conservera le souvenir pour ne s'en consoler jamais!.... O quelle duperie de n'agir que pour des spectateurs toujours indifférens et malins, et si souvent injustes, envieux et barbares!... Vous savez, Madame, que l'amitié m'a donné sou-

vent de violens accès de misanthropie, et jamais je n'eus plus de raisons d'en avoir. Vous n'ignorez pas que la vieille marquise de T*** et toute son ennuyeuse famille voyant enfin Pauline justifiée avec tant d'éclat, sont venues (sans aucune invitation) au château d'Erneville, afin de s'associer en quelque sorte à la gloire d'une personne qu'ils ont si impitoyablement déchirée dans le temps de ses malheurs, et qu'ils envient plus que jamais. Pauline les a reçues avec sa douceur ordinaire, et cette modestie si naturelle et si parfaite qui devroit gagner tous les cœurs; mais l'envie est implacable et s'envenime encore de tout ce qui pourroit anéantir la seule haine!.... Vous pensez sans doute, Madame, que du moins on a renoncé à la calomnie? point du tout. On convient que Léocadie est fille de Mme de Rosmond et du marquis, mais *Stéphen* est fils *de Pauline* et *du duc*.... C'est pourquoi vous aimez tant cet enfant, et pourquoi vous l'avez élevé. Vous savez que Mme de Rosmond lui donne trente mille francs; au lieu de cela on prétend qu'on a placé pour lui en Angleterre *deux cent mille francs*... Je ne finirois pas, si je voulois vous répéter toutes les horreurs qui se débitent à T***

à Luzy, et même à Bourbon-Lancy. Le chevalier de Celtas, quoi qu'en ait dit le bon M. du Resnel, est toujours le même, ainsi que Mme d'Orgeval; de tels cœurs ne peuvent changer. Entraînés par un spectacle aussi inattendu que touchant, ils ont dans le premier moment payé ce tribut involontaire que le vice est forcé de rendre à la vertu, quand elle se montre avec tant d'éclat! Ils n'ont éprouvé qu'une impression purement physique; la justification si frappante de Pauline ne fut pour eux qu'une scène de théâtre; ils en furent attendris de bonne foi, je le crois; ils pleurèrent comme ils pleureront encore aux pièces sublimes de Corneille et de Racine, quand elles seront supérieurement représentées; et comme ils auroient l'âme tout aussi basse après avoir admiré la clémence *d'Auguste* et le dévouement *des Horaces*, ils sont sortis du château d'Erneville avec tous les vices qu'ils y avoient apportés. Quand on a une grande célébrité, et par conséquent beaucoup d'ennemis, les plus éclatantes justifications produisent toujours de nouvelles impostures. Je ne connois qu'un genre de courage véritablement inébranlable dans tous les instans, c'est celui des calomniateurs. Qu'on

leur prouve mille fois qu'ils ont menti, on ne fera que les animer davantage; la rage de leur confusion n'a pas moins d'activité que ne leur en peut inspirer le triomphe inhumain de leurs vils succès. Egalement audacieux et lâches, et toujours persévérans dans le dessein de nuire et d'opprimer, ils n'attaquent ouvertement que les infortunés sans défense, mais ils distillent dans les ténèbres leurs noirs venins, lorsqu'ils n'osent au grand jour aiguiser leurs poignards. Ces ennemis irréconciliables joignant la fausseté à la noirceur, répètent toujours qu'ils *ne haïssent* point, qu'ils sont incapables d'éprouver *un sentiment si pénible*. Tel a toujours été le langage du chevalier de Celtas; mais comment en est-on la dupe, lorsque tout le ramène à parler d'Albert et de Pauline pour en dire du mal indirectement ou d'une manière ouverte? Cette fureur constante de s'occuper d'eux pour tâcher de leur donner des torts ou de les tourner en ridicule, n'est-elle pas le signe le moins équivoque d'une violente haine? L'indifférence peut-elle avoir ces longs souvenirs et cette infatigable activité? Non, quand loin d'oublier ceux qu'on a cessé d'aimer, on fait naître continuellement les occasions de s'entretenir

d'eux, et qu'on s'informe avec soin de tout ce qui les concerne, afin de s'en moquer ou d'en paroître indigné, on les déteste, et on le prouve à tous ceux qui ont de la droiture et le sens commun. Il est très-utile de faire ces réflexions si simples; du moins elles rendent les méchans suspects. Jamais on ne les corrigera, mais ils cessent d'être dangereux, quand on peut leur ôter le masque grossièrement hypocrite dont ils se parent, et qui ne trompe que trop souvent les sots, c'est-à-dire, la multitude. Si chaque personne, en disant du mal d'une autre, étoit forcée d'avouer ses motifs, elle ne *feroit* presque jamais d'impression, car elle *diroit: C'est que j'envie, c'est que j'abhorre*, c'est *que je voudrois me venger, etc.* Eh bien! quiconque a des yeux, ne doit-il pas voir clairement tout cela dans le projet persévérant de noircir et de nuire? La légèreté fait dire en passant une épigramme, mais la haine seule s'acharne avec constance sur le même objet, et partout où je découvre le désir de la vengeance, puis-je espérer de trouver la justice et la vérité? ne suis-je pas sûre au contraire que je ne rencontrerai que le mensonge et la calomnie?

Cachons ces tristes détails à Pauline; elle

a repris toutes les illusions qui l'ont jadis rendue si heureuse, c'est avoir retrouvé les beaux jours de sa jeunesse; elle croit que Mme d'Orgeval est devenue sensible et reconnoissante, et que le chevalier de Celtas a pris de la droiture et des sentimens généreux. Laissons-la croire à ces étonnantes métamorphoses, laissons-lui recréer un monde idéal conforme à son âme angélique. Les serpens peuvent siffler encore contre elle, mais ils sont enfin dans l'impuisssance de lui faire désormais du mal.

Adieu, Madame; j'irai à Dijon dans les premiers jours de septembre avec M. du Resnel; nous attendrons là le retour de Pauline; le bonheur de vous voir et de parler d'elle avec vous pourra seul me faire supporter l'impatience que j'éprouve de me trouver réunie à cette amie si tendrement aimée, et qui sera toujours (quoi qu'il arrive) le premier objet des affections de mon cœur.

LETTRE LXIX.

Du marquis d'Erneville à la comtesse de Rosmond.

De Dijon, le 17 juillet.

Je pars dans deux heures... et je me lève avant le jour pour écrire... à qui! grand Dieu!... Je ne puis résister au mouvement qui me presse,... il est invincible!... Ah! Madame, pardonnez!... ce n'est point une présomption insensée qui peut inspirer une telle démarche!... En osant m'adresser à vous, ô j'aimerois à me prosterner dans la poussière! Puis-je m'humilier en vous élevant!... Il m'est doux de m'anéantir devant vous! de sentir pour vous tout ce que peuvent inspirer le respect et la profonde vénération; c'est le seul culte que je puisse vous rendre!... ne voyez donc que le motif qui m'anime!...

Vous nous avez défendu d'instruire la comtesse Jules et son mari de votre funeste résolution, il faut vous obéir!... Vous ne leur apprendrez notre malheur que le 25, après

l'affreuse cérémonie!... Vous ne serez point encore irrévocablement enchaînée, mais vous aurez fait un premier pas que vous regarderez peut-être comme un engagement sacré!... Maintenant il en est temps encore, vous n'avez rien annoncé publiquement!... Ah! ne dois-je pas vous dire tout ce que Léocadie vous diroit, si elle étoit ici!... Vous sacrifier ainsi, n'est-ce pas immoler cette fille adorée! Pensez-vous qu'un objet que vous aimez passionnément puisse, en vous perdant, conserver le bonheur?.... Toutes ces preuves touchantes d'une affection si vive et si constante que votre fille reçut de vous, n'auront donc servi qu'à son malheur! Cette tendresse sublime qui fit naître dans son cœur un attachement si passionné, ne lui causera donc que des peines déchirantes et d'éternels regrets!.... Ah! songez-y bien! Après avoir inspiré de tels sentimens, renoncer à tout, c'est tromper, c'est trahir!... Se faire aimer, comme on vous aime, n'est-ce pas se donner? Puisqu'il existe des êtres qui ne pourroient vivre sans vous, il ne vous est pas permis de disposer de votre liberté. Vous appartenez à l'amitié, à la nature, leurs droits sont-ils moins sacrés que ceux de l'hymen? Ce que

la loi défend à une épouse, le sentiment ne doit-il pas l'interdire à la plus tendre mère?... Est-ce vous qui voulez quitter pour jamais Léocadie? vous êtes vous représenté son douloureux étonnement, sa vive et profonde douleur? Ah! ces larmes amères qu'elle répandroit, vous pouvez encore les empêcher de couler!... et si vous persistez dans votre affreux dessein, qui consolera Léocadie, quand tous ceux qu'elle aime partageront son désespoir, ou du moins en souffriront?.... O vous la plus généreuse des femmes, songez au triste sort qu'une résolution si cruelle prépareroit à Pauline!... cette Pauline à laquelle vous avez *fait tant* d'héroiques sacrifices, ne seroit heureuse, ni par son coupable époux, ni par son enfant d'adoption! Sa tendresse ne triompheroit jamais de la constance d'une telle douleur!.... Hélas! quand j'ai cru que vous n'existiez plus, je n'ai pu penser qu'à vous, parce que je pouvois me livrer sans remords à la triste douceur de m'en occuper!.... Eh! comment pourrai-je un instant détourner les yeux de ce tombeau terrible où vous serez descendue vivante, et dans lequel je vous aurai plongée?... Que deviendrai-je en vous y voyant à la fleur de vos ans, et

avec tous vous charmes?... Si cette image qui me poursuivra partout ne devoit faire que mon supplice, il faudroit me résigner peut-être, ou du moins reconnoître l'équité de cet horrible châtiment!... Mais Pauline en seroit aussi la victime!... car je n'aurois plus qu'une idée, je ne verrois plus qu'un objet désespérant et dangereux!.... Mon imagination vous suivroit, elle profaneroit votre retraite en s'y égarant sans cesse pour vous y chercher, en osant lever le voile funeste qui vous déroberoit à mes regards!... Je retrouverois mon crime avec ma punition, je m'y rattacherois avec la fureur du désespoir; oui, j'éprouverois toute la rage d'un amour insensé, ranimé par les remords et par une pitié déchirante... O ne m'arrachez point aux devoirs les plus chers et les plus sacrés, laissez-moi vivre pour Pauline et pour Léocadie! je ne puis conserver mes sentimens et ma raison qu'en vous sachant heureuse et calme... Préservez-moi de l'horreur de trahir la nature et de manquer à la reconnoissance, à l'amitié!

Ah! si le douloureux souvenir de celle que je croyois une courtisane, eut une si fatale influence sur ma destinée, quel sera donc l'effet terrible des regrets excités par l'objet

véritable... par cet objet digne des hommages et de l'admiration de l'Univers entier!... Ne serai-je pas toujours assez puni? puis-je jamais redevenir heureux?.. En vous faisant connoître, en vous montrant sans déguisement, ne vous êtes-vous pas vengée? que ferai-je de tous les sentimens dont vous avez rempli mon âme!... Je puis les taire et les cacher, mais *les modérer!* ah! quel tourment!...

Hélas! que fais-je en vous parlant de moi!... Je ne puis espérer de vous attendrir, je le sais, je dois gémir éternellement, et vous ne devez jamais m'entendre!... mais écoutez Léocadie, c'est elle qui vous parle par ma bouche!... O ma fille... O ma Léocadie, reviens fléchir cette mère adorée! ô toi qui peux embrasser ses genoux, reviens!... qui pourroit résister à tes soupirs, à tes larmes, à ta douleur!... En reprenant dans ce cœur maternel tous les droits qui t'appartiennent, tu rendras la vie à ton infortuné père!....

LETTRE LXX.

De la comtesse de Rosmond au marquis d'Erneville.

Du couvent des Ursulines, à Dijon, le 18 juillet.

Eh quoi! serez-vous dans tous les temps l'ennemi de mon repos et de ma gloire?... Si je n'avois pas lu votre lettre avec l'indulgence que l'on doit aux premiers mouvemens inspirés par un cœur sensible et par une tête ardente, je ne vous répondrois pas, car j'aurois cessé de vous estimer!.... et, je vous le dirai sans détour, ce seroit un affreux malheur pour moi! J'ai besoin de vos vertus, elles ne peuvent me justifier, mais elles anobliront ma faute!... Que parlez-vous de remords, quand je suis paisible, quand j'ai tout expié!... je vous affranchis du repentir.... Si j'ai réparé mon déshonneur, vos remords ne sont plus qu'une folie, qu'une injustice, ils me rabaissent, ils me flétrissent..... Si vous m'admirez, r me plaignez plus.... connoissez vos v

tables devoirs envers moi, et sachez les remplir. Honorez par vos actions et par votre caractère le choix imprudent et malheureux de ma jeunesse, et soyez un tendre père.... Si j'eusse été la *seule mère* de Léocadie, je n'aurois voulu vivre que pour elle; mais dans la situation où je suis, je dispose de moi sans l'abandonner, je lui laisse une mère, et je la verrai plus souvent que si je restois cachée dans une chaumière à cent lieues d'Erneville!....

Il est vrai que des motifs humains entrent pour beaucoup dans le parti que je prends, mais la religion contribue aussi à me déterminer; et n'en doutez pas, *elle* achevera d'épurer et de perfectionner l'ouvrage du repentir et de la raison. Pensez-vous que cette imagination si vive qui fit ma destinée, ne puisse que me perdre? ah! je la ferai servir désormais à mon bonheur! Loin de m'égarer en s'exaltant, elle me guidera vers la sagesse suprême!.... Heureux enthousiasme, qui s'accroît à l'approche de la vieillesse et de la mort, et qui se fortifie par la perte de toutes les illusions!.... voilà le sentiment dont mon âme a besoin, et le seul qui puisse la remplir. Adieu; perdez des inquiétudes qu

m'outragent, ne troublez point mon triomphe par une compassion injurieuse; quand je me dévoue toute entière à la vertu, daignez croire que je me rends à moi-même, que je suis ma véritable vocation, et soyez tranquille sur mon sort.

Que la plus pure et la plus parfaite de toutes les femmes, que Pauline soit heureuse par vous et par Léocadie, voilà le dernier vœu de mon cœur!....

LETTRE LXXI.

Réponse du marquis.

De Besançon, le 21 juillet.

Mon âme est déchirée..... mais quand vous m'ordonnez de suivre mes devoirs, vous me les rendez plus chers encore!... Le but le plus glorieux pour moi, c'est de vous obéir!... Que vous dirai-je, hélas!...oui, sans doute ce n'est pas vous qu'il faut *plaindre*; mais c'est vous qui nous devez du moius votre compassion!....

O qu'il me paroît vain et frivole ce monde que vous quittez!... qu'ils me semblent puérils ces plaisirs auxquels vous renoncez sans retour! Toutes les illusions que vous rejetez, s'évanouissent à mes yeux!... L'idée que vous allez disparoître pour jamais, coufond mon imagination comme celle de l'éternité!... Ce projet funeste m'accable toujours de la même douleur, mais vous êtes si supérieure à tout ce que vous abandonnez, que je ne suis plus frappé de la grandeur du

sacrifice !... O si l'admiration pouvoit adoucir la douleur ! . . . .

Je souffrirai jusqu'à mon dernier soupir... mais vos désirs et vos volontés sont pour moi des lois inviolables !.... Ah ! combien la vertu m'est devenue chère ! je ne puis désormais séparer son image de celle de tout ce que j'aime. L'adorer avec transport, la suivre avec constance, c'est honorer dignement, c'est chérir Uranie, Pauline et Léocadie !.... Oui, je veux partager l'enthousiasme sublime qui vous inspire, je veux m'élever jusqu'à vous ! Voilà donc un engagement que je puis prendre avec vous ; voilà donc un lien puissant qui nous unira jusqu'au tombeau !....

O vous qui serez jusqu'à ma mort présente à ma pensée, recevez ce serment solennel ! Combien il est sacré pour moi ! Ne le trahir jamais, ce sera vous rester fidèle !....

LETTRE LXXII.

De la marquise à la baronne.

De Neufchâtel, le 25 juillet.

Quel jour, mon amie, que celui-ci!.... ah! qu'il s'est écoulé douloureusement pour moi!... c'est aujourd'hui que Mme de Rosmond a dû prendre le voile!.... *Albert* s'est levé avant le jour, il est sorti tout seul pour aller errer sur les bords du lac!... Hélas! je n'ai pas osé l'aller rejoindre, mais mon imagination m'a représenté tout ce qu'il éprouvoit; j'ai gémi, j'ai pleuré, j'ai souffert avec lui!....

Je me suis attendrie aussi sur la malheureuse victime!... Chère amie, nous avons été trop sévères pour elle en condamnant ce généreux et grand sacrifice!.... Qui sait ce qui se passe dans son cœur! qui sait si le temps et la tendresse maternelle ont pu triompher de la passion qui fit son malheur!... O si cette âme si forte et si sensible avoit conservé ce funeste penchant!... que pourroit-elle faire de plus sage et de plus ver-

tueux que de se réfugier dans le sein de la religion!... Que cette idée me touche! que je plains cette infortunée si digne d'un meilleur sort!... Ah! pourquoi la Providence, plus propice aux vœux secrets d'Albert, ne m'a-t-elle pas fait naître sa sœur, et ne lui donna-t-elle pas pour épouse la mère de Léocadie?.... nous serions tous heureux!...

Adieu, chère et tendre amie; avec quel plaisir je retournerai vers vous, en songeant que vous passerez à Erneville l'année entière de votre veuvage, et qu'ensuite rapprochée pour jamais de moi, vous serez établie *à Gilly*, dans ce lieu que l'amitié depuis longtemps nous rendoit si cher, et qu'elle achevera de consacrer pour nous en vous y fixant!.... Dites à notre ami que ma première lettre sera pour lui.

LETTRE LXXIII et dernière.

De la comtesse d'Erneville à la baronne de Vordac.

De Dijon, le 26 juillet.

C'en est fait, elle a pris le voile; je vais, comme vous le désirez, ma chère baronne, vous donner tous les détails que j'ai pu recueillir de Mme de V*** qui a tout vu.

La cérémonie se fit hier à midi. Il y avoit autant de monde que l'église (qui est grande) en pouvoit contenir. La comtesse de Rosmond, superbement parée, étoit d'une beauté éblouissante. Elle avoit une contenance noble et modeste, un air touché, mais calme et ferme. On n'a remarqué en elle ni trouble, ni tristesse, ni l'apparence de la plus légère émotion. Son intéressante amie, Mlle de Cernin, qu'on appelle Agnès, ne paroissoit occupée que d'elle, on l'a vue pâlir plusieurs fois en regardant la comtesse!... elle sembloit oublier son propre sacrifice, elle ne voyoit que celui de son amie!...

Lorsque les deux novices dépouillées de leurs ornemens, ont reparu pour recevoir le voile que leur a donné l'évêque d'Autun, elles se tenoient par la main ; Agnès marchoit d'un pas chancelant, la comtesse s'est avancée vers la grille avec une majestueuse assurance; mais lorsqu'elle a vu poser le voile sur la tête d'Agnès, elle s'est attendrie, et ses pleurs ont coulé pour la première fois.... tandis qu'au contraire Agnès a paru se ranimer dans cet instant où elle se consacroit à l'amitié ainsi qu'à la religion! La comtesse reprenant promptement le maintien du recueillement et de la sérénité, a été se prosterner avec Agnès au milieu du chœur; alors un seul drap mortuaire a été déployé sur ces deux amies qu'un même serment réunit pour jamais dans le même cloître, et dont le même tombeau renfermera sans doute un jour les cendres!...

L'évêque d'Autun a prononcé le discours le plus pathétique. Le texte en étoit heureux et touchant ; le voici :

« Quand on est tombé, ne se relève-t-on » pas ? et quand on s'est détourné du droit » chemin, n'y revient-on plus ? » *Jérémie*, *ch.* 8.

« J'ai quitté tous les vêtemens des jours

» brillans, je me suis revêtue d'un sac et
» d'un habit de suppliante, et je crierai au
» Très-Haut tous les jours de ma vie. »
Baruch, ch. 4.

On a envoyé un courrier au comte et à la comtesse Jules, qui sans doute vont accourir, afin de tout tenter pour arracher de son cloître *la belle pénitente ;* mais tous leurs efforts seront certainement superflus.

Adieu, ma chère baronne, écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez ; n'ai-je pas besoin de consolation quand tous mes enfans sont si loin de moi ? et les preuves de votre amitié ne sont-elles pas les plus douces que je puisse recevoir ?

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du dernier Volume.

